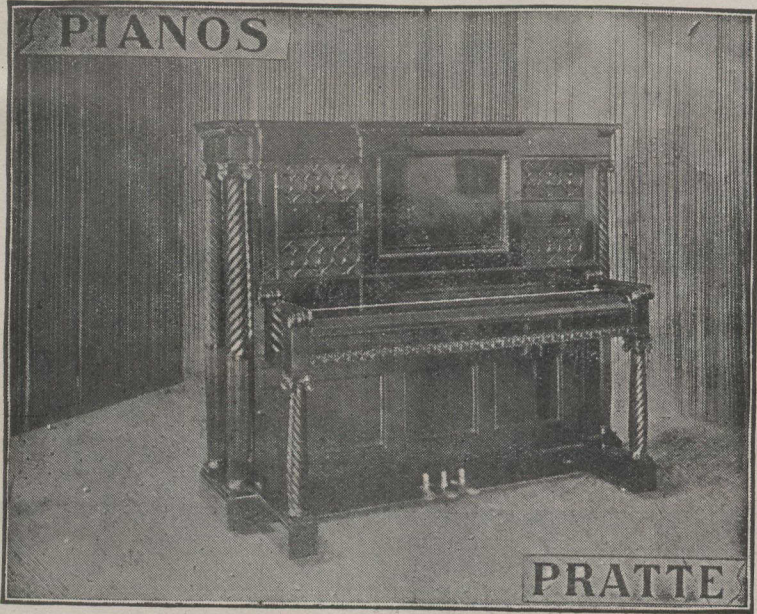


Le Monde Illustré
Album Universel



EN LIBERTÉ

E. BERTHAUME & FILS, ÉDITEURS, 110, RUE D'ALGER, MONTREAL



--- LES ---

Pianos "PRATTE"

Sont excellents sous tous rapports. Le son est riche, plein, et possédant ce "velouté" si apprécié des musiciens. Le mécanisme est splendide, agréable, et la sonorité est belle. Les sons se prolongent avec intensité, ce qui est un rare mérite. La construction est des plus artistiques et d'une solidité à toute épreuve. Le piano "PRATTE" est l'instrument du "grand maître".

The Nordheimer Piano & Music Co. Ltd

2461 RUE SAINTE-CATHERINE,

L. E. N. Pratte, Gérant.

MONTREAL

La plus jolie femme



La plus jolie femme du monde trouverait des avantages à faire usage du **Vin St-Michel** parce que ce vin tonique lui permettrait de conserver pendant un nombre incalculable d'années, les grâces dont elle est si justement fière.

Le **Vin St-Michel** est l'ami des femmes pâles, auxquelles il rend la santé et les grâces qui l'accompagnent. Il donne des joues roses, des yeux pétillants, des lèvres carminées. Grand producteur du sang, il nourrit et développe les muscles des personnes maigres, arrondit les formes, remplit les creux des joues et donne à l'apparence générale l'élégance et la régularité qui sont l'apanage de la bonne santé.

Le **Vin St-Michel** est infailible dans les cas d'anémie. Des milliers de personnes anémiques, la plupart des jeunes filles, ont été guéries. Une seule bouteille suffit pour convaincre de son efficacité.

En vente chez tous les pharmaciens et les marchands de vins.

Boivin, Wilson & Cie, Montréal, Agents Généraux

No 244

LE

Corset D et A

La
perfection
unie
au
confort
durable



Ce corset, fait avec tout l'art qui caractérise les D et A, est de coutil anglais, qualité supérieure, — hanches longues — modèle demi-long. — Spécialement recommandé aux personnes de corpulence moyenne ou forte. — Garni de Valenciennes avec insertions en ruban. Blanc ou drab — 18 à 30.

Dans toutes les bonnes maisons.



CETTE VALISE a été manufacturée par la maison H. LAMONTAGNE & CIE, Limitée, Bloc Balmoral, Montréal : C'est dire qu'il n'y a rien de supérieur en ce genre au Canada.

H. Lamontagne & Cie Limitée

RUE NOTRE DAME

FABRICANTS DE

Valises, Porte-Manteaux, Malles,
Sacs de voyage, Harnais, Colliers,
Selles, Couvertes à chevaux, etc.

BLOC BALMORAL, 1902, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

SOMMAIRE

(du No 1123)

Les modes illustrées.
Chronique générale.
Echos de la semaine.
* L'Ecole polytechnique de Montréal.
* Nouvelle: Le tiroir aux reliques, par Camille Lemonnier.
* Une des grandes inventions du siècle. Solennité religieuse et familiale, A travers la mode.
Nos chevaux de trait.

Les deux anges gardiens.
* Le tremblement de terre en Calabre. Roman: L'Emprise, par Pierre l'Ermite.
* Supplément musical: Chant du crépuscule, par Gaston Garraud.
Page humoristique illustrée: Le modèle des guides.
Feuilleton: Le serment du Corsaire, par Raoul de Navery.
De la façon de traverser les rues.
Les enfants et les bêtes.

L'art de faire des emplettes.
Travaux féminins.
Correspondances: Le courrier de Colette.
Le domaine des enfants.
Recettes et variétés: de la conservation des oeufs et des légumes.
Sport: Foot-Ball — Automobilisme
Concours: Feuilles d'automne.
Cartes postales et nécrologie.
* Grands concours populaires.

Au sujet de notre referendum

Les questions que nous posions récemment au public, à propos des améliorations à apporter à cette revue, nous ont valu une volumineuse correspondance. Qu'il nous soit donc permis de remercier ici les nombreux amis qui, répondant à notre appel, se sont ingéniés à nous faire des suggestions que nous avons, pour la plupart, bien accueillies, tant leur esprit était artistique et moral.

Hélas! un vieux proverbe dit: "On ne peut contenter tout le monde et son père", rien n'est plus vrai, voilà pourquoi, sans doute, malgré notre regret, nous avons dû éliminer certaines rubriques qu'on nous signalait. Il n'empêche que nous en avons pris bonne note, peut-être dans l'intention de nous en servir à l'avenir.

En général, ce referendum a été très flatteur pour nous; car il nous a apporté, outre de précieux conseils, des louanges et des marques d'estime et d'encouragement. Il nous est agréable de savoir, par exemple, que nos braves canadiens-français apprécient les efforts que nous faisons afin de leur offrir une revue digne d'eux et de notre beau pays.

A ce qu'il paraît, nos illustrations sont très prisées, nous en sommes flattés et nous ferons mieux encore, si possible. En cela, comme en bien d'autres choses, ce n'est pas tant la quantité que la qualité qu'il faut considérer. Mais cette qualité, dans un pays aussi jeune que le Canada, fait souvent défaut, lorsqu'on désire s'écarter des choses de l'actualité. Aussi, comme à l'Album Universel, nous visons à peindre certains cotés historiques de notre vie nationale, et que, dans ce domaine, les documents sont plutôt rares, nous serions très reconnaissants envers ceux de nos lecteurs qui voudraient bien nous aider à ce faire: en nous communiquant toutes photographies, estampes ou dessins qui, par leur ancienneté et leur intérêt pourraient, un moment, captiver l'attention de tous.

Il est presque inutile d'ajouter que nous prenons le plus grand soin des documents de ce genre qu'on nous confie. Dès leur publication, nous nous empressons de les rendre à qui de droit, en les accompagnant de nos chaleureux remerciements.

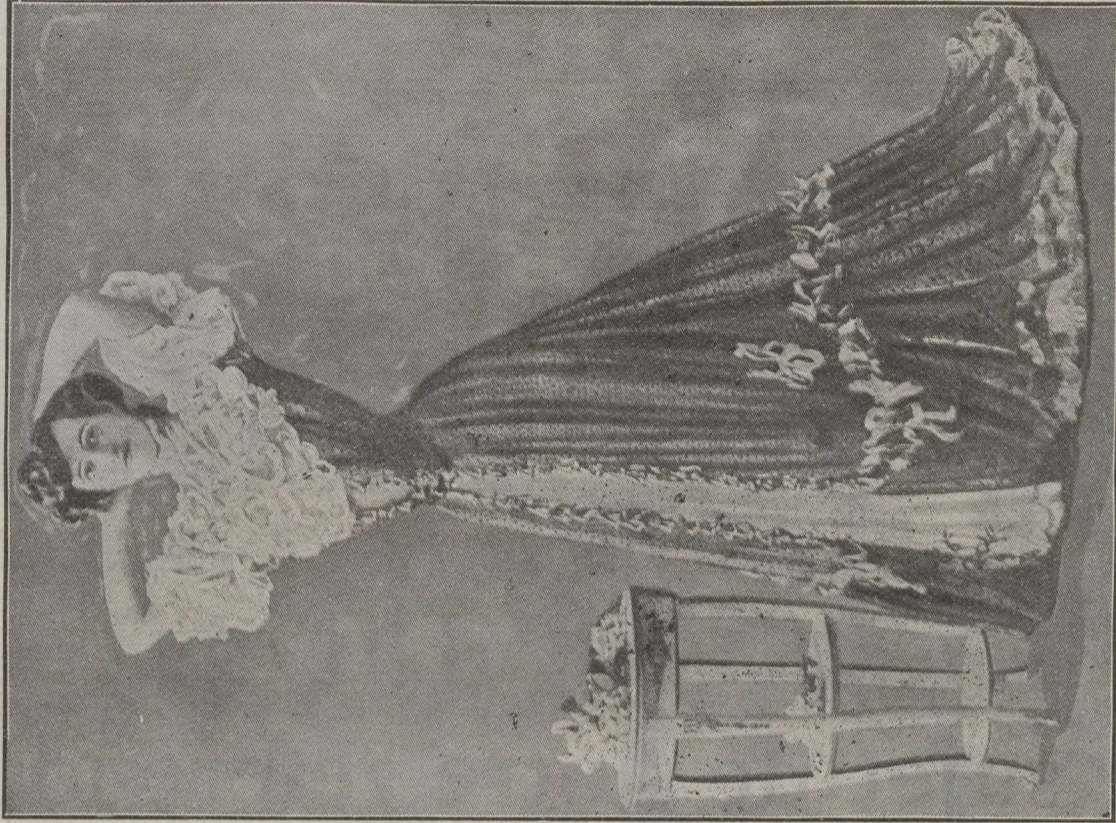
Paraitront prochainement: { Une propriété seigneuriale canadienne.
Nos ambulances urbaines.
Les pouvoirs hydrauliques de Rawdon.

Lisez la page de **NOS CONCOURS** sur la couverture de la revue.

Toilettes de réception



Robe de foulard liberty blanc, petits pois noirs. Jupe garnie de petite dentelle Valenciennes plissée et de lisérés de satin. Corsage ouvert sur un gilet de mousseline orné d'entre-deux. Haute ceinture en foulard terminée par une boucle.



Robe en point d'esprit noir sur transparent vert pâle. Volant bordé et surmonté d'une ruche en mousseline de soie, et brodé d'arabesques de chenille noire. La ruche se continue de chaque côté d'un tablier de mousseline de soie blanche, se perdant sous la guimpe du corsage, qui est en riche guipure.



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



LA presse de tous les pays d'Europe ne sait sur quel diapason accorder ses violons et le monde diplomatique ne sait sur quel pied danser.

A peine vient-on de sortir de l'imbroglie du Maroc, qui a failli mettre aux prises la France et l'Allemagne, qu'un beau "matin" un malin journaliste français, occupé à pêcher en eau trouble, cueille une écrivisse qu'il envoie illico à la tête du bon papa, le Kaiser, en train de rédiger une épître à son ami le sultan.

L'effet fut terrible. Guillaume se fâcha tout rouge et tira par l'oreille le pseudo-insulteur qu'il se proposait de tancer d'importance.

Scandale! c'était Delcassé, l'ex-ministre français des affaires étrangères! Il avait dû se tromper; ce n'était pas possible! Guillaume n'en voulut pas démordre cependant et il tint pour l'insulte.

On sait le beau tintamarre qui s'en suivit. Le monde en a presque perdu son assiette. Une guerre était de nouveau devenue inévitable et pour l'éviter les diplomates de tous les pays se livrèrent à toutes les contorsions possibles et impossibles. La solennelle comédie des chancelleries modernes dégénéra en bouffonnerie, devint une grosse farce, les gros politiciens se renvoyant la balle, parlant tous à la fois, embrouillant toutes les questions, oubliant la principale, jusqu'au moment où, n'y comprenant plus rien, tous s'arrêtèrent à la fois pour voir où ils en étaient. La tempête était finie. Deux mots d'explication suffirent: tu ne veux pas la guerre, moi non plus... pas pour le moment du moins... donc...

Nous en sommes là de l'incident Delcassé, qui a excité un si vif intérêt et qui a failli amener un conflit anglo-allemand et tout est à recommencer.

Tout ceci prouve en effet que dans les conditions économiques actuelles en Europe, une guerre peut être retardée, mais elle ne saurait être évitée. Toutes ces crises diplomatiques, c'est de l'escrime avant la bataille. Les grandes puissances se tâtent réciproquement et le grand conflit n'éclatera que lorsqu'une ou plusieurs d'entre elles seront prêtes. Pour l'heure l'Allemagne a le mauvais rôle. Tannée entre la France, la Russie et l'Angleterre, elle frappe de gauche et de droite dans l'espoir de briser la chaîne, qu'elle sent se resserrer tous les jours davantage autour de son territoire. Elle n'a pas été heureuse jusqu'ici. Tout au contraire. Il semble qu'un rapprochement anglo-russe est en train de se souder irrévocablement à l'alliance franco-russe d'une part et on n'est pas éloigné de croire que c'est l'empereur Guillaume lui-même qui a provoqué, par d'inutiles bravades, une alliance franco-anglaise d'autre part.

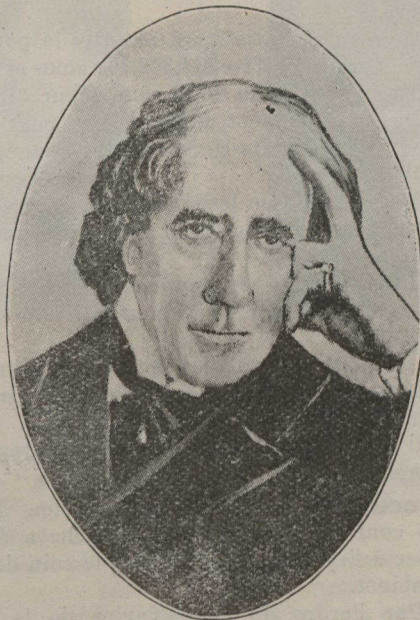
L'Angleterre marche donc sûrement à son but. Les anglais sont en vérité très rusés sous leur flegme apparent. Qu'ils désirent une guerre avec l'Allemagne, c'est possible, mais ils ne l'avoueront pas et ils ne la désireraient pas qu'ils la lui donneraient quand même, si l'Allemagne insistait. L'Angleterre se contente néanmoins de tirer les ficelles et l'on sait si elle s'entend à ce jeu. Après avoir paralysé les efforts de la Russie en Perse, en lui opposant le Japon, la voilà qui se rapproche de la Russie, qu'elle veut jeter en Asie Mineure pour faire échec à l'expansion allemande au Levant. Et remarquez que l'Angleterre est ici appuyée par les autres grandes puissances, particulièrement la France, car il vaut mieux pour elles que ce vaste domaine, encore barbare, soit placé sous l'influence de la Russie. Mais ce plan ne fait pas l'affaire de l'Allemagne, qui a de gros intérêts en Asie Mineure. Guillaume songe même à enlever à la France le protectorat catholique en Orient et l'on se rappelle le fameux pèlerinage de l'impétueux monarque en Terre Sainte, d'où il est revenu avec l'intention bien arrêtée de relier par un chemin de fer la Palestine à la Perse et de dominer tous les pays d'origine slave, qui croupissent dans l'ignorance et la barbarie. Ce chemin de fer est en grande partie construit et le danger de la conquête du Levant est déjà menaçant pour l'Europe.

Dans ces conditions une coalition des grandes puissances contre l'Allemagne est une éventualité très rapprochée.

Mais vous verrez que Guillaume se défendra.

* * *

Un incident d'une exceptionnelle gravité vient de jeter l'émoi dans les nombreuses colonies canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre. Il s'agit encore de la question des langues, mais cette fois la discussion part de haut et elle a quitté les salles de rédaction pour l'église et les journaux pour la chaire. Un prêtre irlandais, dignitaire de l'église de Fall River, l'abbé Cassidy, et après lui Mgr O'Connell, évêque de Portland, ont entrepris une campagne tendant à imposer à tous les catholiques habitant les Etats-Unis, l'usage d'une seule langue, la langue anglaise, en invoquant la prospérité de la nation et la grandeur de l'Eglise, comme reposant sur l'unification des races et l'assimilation des moeurs, des langues et des coutumes du peuple. Il n'est pas bien difficile de comprendre que cette campagne est dirigée contre les Canadiens-français dont on redoute en certains milieux, où on était habitué à plus de tolérance et de justice, l'influence



Sir Henry Irving, le grand artiste dramatique anglais qui vient de mourir.

sans cesse grandissante. On veut forcer nos compatriotes, s'ils veulent rester catholiques, de se prêcher eux-mêmes, ou d'entendre des sermons d'anglais; de ne pas se confesser ou de se confesser en anglais.

Maître pendant longtemps des destinées de la religion catholique aux Etats-Unis, l'épiscopat irlandais est furieux à l'idée seule de partager avec des prêtres canadiens-français la surveillance du grand troupeau confié à ses soins, depuis que dans certains diocèses les Canadiens-français sont devenus la majorité des fidèles. Mais qu'un prélat aussi distingué que Mgr O'Connell se soit oublié jusqu'à laisser percer son chauvinisme, au risque de soulever une tempête dans son diocèse, voilà qui dépasse la note de la plus élémentaire bienséance. Le clergé franco-américain en a ressenti plus que de l'humiliation et sa protestation n'est pas exempte d'amertume. On parle déjà de la démission probable de trois des principaux dignitaires ecclésiastiques du diocèse de Portland et nous ne serions pas surpris qu'à son retour du Japon, à moins que d'ici là le pasteur ait été mieux inspiré, Mgr O'Connell trouve à qui parler.

* * *

La bêtise humaine n'a pas de bornes. Là-dessus il n'y a pas d'erreur et l'on a convenu depuis fort longtemps que l'on ne pourra jamais faire le comp-

te de tous les idiots qui peuplent notre petite planète. Mais vrai, là entre nous, il y a des individus, qui abusent trop de nos faiblesses. Vous vous rappelez, sans doute, le prophète Dowie, qui a réussi à enrégimenter des milliers de fidèles aux Etats-Unis en leur prêchant qu'un nouveau déluge menaçait l'univers? Ce devait être la fin du monde ou quelque chose d'approchant.

Eh! bien, voilà deux autres israélites américains, qui reprenant pour leur compte cette tradition un peu usée, nous annoncent ce petit événement pour 1917 — irrévocablement.

Mais il ne s'agit plus de la fin du monde telle que la comprenait Dowie. Les prophètes Charles et James prophétisent seulement pour cette date la mort subite de tous les hommes qui ne seraient pas leurs disciples, ce qui équivaldrait à une disparition presque complète de l'humanité, puisque, depuis deux ans qu'ils exercent leur métier de prophètes, moins lucrativement que leur collègue Dowie, ils n'ont fait que quelques centaines de prosélytes.

Tous les mécréants disparus, la terre se repeuplerait assez vite, car tous les hommes seraient immortels pendant mille ans; puis il y aurait une nouvelle période agitée, un règne de Satan qui durerait exactement quatre-vingt-trois ans et quatre mois, après quoi la terre connaîtrait une ère de béatitude et de repos complet dans l'immortalité. On ne mourrait plus, car on vivrait sans vivre; l'homme nouveau n'aurait plus de sang, non plus que les animaux, du reste, qui bénéficieraient de la nouvelle vie sans avoir passé par les épreuves infligées aux humains.

Telle est la doctrine des citoyens Charles et James, prophètes de leur état, venus du Michigan pour avertir le monde des cataclysmes prochains.

* * *

Un émule du docteur Ossler.

D'après un autre médecin américain, le docteur Farr, on peut estimer à 25 dollars la valeur d'un nouveau-né dont les parents sont ouvriers et on double pour avoir la valeur d'un enfant de dix ans.

Un adolescent en âge de travailler vaut 800 dollars. La valeur maxima d'un homme est atteinte à vingt-deux ans, soit 1,200 dollars.

Cette valeur se maintient plus ou moins, puis décline progressivement avec l'âge. A cinquante ans elle n'est plus que de 600 dollars.

Un homme de soixante-dix ans vaut à peine 5 dollars; au delà, non seulement il ne vaut plus rien, mais encore représente une perte.

D'où cette conclusion pratique du docteur Farr, c'est que les sauvages qui tuent ou mangent les vieillards de 70 ans sont de profonds économistes.

Et le docteur Ossler qui propose de les chloroformer. Il vont bien les américains...

Time is money, l'homme aussi! Telle est on le sait leur devise.

Et remarquez que pour eux c'est autre chose qu'un cliché verbal, puisqu'ils s'évertuent à la faire couramment passer dans les faits et dans la pratique de la vie.

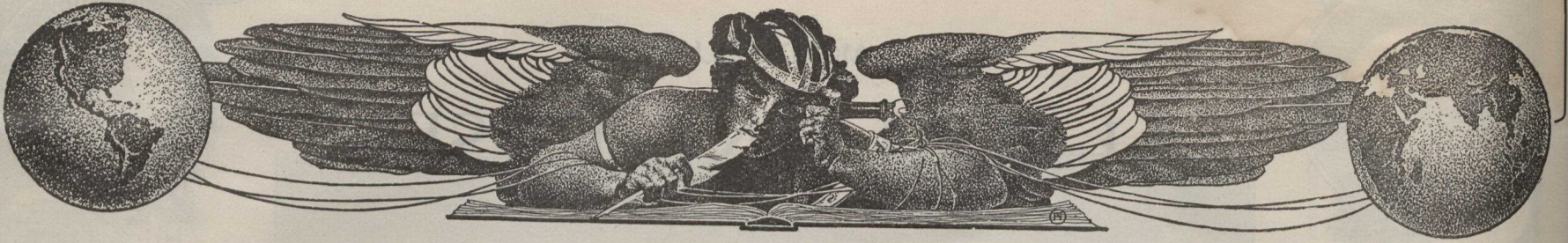
Les américains ont en général le visage complètement rasé; c'est la mode là-bas. Mais on perd du temps, c'est-à-dire de l'argent, à se raser ou à se faire raser. Comment concilier les exigences de la coquetterie masculine avec les principes? Un coiffeur de Paterson, dans l'Etat du New Jersey, a résolu le problème en adjoignant le téléphone à chacun de ses fauteuils. De cette façon, le client peut poursuivre le cours de ses affaires pendant qu'on lui gratte le cuir. Pas une minute n'est perdue.

L'idée a fait fortune. Elle va sans doute se généraliser. Il ne reste plus qu'à installer le fauteuil téléphonique sur une voiture automobile, alors, ce sera parfait — sinon pour le coiffeur — du moins pour le business man.

Time is money!

A. BEAUCHAMP.

Echos de la semaine



30 septembre — ETRANGER — M. de Witte, le plénipotentiaire russe est créé comte par l'empereur de Russie, en reconnaissance des services rendus à son pays.

— Deux navires suédois viennent en collision près de l'île Hoven, et l'un d'eux est coulé, entraînant vingt personnes.

— Une mère dénaturée tue ses sept enfants et se tue à son tour, à Cambridge, aux Etats-Unis.

— Le "Natal" le plus puissant croiseur du monde, est lancé à Barrow-in-Furness, en Angleterre.

— Par suite de la décision de diviser la province de Bengale, les citoyens de Calcutta ont résolu de boycotter les marchandises de provenance anglaise.

— Le volcan de Santiago, au Nicaragua, est en pleine éruption et lance à une hauteur considérable une colonne d'eau sulfureuse bouillante.

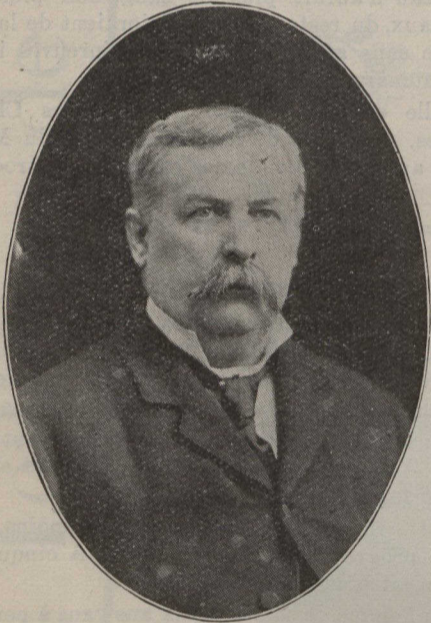
— On mande de Paris que le ministre des affaires étrangères allemand va soumettre incessamment à Washington un projet de traité de commerce.

INTERIEUR — A une séance du bureau des médecins de la province de Québec il a été résolu de demander à la Législature provinciale de prolonger le cours de médecine actuellement de 4 ans à 5 ans.

— Un parti de Doukhobours fait un trajet de 400 milles à pied, au Manitoba, à la recherche du messie.

— Charles King, convaincu du meurtre de Charles Hayward, de Winnipeg, est pendu en protestant jusqu'à la dernière minute de son innocence.

— C'est l'intention du gouvernement de nommer un officier impérial au commandement de l'artillerie Royale Canadienne.



Le docteur Buller, spécialiste de renom, décédé à Montréal.

— On annonce d'autre part que le gouvernement vient d'acquérir, au prix de \$36,000, un vaste terrain de 2,500 acres à Petewawa, près de Pembroke, pour en faire un camp militaire permanent.

— Charles Kernick, accusé du meurtre de Hilarion Mitchell, est acquitté aux assises criminelles à Montréal.

1er octobre — ETRANGER — Un incendie détruit les entrepôts militaires à Hiroshima, au Japon, et cause pour \$2,500,000 de pertes.

— Un train de voyageurs du chemin de fer Sault Ste Marie, tamponne un train de fret à St Paul, aux Etats-Unis, une personne est tuée et vingt autres blessées.

— Six cents cinquante artisans venus de la Martinique pour travailler au canal Panama refusent de débarquer et sont expulsés du navire par la police.

— 35,000 ouvriers électriciens sont sans ouvrage à Berlin par suite de la fermeture des grands établissements de la capitale.

— Un vaisseau chinois faisant le cabotage entre Shanghai et Tien-Tsin, heurte une mine au large de la presqu'île du Changtong et saute. Quinze personnes sont noyées.

INTERIEUR — Le juge Nesbitt de la Cour Suprême du Canada donne sa démission.

— Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke, est de retour d'un voyage à Rome.

— Une commande de \$4,000,000 de rails d'acier est donnée par la compagnie du Grand Tronc Pacifique à la compagnie Dominion Iron & Steel.

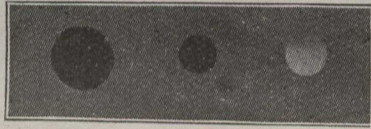
2 octobre — ETRANGER — La situation politique est grave en Hongrie, et l'on signale des bagarres sanglantes en Bohême et en Moravie.

— Au delà de 3,500 délégués assistent au Congrès International de la Tuberculose à Paris.

— Le gouvernement russe a décidé de doubler la voie du chemin de fer Trans-Sibérien.

— La Russie réalise qu'elle est seule l'objet du traité anglo-japonais, mais le gouvernement déclare qu'il n'a en vue aucune politique hostile quant à ce qui regarde la Perse.

— La peste a fait son apparition sur les frontières de la Mandchourie et l'épidémie a attaqué l'armée russe.



Photographie de trois perles recueillies dans des huîtres canadiennes, à Moncton, N. B. La plus grosse, une perle noire, est évaluée à \$400.

— 565 causes sont inscrites au calendrier de la cour criminelle à New-York pour le terme du mois d'octobre.

— D'après des statistiques récentes la population de New-York se chiffre à 4,342,101 âmes et à 5,500,000 en tenant compte de la zone suburbaine.

— Il s'est vendu sept milliards sept cent millions de timbres aux Etats-Unis pendant l'année fiscale 1904-1905.

— On annonce que le gouvernement russe invite les Doukhobours émigrés au Canada de rentrer en Russie.

INTERIEUR — On annonce le prochain retour du capitaine Bernier, parti en expédition à la Baie d'Hudson.

— Lord Strathcona donne \$10,000 à un village d'Ontario qui porte son nom, pour garnir une bibliothèque.

— Il y a eu 1928 cas de maladies contagieuses à Montréal en 1904.

3 octobre — ETRANGER — Selon les rapports courants l'empereur d'Autriche a décidé de confier à l'ex-premier Ferjevary le soin de former un cabinet.

— Par l'ordre du juge Taylor de la cour des Etats-Unis, les diamants de la fameuse madame Chadwick seront vendus à l'encan.

— Le steamer anglais "Roddam", qui était à St Pierre, Martinique, le 8 mai 1902, lors de l'éruption du Mont Pelée, vient de s'échouer sur des récifs dans la rivière Yenisei, en Mandchourie.

— Défense est faite à la compagnie d'assurance New-York Life d'opérer dans l'Etat du Nevada, en attendant l'issue de l'enquête sur les scandales de l'Equitable à New-York.

— Un emprunt de \$360,000,000 sera négocié par la Russie, dont la moitié en France et le reste en Angleterre, Allemagne, Hollande et aux Etats-Unis.

— Des hommes masqués arrêtent un train près de Seattle, Alaska, et s'emparent d'une somme de \$1,000.

— José Maria de Héredia, poète membre de l'Académie française, est mort à Paris à l'âge de 63 ans.

INTERIEUR — La pose d'un nouveau câble transatlantique est terminée.

— On décide de donner le nom de Saint Antoine à la rue Craig à Montréal.

— Un agent d'assurance, accusé de vol à Montréal, est trouvé en possession d'un chèque forgé de \$4,200.

— Vingt-trois chinois sont arrêtés dans une maison de jeu à Montréal.

— Selon les chiffres officiels publiés à Toronto, la population de la ville est de 256,045 âmes.

4 octobre — ETRANGER — Von Buelow, chancelier d'Allemagne, déclare qu'il n'est pas question d'une guerre avec l'Angleterre.

— Une tempête s'élève au sein de la chambre des

députés à Vienne, en Autriche, et le président est obligé de suspendre la séance.

— Le traité de paix de Portsmouth est ratifié par le conseil privé du Japon.

— Wm R. Hearst est choisi comme candidat à la mairie de New-York.

— Se trouvant incapable de restaurer l'ordre au Caucase et craignant pour sa vie, le vice-roi Dashkoff demande son rappel.

— En réponse à la note russe lord Lansdowne dit que l'Angleterre accepte en principe de participer à la prochaine conférence de la paix.

— Un violent manifeste est publié à Budapest, condamnant le gouvernement.

INTERIEUR — Le département du revenu de l'intérieur a décidé de poursuivre tous les fabricants de sirop et de sucre d'érable qui ont été récemment pris en flagrant délit de falsification.

— Six millions de dollars ont été déjà versés aux fermiers canadiens de l'ouest pour leur récolte de cette année.

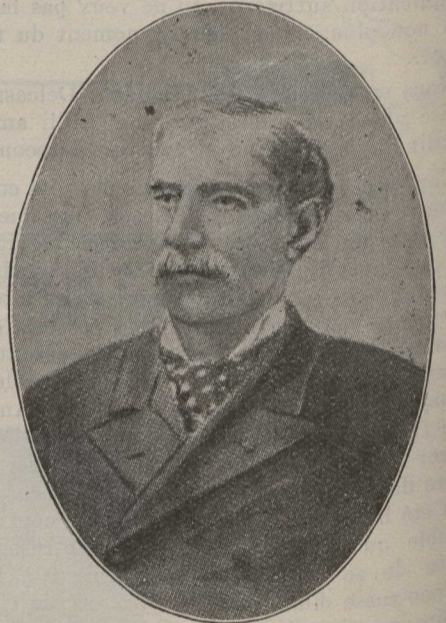
— M. Nap. Charbonneau pompier de Montréal, se tue en faisant une chute de quinze pieds.

— Deux navires à vapeur américains, le "Bay State" et le "Berkshire", qui fuyaient la justice canadienne sont arrêtés à la Pointe au Père.

— Le "Virginian" de la ligne Leyland, échoué depuis des semaines à l'île aux Grues, est renfloué.

5 octobre — ETRANGER — Une entente est faite entre le Japon et les Etats-Unis au sujet des Philippines.

— Des mesures sont prises pour que la flotte de Togo visite les eaux anglaises.



M. de Brazza, le fameux explorateur français, qui vient de mourir.

— Les compagnies d'assurance allemandes, françaises et anglaises s'apprentent à envahir les Etats-Unis.

— Le découvreur du serum contre la diphtérie, le docteur Behring de l'institut Pasteur, annonce au congrès de la Tuberculose qu'il a découvert un remède contre la consommation.

— L'opinion russe semble subir un revirement en ce qui concerne la formation d'une nouvelle triple alliance russo-allemande et française; elle recherche plutôt une alliance anglo-russe.

— On annonce une rupture des relations diplomatiques entre la Grèce et la Roumanie.

— On refuse à M. de Witte les honneurs civiques à St Pétersbourg.

— Un navire américain, le "St Paul", s'est jeté à la côte à la pointe Gorda, en Californie.

— Un nouveau convoi allemand a été attaqué et saisi en Afrique du Sud.

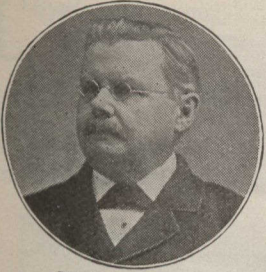
— Le peuple ne semble en aucune façon favorable à l'établissement de la république, en Norvège.

INTERIEUR — Le gouvernement fédéral donne \$10,000 à la veuve du commandant Couillard du "Scout", qui a fait explosion à Kingston.

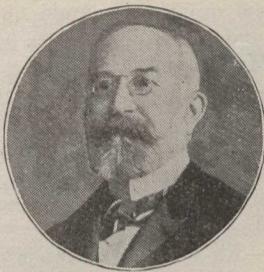
— Par ordre du ministre des Postes des emplois du service civil seront confiés à des sourds-muets.

— Le mandat d'extradition contre Gaynor et Greene est signé à Québec.

L'école polytechnique de Montréal



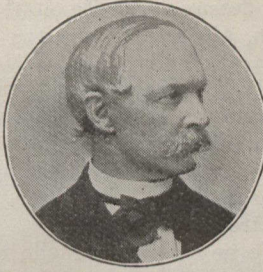
M. D. S. DUVAL,
Prof. d'électrotechnie, &c.
(Cliché Laprés & Lavergne)



M. C. LELUAU,
Prof. de physique, chimie, &c.
(Cliché W. Notman & Son)



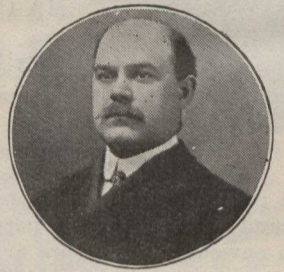
M. C. A. PFISTER,
Prof. de physique industrielle
et de chimie analytique, &c.



M. E. BALÈTE,
Dir. et prof. de mathématiques supé-
rieures. (Cliché Laprés & Lavergne)



M. J. HAYNES,
Prof. d'architecture, &c.
(Cliché Notman & Son)



M. F. C. LABERGE,
Prof. de topographie, &c.
(Cliché Quéry Frères)

LA Province de Québec, grâce à ses collèges classiques et aux brillantes facultés de l'Université Laval, avait fourni à toutes les carrières libérales des hommes marquants. Dans le notariat, la médecine et le droit, dans les tribunaux, comme au Parlement, elle avait des représentants qui s'imposaient à leurs collègues, par la connaissance approfondie de leur art, la sûreté de leur jugement, la correcte élégance de leur plume, l'éloquence entraînant de leur parole. Elle les regardait avec fierté, ces nobles enfants de la race canadienne-française, car ils portaient haut l'étendard de la puissance intellectuelle.

Mais il y avait une autre puissance qui ne tarda pas à paraître : l'industrie!

précisément de former une classe d'hommes que réclamaient impérieusement les richesses inexploitées de notre sol; hommes qui pourraient centupler la valeur intrinsèque de notre belle province, et ajouter à la gloire dont elle jouissait déjà dans les domaines de la science et de l'industrie.

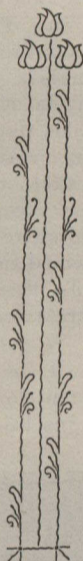
Ce but, comme nul n'en ignore, a été noblement atteint. Que, si nous en voulions des preuves, nous n'aurions qu'à jeter un coup d'œil autour de nous, pour voir tout ce qu'on fait les ingénieurs sortis de notre Ecole Polytechnique. Ils se sont répandus ces ingénieurs dans tous les vastes champs d'action du Canada et des Etats-Unis, traçant des voies ferrées, creusant des canaux, emprisonnant les chutes, construisant des fabriques, jetant des ponts, et lais-

vants: l'architecture, la construction des machines, le lever des plans et la géodésie, la cosmographie, les constructions civiles, les ponts et les constructions métalliques, l'hydraulique, les chemins de fer, les travaux publics, la chimie analytique, la physique industrielle et l'électrotechnique.

"A ces cours viennent s'ajouter des travaux d'application, qui sont présentés, chaque année, à un jury dénommé conseil de perfectionnement, composé de la plupart des professeurs, ainsi que d'ingénieurs compétents, entre autres de MM. J. E. Vannier, I. C., Papineau, I. C., Bélanger, I. C., J. Laurin, I. C., P. Piché, I. C." Ce programme scientifique est aussi chargé que complet, aussi nécessite-t-il quelques délassements physiques. Telle est



Les polytechniciens photographiés en groupe devant l'école.



La salle des cours de dessin de 2me année

Si, pour rendre plus frappante l'image que nous nous faisons de cette force nationale, nous la personnifions, nous dirions: que sa tête rappelle celle de la science qui observe, qui réfléchit; que ses mains se meuvent en tous sens pour créer des machines et remuer la terre; que ses pieds poussés irrésistiblement lui font parcourir le monde à une vitesse étonnante. Bref, que son sceptre est de fer et que sa voix a des accents qui effraient. Il n'empêche que de ce fer et de ces accents naissent le bien-être et la prospérité de l'humanité.

Cette puissance nouvelle, notre province fut un peu lente à la connaître intimement. Elle avait bien les bras de ses travailleurs pour fouiller la terre et en tirer une riche matière première, mais elles étaient rares les intelligences qui auraient pu diriger ces bras, qui possédaient les connaissances spéciales indispensables aux oeuvres utilitaires.

C'est alors, qu'en 1873, grâce à l'initiative de M. N. H. Archambault et de M. Pfister, naquit l'Ecole Polytechnique. Ces messieurs ayant jeté les bases d'un enseignement à la fois scientifique et industriel. En 1883, d'autres professeurs furent nommés, ainsi qu'un directeur. L'année suivante, le titre d'enseignement scientifique et industriel, fut changé en celui d'Ecole Polytechnique. L'école était alors située sur le "Plateau", à quelque distance de l'Académie Commerciale. Elle a été remplacée en 1904 par la grande école qui se trouve rue St Denis, en face de l'église St Jacques.

Le but que poursuivaient les fondateurs de cette école était

sant partout où ils passaient l'auréole lumineuse de la forte éducation qu'ils avaient reçue à l'Ecole Polytechnique. Nous croions intéresser les lecteurs de l'Album Universel en donnant ci-dessous et en abrégé, le programme actuel des études qu'on fait à l'Ecole Polytechnique.

"Le cours régulier d'études est de quatre ans. La première année est exclusivement consacrée aux "Mathématiques élémentaires" et aux éléments de la "Physique", de la "Chimie" et de "l'Histoire naturelle". Les 2e, 3e et 4e années font les études mathématiques de l'ordre supérieur, nécessaires aux travaux de l'ingénieur: la physique, la chimie, la mécanique, la géologie, et les cours techniques sui-

la raison, sans doute, qui fait que les sports athlétiques sont fort en vogue à l'Ecole Polytechnique de Montréal. Car nos jeunes gens n'ignorent pas, en outre, que la carrière du génie civil nécessite une dépense de forces physiques qu'ils ont le bon esprit de cultiver dès leur séjour à l'école. Pour les fins de créations, l'Ecole Polytechnique a un conseil d'élèves composé comme suit: M. P. Charton, président; M. E. Cormier, vice-président; M. P. Béique, trésorier; M. E. Ortiz, secrétaire; conseillers: MM. Hurtubise, A. Beauchemin, J. Simard; porte-drapeau, M. F. Fabien. Les notes ci-dessus que nous devons à l'obligeance d'un élève de l'Ecole Polytechnique, nous ont semblé assez intéressantes pour n'y rien ajouter.

Cependant, en terminant cette page, insérée après une cordiale visite faite à la pépinière de nos ingénieurs civils et de nos chimistes, visite durant laquelle notre photographe a pris les jolis clichés que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs de cette revue, nous ne pouvons que féliciter le personnel enseignant de l'Ecole et les élèves de tout ce que nous y avons admiré. La nouveauté de l'édifice actuel nous a frappé d'autant plus que les salles du musée étaient fort pauvres en spécimens. Si, sous ce rapport, nous avions un souhait à formuler, c'est que tous nos citoyens, les anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et ceux qui en sortiront, se souviennent toujours de ces musées d'enseignement, et y envoient tout minéral, spécimens zoologiques ou autres pouvant ajouter à ces collections d'intérêt nationale.

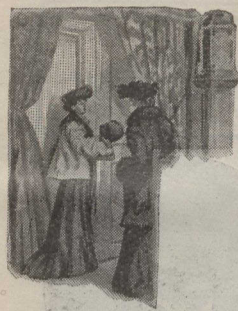


L'école polytechnique de Montréal

(Suite à la page 828)

Le tiroir aux reliques

par CAMILLE LEMONNIER



MA CHÈRE EDMÉE,

C'EST une autre femme qui t'écrit, une femme revenue de ses préventions et plus sage, plus au point de la vérité de la vie...

Et cette femme va t'apprendre un événement, un grand événement que personne de nous n'aurait pu envisager une heure avant le moment où il ramena au port la barque d'une existence bien près de naufrager. Mon Dieu! que voilà de grands mots. Ils ne me sont pas habituels et tu dois bien rire, toi qui me vis rire si souvent de celles qui tombent dans ce travers...

Eh bien, non, ne ris pas: prends-les comme je te les donne, avec leur solennité un peu gauche et ce qu'ils portent en eux du symbole de nos destinées stabilisées. La folle tête de ton Adrienne, toujours prête à tourner avec le vent, cette fois s'est tournée du côté où c'est le bon vent qui souffle, le vent des moulins qui font la farine et des bateaux qui rentrent au port.

Nous étions venus tous deux à ce rendez-vous, avec l'idée que tout était bien fini. L'ancienne association, la forme sociale qui portait nos noms d'époux était dissoute... de fait, tout au moins, et nous allions procéder à la liquidation.

C'était là, dans son évidence, le fait brutal et simple... Quant à savoir lequel avait eu tort envers l'autre, c'était l'autre, naturellement.

Pierre m'attendait depuis une heure, paraît-il; il mit une certaine sécheresse à me l'apprendre; et je lui répondis comme quelqu'un qui est bien déterminé à sauvegarder ses droits à l'indépendance... D'ailleurs maman était dans la chambre voisine: elle m'avait recommandé la fermeté; ce n'est pas moi qui aurais bronché devant elle.

Pour la première fois nous nous retrouvions ensemble dans notre appartement, depuis le jour où, de commun accord, il avait été décidé que chacun de nous reprendrait la libre disposition de sa vie. Il était parti passer deux mois, en province, chez un vieil oncle qui nous menaçait toujours de son héritage sans pouvoir se résigner à nous l'abandonner... Moi, j'étais rentrée chez maman. C'est dans les moments où le bonheur nous fait banqueroute qu'il nous remonte de notre petite enfance le goût des dorlotements où la bonne couveuse, la mère-poule endormait nos premiers chagrins.

J'avais regardé Pierre du coin de l'œil tandis qu'il se levait cérémonieusement de sa table de travail pour me recevoir... Un petit feu qu'il avait fait allumer dans l'octobre humide des chambres, brûlait noir, comme disait notre vieille bonne Martine. A chaque respiration il nous sortait une spirale de vapeur de la bouche. C'était lugubre... Du reste, nous n'étions pas là pour nous amuser: les derniers chapitres sont généralement tristes dans les romans qu'on n'écrit pas, et nous étions au chapitre de la fin... Pierre a toujours eu le teint un peu brouillé, un peu "foie gras" des travailleurs sédentaires... Pourrais-je dire pourquoi il ne me déplut pas que la couleur de ses tempes se fût encore plombée?... La patte d'oie aussi s'était reticulée comme une toile d'araignée... Mon premier mouvement fut aussitôt de me regarder moi-même dans la glace... Décidément, non, je n'avais pas changé.

—Je crois, me dit-il, que nous n'aurons guère de peine à nous entendre sur ce qui nous amène ici. La chambre à coucher, le cabinet de toilette, le petit salon sont à vous: il vous suffira de les reprendre... La salle à manger? Nous en partagerons les meubles, à moins que vous ne préférerez les vendre aux enchères... Non?... Quant à mon cabinet de travail, vous admettez sans discussion, je suppose, qu'il me revient: je l'avais à peu près tout entier en me mariant.

—Cependant, le secrétaire... lui dis-je.

C'était un meuble du XVIII^e siècle, maniéré et joli, en marqueterie un peu ébréchée et dont le profil pansu faisait songer au ventre de M. le Bailli là-bas à la lisière d'un champ, dans les estampes. Il nous servira à mettre nos reliques, m'avait dit Pierre le jour où il l'avait acheté...

—J'y tenais, fit-il, mais puisque vous le désirez, je vous l'abandonne. Du reste...

La clef était sur la fine serrure de cuivre fleuroné; il la fit tourner, la tablette s'abattit.

—Du reste, c'est surtout ce qu'il contient qui doit nous occuper.

J'étais restée très calme jusqu'alors; je devais ressembler à une dame en visite chez son avoué. Je crois bien, au surplus, que la mine "étamée" de Pierre, cette mine qui est comme une vitre dépolie

par-dessus sa pensée, était pour quelque chose dans mon aisance à paraître indifférente. L'étais-je bien au fond?

Il y avait trois petits tiroirs, de chaque côté du secrétaire. Pierre avança la main, mais, au moment d'attirer le premier tiroir de droite, il s'arrêta, un léger tremblement aux doigts... Et puis, brusquement, tout d'une fois, avec force il tira le tiroir.

Je ne sais pour quelle raison il me parut que le geste, en sa violence insolite, attentait à la piété du souvenir... Il se déroula, brutal et sacrilège envers toutes les vieilles choses qui dormaient là, comme en de petits cercueils, parmi des fleurs séchées, les rubans pâlis, les portraits mi-effacés qui avaient été les battements de notre cœur.

J'avancai vivement à mon tour la main et la portai audevant de la sienne. Dans mon saisissement, je gardais la bouche ouverte, comme si j'allais parler; et je ne disais rien, je n'aurais rien pu dire.

Nous restâmes étonnés de nous être touchés. Justement celle de mes mains qui avait rencontré sa main à lui était dégantée... Sans raison, j'avais retiré mon gant... Sait-on en vue de quels desseins secrets on fait des gestes qui, pourtant, ont une signification que nous ignorons et que n'ignore pas la volonté mystérieuse qui nous mène? Je n'aurais pas agi autrement si j'avais dû caresser un ivoire, des soies fines, une tendre chair d'enfant... Ah! mon Dieu, oui, d'enfant... voilà!

Si rapide qu'eût été le contact, je sentis sa peau se glacer et je me souvenais... Toujours, aux heures d'émotion vive, c'était le même phénomène de sa vie comme figée sous les papilles... Notre impression à tous deux fut brusque et désagréable, comme si nos mains ne s'étaient pas reconnues... Il y a déjà de l'étranger dans l'interruption du petit magnétisme habituel entre deux êtres... Peut-être il crut à quelque préméditation de ma part; il fronça les sourcils... Je t'assure que je lui en vécus bien plus de s'être trouvé là avec sa main sous la mienne.

Ah! cette fois, nos positions se dessinèrent nettement. Il devint l'ennemi dont il fallait déjouer les ruses; moi-même je dus lui apparaître la créa-



— Il prit les lettres à poignées, fit un pas vers le feu, se baissa... Je fermai les yeux... et puis, tout soudain les rouvrant, je voulus voir, voir...

ture sournoise et redoutable qui recourait aux sortilèges féminins en vue d'un but encore obscur. Il toussa, plongea les doigts dans le tiroir.

—Voici vos bijoux, dit-il, tous ceux que vous n'avez pas emportés... Vous remarquerez qu'il en est d'autres sur lesquels j'aurais bien quelque droit. Ces bagues, cette parure en perles fines, ces deux bracelets en jaseron avaient appartenu à ma mère.

La mémoire afflua, le jour, l'heure où il me les avait mis dans la main pour la première fois... C'était deux semaines après notre mariage, dans le modeste petit appartement du faubourg où sa mère était morte, où j'étais venue habiter avec lui. Nous n'étions pas riches: toutes mes bagues à la fois n'auraient pu garnir deux phalanges d'un de mes doigts... Il m'avait dit:

—Maman était restée longtemps belle, d'une beauté de vie un peu fanée seulement, sous l'or pâli de ses anglaises longues... Il me sera doux que tu portes ses bijoux: ils charmèrent mes yeux d'enfant: ce sera comme un peu d'elle qui revivra en ta jeune grâce souriante.

Tu la connais, cette voix de mon mari, cette voix "diamant de vitrier" quand il argumente, la voix de l'avocat d'affaires, et qui, soudain, aux heures trop rares de l'abandon, se sensibilise, frémit, vibre du grésillonement vermeil d'un grillon dans la chaleur de l'été...

Pendant des années, je n'eus d'autres bijoux que ceux qu'avait portés la mère de Pierre... Et puis, un jour arriva où à son tour il put m'en acheter, où, à chaque anniversaire, il me fêtait d'un écrin. Pourquoi pleuré-je en évoquant ces souvenirs d'un

passé qui ne demande qu'à redevenir du présent? Gronde-moi d'être à ce point sentimentale.

Maman m'avait dit:

—Surtout exige bien qu'il te laisse tous les bijoux...

Maman est une femme pratique ou qui croit l'être, ce qui ne l'empêcha pas de se dépouiller pour son mari... le second.

Je fus outrée.

—Eh bien! m'écriai-je, reprenez-les, ces bijoux... Pour ce que j'y tiens!

—Mais non, me dit-il tranquillement, j'allais, au contraire, vous prier de les garder en souvenir... en souvenir de celle qui les porta avant vous.

Le croirais-tu, ma bonne Edmée? Je ne pensai, dans cet instant, qu'à la figure de maman quand je lui dirais la gentillesse de Pierre, car, après tout, c'était gentil, ce qu'il faisait là. Maman n'a jamais eu un entraînement bien vif pour son gendre, ceci soit dit entre nous... Et je m'amusais de son étonnement, j'éprouvais une singulière malice à pouvoir la mettre dans son tort vis-à-vis de mon Pierre... Je pensais "à Pierre" tout court.

Sans doute, je laissai passer sur mon visage le signe de cette disposition d'esprit légèrement ironique. Il se méprit, me crut triomphante, se pinça les lèvres... Et, ouvrant rageusement le second tiroir:

—Des lettres... Il y en a beaucoup: on écrit toujours trop... Nous nous sommes écrit pendant plus d'un an avant de nous marier. Il faudra les brûler... N'est-ce pas votre avis? Chacun emportera les siennes.

Je ne fus pas maîtresse de moi-même à l'idée de la destruction de ce qui alors avait été l'expression sincère d'un sentiment partagé.

—Brûlez-les toutes vous-même si vous en avez le cœur! m'écriai-je.

—Soit! dit-il froidement.

Il les prit à poignées, fit un pas vers le feu, se baissa. Je n'avais plus que de l'horreur pour son geste de bourreau... comme un oiseleur ramasse dans le trémail ses petites proies vives avant de leur tordre le cou. Se pouvait-il que j'eusse aimé un tel homme? Ah! nos pauvres lettres! Le frisson profond de nous-mêmes qu'il y avait là! Nos rêves! Nos espoirs! Tant de douces larmes qui avaient mouillé le papier et dilué l'encre!

Je fermai fortement les yeux comme on se cache derrière un écran, pour ne pas assister à l'immolation; et puis, tout soudain les rouvrant, je voulus, avec le goût de me faire mal qui est la plus cruelle des voluptés, je voulus voir, voir... voir ce qu'il pouvait encore sortir de flammes de toutes ces cendres, poussière de la vie heureuse.

Je me penchai, regardai par-dessus son épaule; mais déjà il se relevait; il semblait avoir conscience de sa mauvaise action.

—Le feu n'est pas assez fort, dit-il, il vaudra mieux attendre... Vous plaît-il que nous passions aux autres tiroirs?

Le bois glissa; un tendre parfum se volatilisa; et je me redis à moi-même le mot de tout à l'heure, un de ces mots tristes et doux avec lesquels on grise sa mélancolie.

—Les petits cercueils...

Cependant Pierre fouillait... Des lettres encore, mais surtout de petites touffes de fleurs séchées, des fleurs qui avaient été vivantes et fraîches comme notre amour, des fleurs portées par la jeune fille que j'étais encore, et venues mourir avec leur arôme dans cet herbier des souvenirs.

—Inutile, dis-je... Tout cela est mort, je n'en veux plus rien savoir. Mettez avec le reste, avec le tas... le feu consumera tout.

C'était moi maintenant qui avais soif de destruction... Ses yeux s'appuyèrent sur les miens comme s'il voulait douter, comme s'il cherchait à y retrouver la petite onde d'un regret... Rien!

maman aurait été contente... Il vida le tiroir, fit un paquet et lui aussi semblait détaché de l'événement. Cependant il y avait là un petit ruban bleu, un ruban qui, un soir, dans le salon de maman où il venait s'asseoir le mercredi, s'était détaché de mes cheveux et qu'il avait ramassé, qu'il avait baisé follement en rentrant chez lui.

Mais voilà que tout à coup il tire un des tiroirs de gauche; et il veut parler, il ne trouve pas de paroles. Moi, je soupire, je dis:

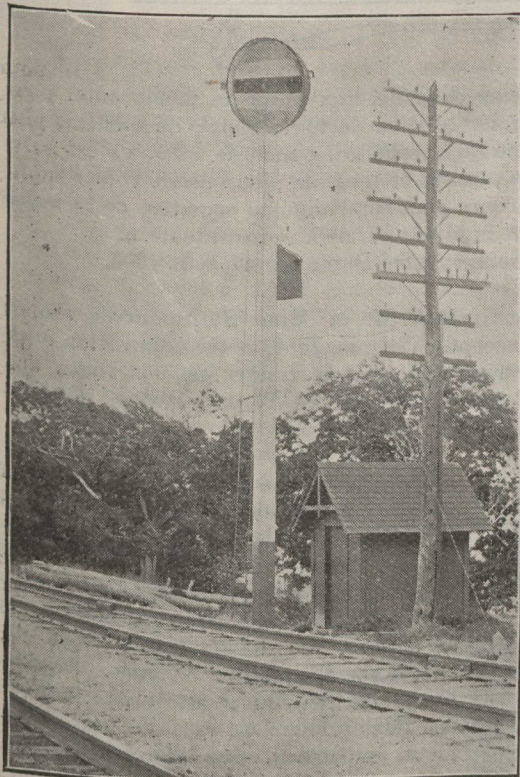
(A suivre page 828)



Je me mis à pleurer comme je n'avais pas pleuré depuis le jour où l'enfant était parti...

Une des grandes inventions du siècle

LORSQUE, de temps en temps, on lit, grâce aux statistiques, le nombre d'accidents survenus dans une année, sur les voies ferrées de ce continent, on en est horrifiée. C'est à en avoir peur de voyager. Jusqu'à ce jour, en effet, c'est par milliers qu'on compte chaque année les personnes tuées ou estropiées irrémédiablement par les accidents de



Vue d'un Sémaphore Lemire

chemins de fer. Les législatures ont beau s'en mêler; on a beau prendre mille et une précautions, la sanglante liste des morts violentes, de ce chef, s'allonge sans cesse.

Bien des inventeurs, amis sincères de l'humanité, ont jusqu'ici essayé de doter les compagnies de chemins de fer d'un système permettant d'empêcher, presque à coup sûr, les hécatombes de voyageurs. Personne n'avait trouvé.

En vérité, le problème de la sauvegarde des existences humaines, en voyage, était désespérant.

Eh bien, amis lecteurs, charmantes lectrices, rassurez-vous, sous peu, tous nous pourrons voyager en toute sécurité, et cela grâce à un de nos compatriotes, à un Canadien-français, de Drummondville, inventeur de génie, dont nous allons tâcher d'expliquer l'oeuvre merveilleuse, tout en évitant de tomber dans des technicalités aussi arides qu'abstraites.

Nous avons nommé, Monsieur Joseph Lemire, dont la grande presse quotidienne s'est déjà occupée, au sujet de l'invention dont il s'agit. Tout nous porte à croire que l'humanité devra, comme on dit: "une fière chandelle" à Monsieur Lemire, et que, dans quelques années, pour la plus grande gloire de notre pays, alors que le système des signaux Lemire sera employé sur toutes les lignes de chemins

de fer de l'univers, une statue sera érigée par la reconnaissance des peuples, dans notre métropole, pour perpétuer le souvenir de l'homme de génie dont nous parlons. Lui dont les travaux auront sauvé des milliers d'existences, et empêché des torrents de larmes et de sang.

Mais, entamons notre sujet et disons, aussi brièvement et aussi clairement que possible, en quoi consiste l'invention de Monsieur Lemire.

Comme il est logique de le penser, à notre époque de translation à grande vitesse, ce système de signaux est basé sur un emploi judicieux, génial, merveilleux dirons-nous, du courant électrique. Aussi bien, il eût été difficile qu'il en soit autrement, puisqu'il s'agissait de contrôler la course des si rapides "chevaux de feu" modernes.

Comment Monsieur Lemire y est-il parvenu? Nous en avons eu la preuve par les modèles réduits et grandeur naturelle (en ce qui concerne les sémaphores), qu'il expose dans une des chambres de l'édifice de la New-York Life, Place d'Armes. Modèles qui, par parenthèse, manoeuvrent à la perfection, et qu'ont jugés admirables les membres du dernier congrès des chemins de fer, tenu à Washington en mai dernier.

Avec une amabilité et une modestie qui appartiennent en propre aux hommes vraiment supérieurs, voici, à peu près comment, à nous qui sommes profanes, M. Joseph Lemire a bien voulu détailler son invention, "grosso-modo":

Supposons une voie de chemin de fer indéfiniment longue; — le problème résolu convient tout aussi bien quand la voie est double, — selon les besoins du service, des sémaphores peuvent être érigés partout où c'est nécessaire. Ces sémaphores se composent d'un poteau d'environ 25 pieds de hauteur; à leur partie supérieure se trouve un disque de 39 pouces de diamètre, avec la traditionnelle barre rouge de signaux, mobile et munie à chaque bout d'un verre rouge à travers lequel passe la lumière de fanal (voir nos gravures). Quand la barre est au "danger", elle est horizontale et les feux sont rouges; quand elle est verticale, la route est "libre" et les feux sont blancs.

Dans le système Lemire, cette barre mobile est actionnée par un petit appareil d'induction d'une résistance de 200 ohms, pour un courant de 20 volts provenant de batteries sèches dont le courant est contrôlé par un manipulateur automatique, manipulateur qui, avec les batteries, se trouve dans une boîte attachée à chaque poteau de sémaphore, ou à volonté, placé dans la gare sur la table du télégraphiste.

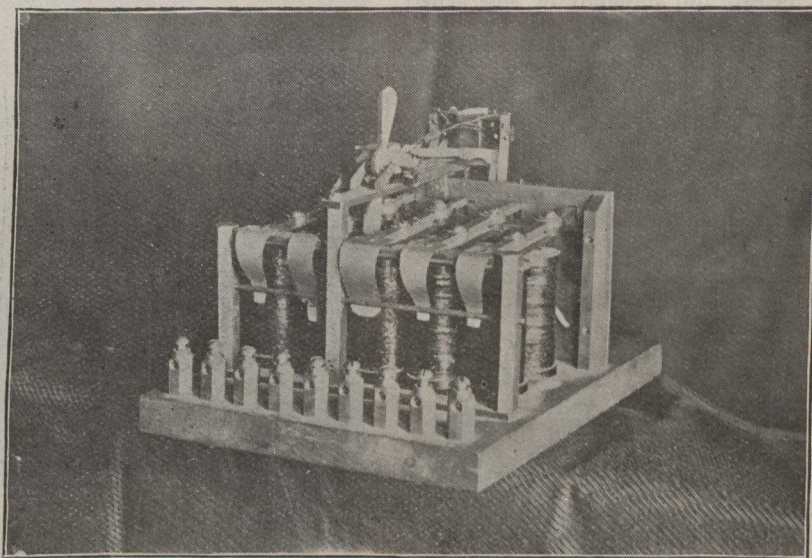
Disons, avant d'aller plus loin, que c'est ce manipulateur automatique qui est une véritable merveille, puisqu'il intercepte automatiquement le courant, ou le jette sur tel ou tel autre sémaphore, selon les besoins du problème. En somme, on pourrait dire que ce manipulateur est une sorte de clavier magique, de 5 à 6 notes, qu'une main invisible et impeccable viendrait toucher au bon endroit et au bon moment, pour guider les trains, par les signaux des sémaphores.

Pour faire manoeuvrer convenablement ces derniers, voici comment les choses se passent: A une distance quelconque, qui est facultative, de chaque côté du sémaphore, se trouve un rail de la voie, isolé et à contact, communiquant par un fil avec la boîte du sémaphore ou avec la gare, selon que le manipulateur est placé à la gare ou contre le poteau du sémaphore. Supposons qu'un train touche le contact précédant un sémaphore, si la route est libre, celui-ci s'empresse de l'indiquer en tournant dans la position verticale, si la route est obstruée, le sémaphore demeure dans la position horizontale qui est sa position normale, indiquant le danger.

La route étant libre, le train passe et, automatiquement, arrivé sur le second rail de contact, après le sémaphore, il met ce dernier sur le danger et libère le sémaphore précédent qui, lui, indiquait le danger (forcément) tandis que le train était entre les deux sémaphores. Comme les sémaphores peuvent se trouver à quelques milles les uns

des autres, aux courbes, ponts, lieux dangereux, on voit toute la sécurité et la minutie de ce système, qui a résolu avec précision les moindres objections qu'on pourrait lui faire. Avec lui, les accidents deviennent impossibles et on n'a plus à redouter la négligence des employés. Remarquons que le courant des piles sèches des boîtes court le long d'un fil supplémentaire ajouté à ceux des poteaux du télégraphe ordinaire. L'invention Lemire est purement télégraphique, et sa dépense d'électricité est si minime, vu le système de déclenchement automatique du self-manipulateur des boîtes, que des experts prétendent que les piles sèches des dites boîtes finiront leur service par vétusté et non par usure.

Jusqu'au système des aiguilles qui est contrôlé par l'invention Lemire! En effet, dans chaque station se trouve un tableau de manipulation avec sonnerie, à la disposition d'un opérateur. Que celui-ci pousse une manette et il peut arrêter le train avant qu'il franchisse le premier sémaphore qui suit la station. D'autre part, les voies d'évitement sont contrôlées automatiquement, et un train peut suivre son chemin sans crainte d'entrer en collision avec un train manoeuvrant sur les voies de garage.



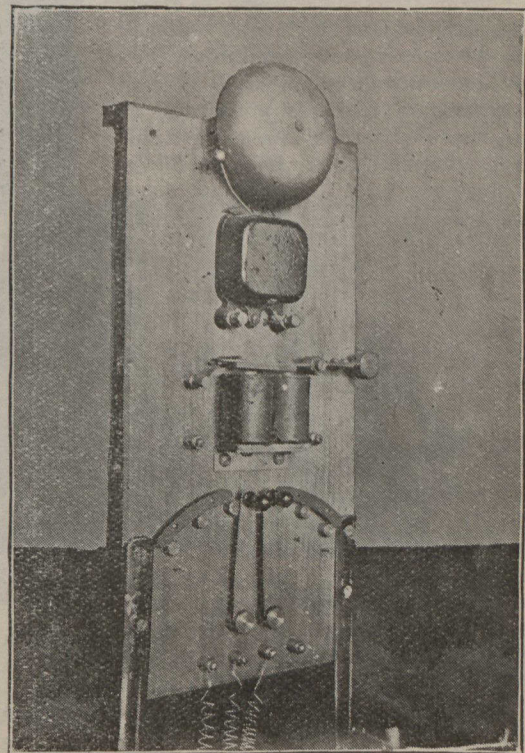
Manipulateur automatique

Bref, l'invention Lemire est la perfection même. Elle a tout prévu, tout surmonté avec succès.

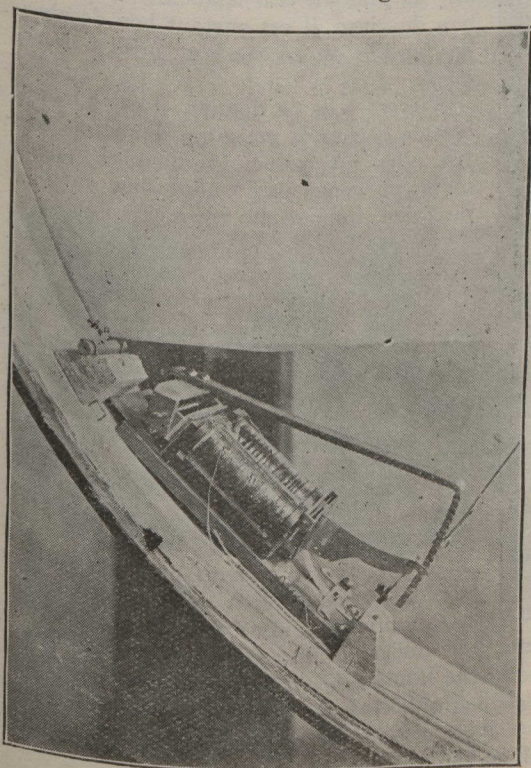
L'Album Universel est donc heureux et fier de pouvoir féliciter un Canadien-français d'avoir obtenu un si brillant résultat, déjà connu de tout le monde savant.

Pour finir, deux mots du domaine des affaires. L'invention Lemire est actuellement entre les mains d'une société, "The Automatic Railway Signal Co., Ltd", qui émet des actions, et qui a pris des brevets dans le monde entier.

Quant à M. Lemire, personnellement, c'est un charmant jeune homme de 32 ans, électricien amateur, qui a travaillé 18 mois à son invention, et que la patience et le génie ont conduit à la gloire et à l'immortalité, probablement.



Appareil de manipulation des gares



Appareil électrique à crémaillère faisant manoeuvrer les disques de signaux

Solennité religieuse et familiale

A un bien petit nombre d'époux privilégiés il est donné de célébrer le cinquantième anniversaire de leur mariage. Quel bonheur tissé des joies les plus saintes, les plus sacrées ne doivent pas éprouver deux âmes, deux coeurs, renouvelant au pied des autels les serments de fidélité et d'amour balbutiés, — un demi-siècle déjà écoulé, — sous la main bénissante du prêtre prononçant au nom de la Très Sainte Trinité le sacramentel: "Ego vos conjungo"! Les nombreuses personnes qui, le 21 août dernier, en l'église de Notre-Dame, ont assisté à la célébration des noces d'or de M. et de Mme D. A. St Amour, ont pu lire sur les traits radieux des vieux époux le bonheur vraiment céleste qui inondait et leur esprit et surtout leur coeur.

Cinquante ans de mariage; un demi-siècle de tendresse, d'amour, de fidélité, de dévouement; un demi-siècle de combats aussi puisque la vie humaine n'est qu'une lutte perpétuelle, un demi-siècle de combats au milieu desquels deux coeurs, deux âmes, ne faisant qu'un coeur, qu'une âme, s'en vont dans le rude sentier de la vie, la main dans la main, se soutenant l'un l'autre, s'encourageant dans les circonstances pénibles, se consolant aux heures malheureuses de l'angoisse et de la souffrance, et passant, le front noble et serain, et l'âme toujours vaillante, au travers des multiples épreuves qui, comme des grêlons malfaisants en un jour d'orage, s'abattent sur le coeur pour le broyer.

Cinquante ans de mariage! un demi-siècle de ce bonheur calme et pur que donne, seule, la satisfaction du devoir accompli au jour le jour, simplement, franchement pour Dieu, pour la patrie, pour la famille, et les yeux constamment tournés vers le but suprême de toute existence humaine, le ciel, le repos final, la récompense éternelle, à laquelle a toujours droit tout citoyen loyal, honnête, intègre, en un mot, chrétien, sans parler de la considération, de l'estime et de la vénération publique qui, certes ont bien leur prix.

Ce tableau n'est-il pas le miroir fidèle des vertus admirables des deux nobles époux qui, au mois d'août dernier, célébraient leurs noces d'or, entourés de leurs six enfants, de leurs petits enfants et d'un grand nombre d'amis?

Où, et tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher M. et Mme A. St Amour ne peuvent assez faire l'éloge de leur bonté, de leur charité, de leur urbanité. Combien de malheureux ont éprouvé les effets de cette bonté! Que de larmes séchées! Que de désespérés peut-être, remis à flots par de bons conseils et, qui nous le dira? par des secours marqués au coin de la charité la plus discrète, la plus chrétienne! Sans doute il nous serait facile de citer plusieurs faits à l'appui de notre avancé, mais nous nous abstenons de le faire pour ne point froisser la modestie des vénérables jubilaires et leur laisser pour un monde meilleur tout le mérite de leurs belles et saintes actions.

De l'union de M. et de Mme D. A. St Amour sont nés plusieurs enfants dont six — trois garçons et trois filles — font actuellement la joie, l'honneur et la consolation de leurs bons parents; ce sont: Omer St Amour, pharmacien à Sainte-Agathe; Ernest St Amour, artiste lyrique à Boston, tous deux mariés; le troisième est célibataire. Mathilda, Mme Hormisdas Lenoir, Fall River; Elma, Mme Alonzo Lahaye, New Bedford; Charlotte, épouse de Louis Lefebvre, employé au département des Postes à Montréal.

Nous ne saurions mieux terminer ces quelques notes qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs la belle allocution adressée aux jubilaires, en la chapelle du Sacré-Coeur de Notre-Dame, par le Rév.

M. Braye, directeur de la Ste Famille. Nous reproduisons in extenso:

Chers jubilaires,

L'intention qui vous amène aux pieds des Saints Autels en ce jour, est inoubliable. Vous venez remercier le dispensateur du temps, de la faveur exceptionnelle qu'il vous a accordée, de célébrer vos noces d'or. Il n'est donné qu'à un nombre d'époux privilégiés de voir le cinquantième anniversaire de leur mariage. Plusieurs de vos enfants et petits-enfants se sont empressés d'accourir à cette fête du

te même chapelle, aux pieds du même autel pour remercier le Dieu de toute bonté, du bienfait plus insigne qu'il vous aura accordé. Toutes ces salutaires pensées et tous ces pieux désirs vont remplir vos coeurs pendant l'auguste sacrifice de la messe que nous allons offrir à votre intention.

Paroisse Notre-Dame, ce 21 août 1905.

Nous prions M. et Mme St Amour de vouloir bien accepter l'hommage de notre admiration et de notre respect en même temps que nos voeux pour une longue suite encore d'années toutes remplies de bonheur.

* * *

A quelle époque remonte l'origine de la célébration des noces d'argent, des noces d'or? L'histoire ne le dit point. Cependant, si l'on tient compte des aspirations du coeur humain sans cesse avide de bonheur, on peut conjecturer que la coutume de célébrer un fait important de la vie, date d'une époque fort éloignée. De tous temps les peuples n'ont-ils pas institué des fêtes solennelles, rappelant un événement important, une victoire insigne, par exemple; sans parler des monuments nombreux élevés en commémoration d'un fait extraordinaire; or pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi dans les familles? Sans doute, seulement autrefois les joies intimes de la famille n'étaient pas comme de nos jours la proie de la curiosité publique, par la raison que le public n'avaient point alors de feuilles à nouvelles à se mettre sous les yeux. Faut-il s'en plaindre ou bien s'en réjouir? Certes, ce

serait faire preuve d'un esprit bien étroit que de contester les avantages immenses de la presse actuelle, aussi nous hâtons-nous de concéder tout le mérite qui lui revient, tout en constatant les inconvénients qu'elle entraîne après elle. Nous ne prétendons certes pas que le bonheur de nos frères, livré à la publicité soit condamnable, loin de là, et de grand coeur nous nous réjouissons avec eux; seulement, par suite de cette publicité même, ce bonheur nous fait l'effet d'une rose superbe livrée

au souffle du vent qui finira par emporter un à un ses pétales odorants. Si nous épanchons notre douleur, elle devient moins cuisante, moins lourde; si nous épanchons notre bonheur, ne devient-il pas, lui aussi, plus léger, moins sensible?

L'admiration des hommes ne sera jamais assez puissante pour donner une aile de plus au vrai bonheur. Et s'il est bon de vivre, il est surtout bon de vivre en famille en se rendant utile à la société.

S'il est bon de donner, il est surtout bon de cacher la main qui donne, de n'être plus tôt remercié, louangé parce qu'on ne pense pas à nous; bon surtout de faire tomber la reconnaissance sur d'autres.

Oh! les belles fêtes familiales de nos ancêtres prodiguant au coeur une joie, un bonheur absolument pur de toute vanité mondaine; reviendront-elles jamais?

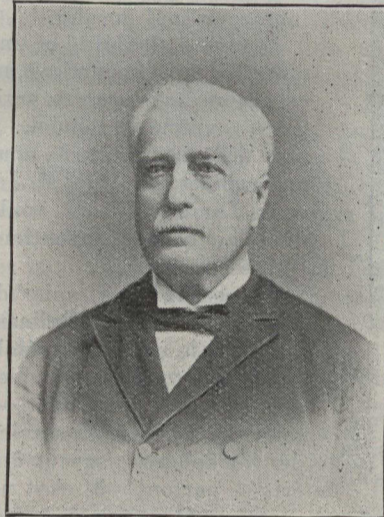
Hélas! les peuples marchent, évoluent avec une rapidité vertigineuse, laissant loin, dans le champ du passé, les us et coutumes ancestraux pour adopter d'autres usages plus en rapport avec les aspirations insatiables de notre siècle de fièvre et de progrès. La vie intense que nous menons ne saurait plus se contenter de la tranquillité, de la quiétude, de la simplicité toute évangélique d'antan, ce qu'il nous faut c'est une place en pleine lumière, en plein soleil afin que l'univers entier, si c'était possible, puisse être témoin de nos joies comme de nos douleurs. Que voulez-vous? ce sont là les cruelles exigences de notre

siècle!

Nous n'avons qu'à nous y soumettre.



Madame D. A. St Amour, née Mathilde Roussel, 71 ans.



M. Damase A. St Amour, huissier du bureau du shérif, 72 ans.

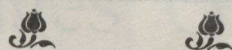
coeur et de joindre leur reconnaissance à la vôtre pour un si grand bienfait. Plusieurs aussi ont déjà achevé leur course terrestre et ne peuvent assister à ce rendez-vous de l'amour et de la reconnaissance que du haut du ciel où nous espérons qu'ils sont déjà parvenus. Tous, citoyens du ciel et de la terre, n'ont qu'une pensée et n'expriment qu'un vœu: c'est que votre union si heureuse et si longue, se prolonge de nombreuses années encore. Vous n'avez pas épuisé le vocabulaire des noces hu-



M. et Mme D. A. St Amour sortent de l'église, escortés de leurs nombreux parents et amis.

maines; puisque dans le langage humain, après les noces d'or, il y a les noces de diamant qui se célèbrent dix ans plus tard. Nous souhaitons donc que dans dix ans, vous vous retrouviez encore dans cet-

A travers la mode



SIL est dans l'année un temps où la coquetterie féminine devrait faire trêve, il semble que c'est bien en cette fin d'octobre, où le soleil refuse aux jolies toilettes ses rayons qui les avivent, où la boue de la rue menace de s'infiltrer jusque dans nos maisons, pourtant bien closes. Mais il n'en est rien, cependant, et pour peu que la pluie cesse quelques heures de tomber, et même avec la pluie, les nouveautés écloussent, se précisent, et la mode ne chôme point un seul instant.

Si complet que soit son succès d'une saison, elle cherche toujours à faire encore plus joli, encore plus élégant, quitte à puiser dans ses archives et à créer de l'inédit avec des formes surannées et vieillottes. C'est là le triomphe de la mode, l'art de moderniser toujours, et de la plus ravissante façon qui se puisse voir.

Somme toute, les choses ne changent pas sensiblement d'une saison à l'autre; un rien dans les détails suffit à les transformer, à les renouveler; au fond, elles subsistent. Ceux qui accusent la mode d'être capricieuse et changeante n'ont jamais réfléchi à l'âge de la jaquette, par exemple. Depuis combien et combien d'années ce vêtement si commode, si pratique, si seyant, fait-il la base de la toilette féminine? Il a varié; la basque s'est raccourcie ou allongée; nous avons vu des jaquettes ajustées et des jaquettes droites, des cols ronds et des cols-châles, des revers en oreilles de chien et des revers-tailleur, des manches pagodes et des manches gigot. C'était toujours la jaquette. Et elle demeure toujours jeune, toujours seyante, toujours pratique et d'une sobre élégance qui lui assure un légitime succès.

Voyez, par exemple, les trois modèles différents de jaquette que nous illustrons aujourd'hui. Variés d'aspect et de forme, n'en sont-ils pas moins nouveaux et gracieux? La femme qui portera l'un de ces trois vêtements sera toujours élégante et habillée au goût du jour.

Et, ce que nous disons de la jaquette peut s'appliquer à la blouse, au boléro, pour arriver à cette conclusion que les femmes qui, au début d'une saison, s'imagineraient de renouveler toute leur garde-robe, commettraient une grosse faute. Elles peuvent toujours, par des arrangements ingénieux, rajeunir une toilette de la saison précédente; si elle n'est plus assez fraîche pour rester en première ligne, elle fera tout au moins un très bon usage pour le tout-aller.

Si l'on s'achète une toilette nouvelle, on aura soin ainsi, selon l'usage que l'on en voudra faire, de choisir un modèle qui ne soit pas trop fantaisiste, afin qu'il ne soit pas trop tôt démodé.

Quand on se soucie de la confection d'une toilette nouvelle et que l'on a choisi le tissu, tout de suite, on veut savoir comment on fera la jupe; c'est un point capital, car la façon d'une jupe doit être subordonnée à la nature de l'étoffe employée et aussi à l'usage que l'on veut faire du costume.

dirions pas l'exacte vérité si nous assurions qu'on n'en fait plus du tout. En somme, on fait peu, très peu de jupes plates; quelques-unes sont taillées en forme avec une couture au milieu du devant ou un étroit tablier; d'autres sont faites avec de petits lès biaisés, mais nous ne craignons pas de le répéter: la jupe plate ne fait pas "nouveau"; certaines personnes lui donnent la préférence, la trouvent plus pratique pour l'usage courant, et nous sommes certes de leur avis, car la jupe plate, étant doublée, n'est point encombrante et se relève aisément.

Mais les jupes plates ne sont pas à la mode: si l'on veut suivre les décrets de dame Mode, il faut choisir des jupes froncées ou plissées.

Les fronces ou les plis donnent un peu d'ampleur à la partie supérieure, et leur coupe, savamment comprise, permet d'obtenir beaucoup de largeur à la partie inférieure. Faut-il répéter que certains modèles en tissu léger, naturellement, ont jusqu'à huit ou neuf verges de tour? C'est énorme, n'est-ce pas?

avec la manche collante à peine soulevée à l'emmanchure; la manche pagode voisiner avec une manche très épaulée dont l'ampleur, soutenue par des mousselines ou des toiles, s'étale en épaulette, donnant une tournure militaire à la silhouette; les draperies fournies par la largeur de l'épaulette se massent au-dessous en plis, en pinces, en fronces, de manière à ne pas donner d'importance au reste de la manche.

Jusqu'ici, tout fait prévoir le succès de cette dernière forme, mais un nouveau caprice de la mode ne viendra-t-il pas détruire la fantaisie reine aujourd'hui?

* * *

Un mot des cols de dentelle, qui sont plus à la mode que jamais.

Les femmes élégantes ne sauraient se passer de cet ornement si gracieux et si féminin qu'est le col de dentelle. Seulement, le col de dentelle a légèrement varié sa forme. Ce n'est plus la pèlerine en guipure, ronde, plus ou moins grande, que nous portions presque uniformément il y a un an encore.

La broderie en application est délicieuse et forme des parures magnifiques. La soie de diverses nuances, appliquée sur tulle ou sur chiffon, donne les meilleurs résultats. Le joli empiècement de corsage que nous illustrons sur cette page donne une idée de ce travail. En cuir sur drap, on fera pour l'hiver des parures magnifiques et absolument nouvelles, car on sait que le cuir est à l'ordre du jour.

Nous donnons du reste sur cette page la photographie d'un col étoile en ce genre, duquel nos lectrices pourront s'inspirer.

* * *

Les nouveaux modèles de chapeaux ont adopté la calotte très prononcée et la passe large ondulant gracieusement. Le chapeau se portant bien avant sur le front est toujours à la mode, et lorsque les cheveux sont arrangés de façon à supporter le chapeau sans l'emploi du cache-peigne, l'effet est élégant et généralement seyant. Pour accompagner le costume tailleur ou la toilette de tout-aller, le petit turban garni

très sobrement est de rigueur; le chapeau plutôt grand doit accompagner les toilettes habillées. Le trait caractéristique des nouveaux modèles est l'abondance des plumes employées pour leur garniture. Les nouvelles formes ont besoin d'une garniture très souple, et rien ne donne cet effet comme la plume d'autruche, qui a assumé des formes tout à fait inédites cette saison. L'une des garnitures les plus seyantes consiste à cerner de plumes le chapeau, en les faisant ensuite remonter sur la calotte. L'un des plus jolis modèles de tout aller est fait en castor noir. Une draperie souple en soie noire encercle la haute calotte, tandis qu'une boucle carrée en vieil argent, incrusté de strass, est placée au milieu du devant. Au côté gauche du dos, retombant légèrement sur les cheveux, sont disposées deux plumes



Manteau forme empire en drap beige. Col montant, larges revers et boutons de nacre.

Jaquette ajustée en drap marron. Plis piqués, ceinture de fantaisie et boutons de velours brodé.

Jaquette mi-ajustée en cheviotte noire; biais en drap piqué entourant le vêtement. Manches très nouvelles.

Cinq ou six verges représentent une bonne mesure courante.

Si, pour les robes floues, les toilettes genre couturière, les jupes froncées sont parfaites, ce sont plutôt les plis qui doivent être choisis pour les jupes des costumes genre tailleur. La disposition des plis change à l'infini; on les varie au gré de la fantaisie, en étudiant aussi la ligne générale, qui doit être avancée ou amincie selon la corpulence de la personne.

Souvent, par devant, ce sont des plis piqués très rapprochés qui forment éventail, ou tout au contraire, tournés en arrière, ils font un pli rond, double ou triple; plus loin, c'est une sorte de lé plat, puis un panneau plissé, et ainsi de suite. On voit également des jupes plissées régulièrement tout le tour à plis couchés ou à plis ronds, attachés seulement jusque vers les genoux; d'autres modèles ont encore des plis, formés seulement mais non cousus, maintenus en-dessous par une tresse ou un ruban; ce ne sont point des genres pratiques, c'est joli et nouveau.

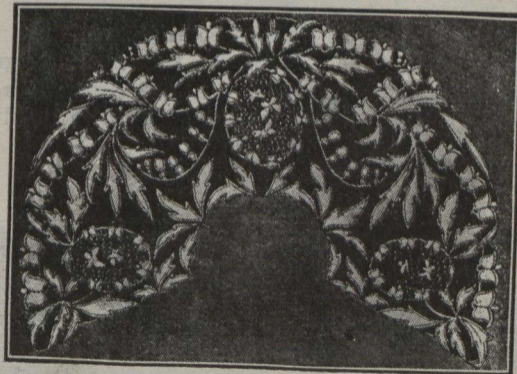
Comme nouveauté tout à fait dernière, citons aussi les jupes de velours avec longue veste de drap et les jupes de drap avec jaquette de velours même ton.

Pour les toilettes habillées, où le drap est généralement employé, on utilise surtout la forme princesse et la jupe-corselet; les lès, très biaisés à la taille pour faire pinces, sont garnis d'étroits cordonnets, de petits galons, ou forment des pattes fixées par des boutons. Il faut indiquer, comme nouveauté, les boutons en velours brodés de toutes teintes, remplaçant les boutons de corozo, d'émail, de pierres fantaisie, de cristal, si employés il y a quelque temps.

Les manches sont oscillantes, on sent qu'un désir de changement les agite; nous voyons la manche gigot dans toute son ampleur démesurée fraterniser



Col-étoile en cuir appliqué sur drap et découpé. Parure très nouvelle.



Empiècement de corsage en tulle avec application de soie de diverses nuances.

Une robe simple sera nécessairement une jupe sans complications de garnitures, tandis que l'on pourra mettre les ornements à contribution pour une toilette habillée.

On voudrait savoir si l'on fait encore des jupes plates? Il n'est pas possible de répondre à cette question par l'affirmative, et cependant, nous ne

d'autruche noires. Ce modèle prête beaucoup de charme et accompagne divinement le costume tailleur. L'on peut, si on le préfère, substituer des plumes un beau rouge aux plumes noires, et un modèle en castor blanc serait d'une haute distinction avec garniture de plumes noires.

JACQUELINE.

Nos chevaux de trait

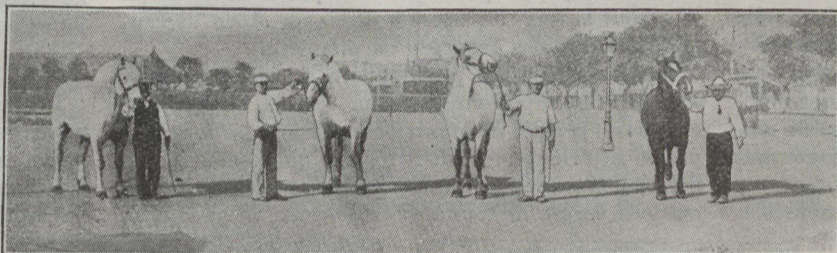
DEPUIS quatre à cinq ans nos sociétés d'agriculture, avec l'aide du gouvernement provincial, s'occupent d'une entreprise qui avait été jusqu'ici négligée au Canada. Dans beaucoup d'endroits de la province de Québec, grâce aux subventions, elles ont pu améliorer la race chevaline, en important des étalons de race pure. On a importé de France des types remarquables de chevaux de trait, gros et forts chevaux ardennais, percherons et normands, qui ont donné les meilleurs résultats.

Comme cheval de gros trait le type boulonnais à la musculature très puissante, est hors de pair et ne craint pas la comparaison avec le Clydesdale, dont l'Angleterre est si fière et dont l'importation au Canada se fait sur une immense échelle depuis 60 ans.

Dans les conditions actuelles de la production, les éleveurs boulonnais doivent se guider d'après les demandes; en ce moment, leurs produits sont très appréciés comme chevaux de gros trait; il y a donc

où le gros camionnage exige toujours de gros et forts chevaux, mais le boulonnais peut entrer, sur les marchés européen et américain, en légitime concurrence avec le cheval percheron.

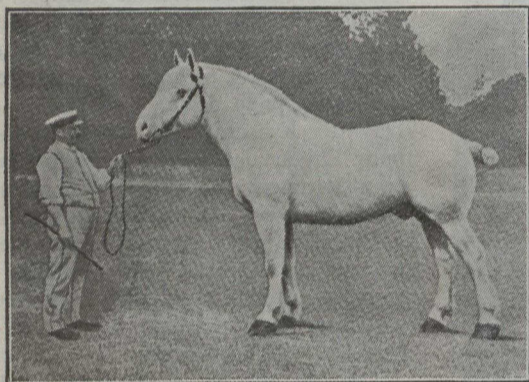
Il faut voir ces chevaux à l'oeuvre sur l'asphalte de nos villes, à Montréal, par exemple, où le trafic des marchandises d'entrepôts tient une si grande place dans l'activité industrielle, pour se faire une juste idée de la valeur et de l'importance d'un cheval de trait. Il lui faut tirer des charges énormes, et apparemment sans efforts, d'un pas leste et continu. Si le cheval de trait doit être gros et lourd, pour s'adapter au genre de travail qu'on exige de lui, il importe aussi qu'il ne soit pas trop gros. Car si l'on va trop loin dans ce sens, on s'écarte du véritable type de cheval de trait, dont la qualité supérieure doit



Concours de chevaux boulonnais à Boulogne, en France

lieu de s'attacher à la conservation de cette aptitude, tout en poursuivant l'amélioration de la race,

de cheval de trait, dont la qualité supérieure doit



VOLCAN; étalon boulonnais appartenant aux Haras du gouvernement français



Cheval percheron



COLBERT; étalon âgé de 3 ans, appartenant au baron d'Herlincours, à Paris

La race chevaline qui tire son nom de la région du département du Pas de Calais, dont Boulogne est le centre, a pris dès le milieu du XVIIIe siècle la désignation sous laquelle on la connaît désormais.

Cette race a toujours joui d'une excellente réputation. Elle a été illustrée par le magique pinceau de Rosa Bonheur. Le boulonnais est, dans toute sa pureté, un animal trapu, ramassé, musclé, bréviligne; c'est un type à intensité de contraction; c'est un modèle parfait de démarreur et de tractionneur. Les individus dont le format ne dépasse pas 1,500 livres, avec une taille moyenne de 3 pieds et 8 pes, forment la catégorie du "petit boulonnais". Ils sont utilisables pour le gros trait lent, mais surtout pour les services mixtes, dans lesquels on exige de la vitesse en même temps que de la force; malgré leur masse, ces chevaux ont de la légèreté dans les allures; on est étonné de la facilité avec laquelle ils prennent le trot.

Les gros boulonnais, dont la taille moyenne est de 3 pieds 9 pouces et le poids minimum de 1,600 livres, sont aptes au gros trait lent, au démarrage et au transport de lourdes charges; leur utilisation normale est celle d'un service au pas.

être l'endurance, et un cheval qui pèse 1,800 livres ne peut supporter longtemps les fatigues d'un dur labeur sans ressentir les inconvénients de son poids. Il perd vite de son aplomb, son pas est lourd, lent et mal assuré. Le poitrail et la croupe deviennent plus étroits, l'encolure moins rigide, et la crinière perd de sa vigueur.

Ce n'est donc pas seulement le poids et la masse qui font le cheval de trait, mais la qualité. C'est pourquoi, grâce à sa finesse relative, le cheval boulonnais de race est incontestablement supérieur aux autres chevaux de trait.

Le boulonnais s'acclimata facilement dans les pays du nord, car il possède un sang riche et vigoureux. Il est doux et paisible et se prête admirablement aux travaux de ferme.

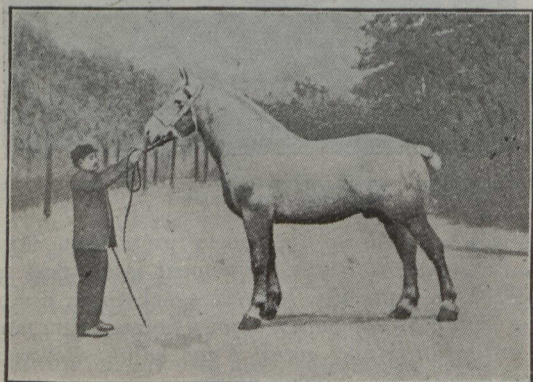
Nous donnons ci-dessus les photographies de quelques-uns des plus remarquables sujets exhibés au dernier concours de Boulogne en France, et celles d'un cheval percheron et de deux chevaux de trait allemands. De l'examen de ces trois types il est facile de conclure à la supériorité incontestable du cheval boulonnais, à la fière

allure et à la puissante encolure. Il est à souhaiter que le gouvernement de la province de Québec donne à l'importation de ce type parfait du cheval de trait toute son attention.

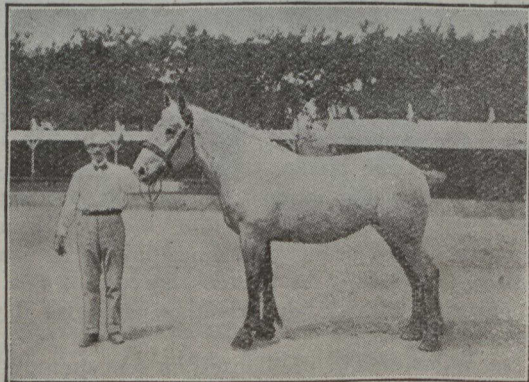


Attelage de chevaux allemands

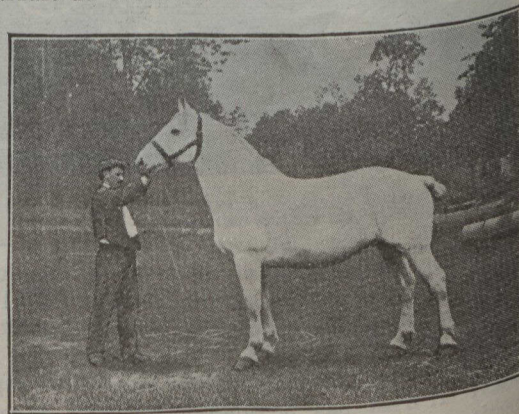
L'Amérique offre un admirable débouché à l'exportation des chevaux français. Depuis fort longtemps le percheron est fort en honneur dans les grandes villes américaines et canadiennes,



UHLAN; cheval boulonnais



BACCHANTE; jument boulonnaise



CHAMPIONNE; jument boulonnaise

Les deux Anges Gardiens



Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit.

QUI de vous, chers enfants, n'a jamais adressé une prière semblable à l'Ange que Dieu, dès le premier instant de notre venue sur la terre, a commis à la garde de chacun de nous? C'est la croyance et l'enseignement de l'Eglise, — et il faudrait être plus que téméraire pour oser admettre le contraire, — c'est la croyance de notre sainte Mère l'Eglise catholique, que Dieu, à la naissance de toute créature humaine, délègue un de ses anges, qu'il charge tout particulièrement du soin de veiller sur elle, de la garder, de la protéger dans son corps et surtout dans son âme. Et cet ange délégué par Dieu sera le fidèle compagnon de l'homme jusqu'au moment où l'âme, esprit comme l'ange, abandonnera sa dépouille mortelle pour retourner en Dieu, de qui elle émane.

Mais cet ange gardien, nous ne le voyons pas, car notre âme seule pourrait le contempler, si elle n'en était empêchée par la matière, par notre corps.

A côté de l'ange gardien céleste, Dieu, dont la bonté pour nous est infinie, a placé un autre ange; ange gardien terrestre auquel l'enfant confiant adresse également cette belle prière que l'enfant pieux, à son réveil, ne manque jamais d'adresser à son bon ange-gardien du ciel:

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit,

Et cet ange gardien de la terre, mes enfants, c'est



Et chaque nuit quand je sommeille
Penchez-vous sur mon petit lit.

voire mère. Une mère! mais c'est le chef-d'oeuvre par excellence de la création, l'image la plus parfaite de la Divinité, un océan inépuisable de bonté, de tendresse, de dévouement, de sollicitude, d'amour en un mot. Et ce chef-d'oeuvre, Dieu l'a jugé si parfait qu'il n'a pas craint d'abandonner le séjour glorieux du ciel pour naître petit enfant, afin de prononcer ce mot ineffable: Mère!

Que de fois, la nuit, pendant que, tel un faible oiseau dans son nid, sous l'aile de la mère, l'enfant, sous la garde de son ange gardien du ciel auquel il sourit, repose délicieusement dans son petit lit, que de fois, l'ange gardien de la terre se penche sur lui, au moindre souffle, au moindre cri, inquiet parfois et tremblant que son trésor, son ange, ne s'envole avec l'autre ange pour le ciel, d'où ils sont descendus tous deux à l'heure marquée par le Créateur. Et l'ange gardien terrestre éprouve de bien douces émotions à la vue de son "amour" souriant en des rêves divins à son grand frère, l'ange gardien céleste. Mais lorsque, parfois, un voile de tristesse semble couvrir le front pur de l'enfant, dont les rêves d'or ont été troublés par quelques visions fugitives de la triste réalité de la vie humaine, l'ange gardien terrestre se penche plus avant sur le petit lit et, en un souffle caressant comme un baiser: — "Oh! souris, souris encore, mon chérubin, souris encore; car si ton ange gardien du ciel a disparu momentanément à tes yeux, ton ange gardien de la terre, près de toi et sur toi toujours veille, quand tu sommeilles; souris, souris encore, mon beau trésor."



Ayez pitié de ma faiblesse,
A mes côtés marchez sans cesse.

Les premiers pas hésitants et si faibles de l'enfant dans le champ de l'existence ne sont-ils pas l'image des premiers pas que plus tard il fera sur la route difficile et dangereuse du monde? Qui donc soutiendra ce cher petit être, qu'on nomme un enfant, la grâce mais la faiblesse même?

L'ange gardien terrestre, que les hommes appellent du doux nom de mère, et dans le coeur de laquelle Dieu a enchâssé une parcelle des divins attributs qui, au ciel, font l'admiration et le bonheur de la Cour céleste. Qui donc saurait comme elle marcher aux côtés de l'enfant, soutenir et diriger ses premiers pas chancelants? Qui donc, mieux qu'elle, aura pitié de sa faiblesse? Qui donc, plus fortement qu'elle, lui infusera les vertus nécessaires qui le rendront joyeux et puissant?

Et, secondé par l'ange gardien du ciel, l'ange gardien de la terre pétrit l'âme malléable de l'enfant, y dépose ces germes vivifiants et impérissables qui feront de lui plus tard un saint, peut-être, en tout cas un honnête citoyen, un bon et fervent chrétien.

Oh! la voix de l'ange gardien! pourrait-on oublier une chose si douce, si suave? et ne voudrait-on pas l'entendre murmurer constamment à son coeur? Et de quelle boue serait pétrie l'âme d'un enfant qui n'écouterait point son bon ange lorsqu'il lui parle le long du chemin?

Oh! la voix de l'ange gardien! mais c'est une mé-

lodie d'une suavité incomparable, une caresse d'une douceur infinie, un son plus doux qu'un souffle, quelque chose qui n'est pas de la terre, une musique du ciel. Or, telle est la voix de l'ange terrestre, la voix d'une mère. Que cette voix encourage, louange ou réprimande, c'est constamment une voix de velours et d'or, portant en elle je ne sais quoi de céleste, de divin, qui va droit au coeur et le subjugué jusqu'en ses fibres les plus secrètes.



Parlez-moi le long du chemin,
Et pendant que je vous écoute,...

Route longue peut-être, difficile en tous cas, remplie d'écueils, d'obstacles, d'ornières, de précipices. Qui donc, faible enfant, t'aidera, te guidera, te soutiendra, qui donc t'évitera tout cela et te permettra de franchir précipices, ornières, obstacles, écueils, sans faiblesse, sans chute, et d'arriver heureusement au but? Oh! appuie ton âme sur l'aile puissante de ton ange gardien du ciel, et ta main sur la main fidèle et sûre de ton ange gardien de la terre. Repose ton esprit sur l'esprit de ton frère céleste et ton coeur sur le coeur de ta mère; puis, rassuré, confiant, heureux et reconnaissant, entreprend courageusement les deux grandes et difficiles routes qui conduisent, l'une à la tombe, où le corps humain, si beau, si noble pourtant, dormira son dernier sommeil et retournera en poussière; l'autre au Palais, à la Demeure éclatante de Dieu, où l'âme humaine — oh! combien plus noble et plus belle encore! — se réveillera enfin, libre de toute entrave, dans le sein même de Dieu.

Là, en un bonheur dont rien ici-bas ne saurait donner la moindre idée, elle attendra, dans le ravissement le plus suave, le dernier jour, la fin des temps, la résurrection, pour s'unir encore une fois avec son corps et jouir avec lui d'une félicité qui ne finira jamais.

A. C.



De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

Les tremblements de terre en Calabre

À la date du 9 septembre, lorsqu'arrivèrent les désastreuses nouvelles qui annonçaient la ruine de la région calabraise à la suite des secousses répétées d'un tremblement de terre, on avait constaté, depuis plusieurs jours, un redoublement d'activité du Vésuve et du Stromboli, en même temps que des ébranlements telluriques, mais sensibles seulement pour des appareils spéciaux. Dans la nuit du 9, le séismographe de Grenoble enregistra une secousse séismique allant dans la direction du Sud-Est. C'est presque au même moment que se produisit la catastrophe qui a désolé les contrées méridionales de l'Italie. Un nouveau volcan dont le cratère s'est ouvert à Monte-Leone, près de Cosenza, ne cesse de lancer des flammes, du soufre en fusion, et des laves. A ce propos, il est intéressant de relever l'opinion d'un savant interrogé par le rédacteur d'un journal italien, et qui a déclaré que, dans un temps plus ou moins éloigné, mais qui pourraient contribuer à hâter les perturbations actuelles, la Calabre deviendrait une île comme la Sicile. Après des secousses volcaniques répétées, une secousse définitive se produira, et elle séparera violemment ce malheureux pays du continent. A l'heure actuelle, cette pittoresque contrée offre un aspect de désolation inénarrable, et les récits qu'en ont donné les journaux quotidiens donne l'idée d'un cataclysme dont on avait eu jusqu'ici d'assez rares exemples. Après l'effondrement soudain des villages, et l'écrasement de plusieurs milliers de leurs habitants, la famine a fait aussitôt son apparition. A l'accablement des infortunés, aux deuils effroyables qui les ont terrassés, est venue s'ajouter l'horrible angoisse de la faim.

Beaucoup d'entre eux n'ayant plus qu'une idée: fuir cette terre maudite qui a englouti toutes les espérances, n'ont même pas la force de faire un pas au milieu des ruines.

Où iraient-ils d'ailleurs, les malheureux?

Le danger est partout, car sous leurs pieds, le sol frémit encore. L'activité du Vésuve augmente d'heure en heure, et, dans les îles Lipari, les éruptions du Stromboli sont si furieuses que l'accès de l'île où ce volcan s'érige est impraticable. Les habitants aisés des villes du Sud qui ont réussi à gagner Naples, font un récit effarant des scènes d'horreur auxquelles ils ont assisté.

Le long de la voie ferrée, par instants démolie, et sur laquelle les trains n'avancent qu'avec une prudente lenteur, on n'entend que des cris de douleur, des appels de pitié. Les blessés se traînent sur les routes et dans les campements improvisés; ici et là, les survivants d'un village ont groupé leurs infortunes. Dénués de tout, presque nus, affamés, ces malheureux cherchent à se rapprocher des gares, dont beaucoup sont détruites, et où ils espèrent voir arriver des secours.

Des gens devenus fous, à la suite du désastre, errent en vociférant et en faisant des gestes désordonnés. Des chiens devenus enragés parcourent les

campagnes. L'organisation des secours et le sauvetage des blessés sont, hélas! des plus pénibles. Les convois, sans cesse arrêtés par des crevasses, transportent lentement les objets les plus nécessaires au ravitaillement: de la farine, des vêtements, des médicaments.



Procession de la statue de saint Michel dans les rues de la ville de Tropicé, en Calabre.

Les travaux de déblaiement, si activement qu'ils soient poussés, ne peuvent dégager assez vite les abords des régions bouleversées. Les troupes italiennes envoyées sur place y coopèrent avec un dévouement inlassable, mais le désastre est si imprévu



Le roi Victor Emmanuel visitant la région désolée par le récent tremblement de terre en Calabre.

que rien ne se trouve prêt pour y porter un remède assez prompt. Dans certains endroits, le travail de déblaiement des décombres est si difficile que l'enlèvement des innombrables cadavres ne peut être pratiqué et, pour comble d'horreur, l'odeur de

tous ces corps entassés sous les ruines est insupportable.

L'émotion est à son comble dans toute l'Italie. Le roi, parti pour la Calabre en train spécial, a parcouru tout le pays en auto, visitant et consolant les sinistrés dont la misère et le désespoir l'ont profondément impressionné.

Un noble élan de générosité a pourvu aux premiers besoins des victimes. Des millions sont déjà souscrits. Mais suffiront-ils à soulager complètement de si profondes et si innombrables misères?

On parle de trois mille morts, de six mille blessés, et de cent mille infortunés sans gîte et sans pain. Et tandis que l'effroi du peuple augmente d'heure en heure, tandis que la terre reste vibrante de l'horrible secousse et que l'on évoque les terribles histoires du Vésuve et l'engloutissement d'Herculanum et de Pompéi, toute joie n'est pas détruite, et dans les ruines lamentables, sous ce merveilleux ciel tendu comme un velum d'azur au-dessus des décombres et des morts, la vie tenace, la vie obstinée se manifeste encore.

Dans les rues de Monte-Leone ruinée, de petits enfants rient et jouent, tandis que leurs parents se désolent, des hommes — inconscients peut-être — chantent, et le joyeux refrain qui s'échappe de leurs lèvres stupéfiées dans ce décor d'épouvante où la mort semble devoir régner en souveraine unique.

On couche sous des tentes, dans des wagons de chemins de fer. Et au fond de leur cœur, chez ceux du moins dont l'âme est solidement trempée, ces malheureux conservent, sans doute, encore une espérance: celle de reconstituer leur foyer détruit, d'y reprendre leur vie douce et paisible, d'y oublier la nuit d'horreur qui leur a tout ravi, et de passer encore de longs jours sur cette terre redoutable et si funeste à ses enfants, mais qu'ils chérissent quand même, en raison de son charme et de sa beauté.

Encore un peu de temps, et sans doute toutes les ruines se relèveront, et à la place même où elles se sont effondrées. N'est-ce pas toujours ainsi qu'il en a été dans ce pays. Sur Herculanum, enfouie

sous trente mètres de lave, s'étale aujourd'hui la grouillante banlieue de Naples. Ischia s'est rebâtie sur l'emplacement même de ses ruines. Les villages calabrais imiteront cet exemple et comment pourrait-il en être autrement et où pourrait se transplanter toute cette population éprise à ce point de son beau ciel et de son admirable climat qu'elle en oublie la formidable menace qui gronde sans cesse sous le sol qu'elle foule.

D'après le relevé, les communes qui ont subi des dégâts sont au nombre de 77 dans la province de Consenza; dans les provinces de Reggio de Calabre, de 50, et dans la pro-

vince de Catanzaro de 91, dont 26 dans le seul arrondissement de Monte-Leone. On évalue les pertes subies à plus de soixante millions, mais tous ceux qui ont exploré les lieux ravagés estiment ce chiffre très inférieur à la réalité.



La recherche des victimes dans les décombres, à Monte Leone, en Calabre, après la catastrophe.



Le rivage occidental de la Calabre, en Italie, près de Palmi, où plus de 300 maisons sont en ruines.

Feuilleton de
L'ALBUM
UNIVERSELPar
PIERRE
L'ERMITE

L'Emprise

(Suite)

C'est une sirène, Alberte... Elle en a déjà noyé d'autres, elle va noyer encore celui-là... Elle a même le sang de son père et d'une centaine d'ouvriers sur les mains... Et il ne me plaît pas, à moi, puisque, de toutes les façons, Agilbert ne gardera pas son argent, de le laisser aller, ce million, sans rien dire ni rien faire, à cette fille de malheur..., à cette névrosée, qui ne l'emploiera que pour se rendre plus captivante, plus dangereuse, et faire d'autres victimes encore!... En somme, c'est donc à une bonne action que je te convie, en te disant : Associons-nous pour la liquidation Agilbert, et à tout prix empêchons Alberte de s'asseoir à la table!...

—Vous en parlez, de ce million, comme s'il était là... devant vous...

—Il y sera demain, mon garçon, car sûrement le comte va le mettre dans l'usine; il y est même forcé à cause de ses dettes et de ses créanciers; les affaires appellent les affaires... l'abîme appelle l'abîme! Ah! j'ai bien préparé l'évolution des choses!...

—Soit!... Il le met dans l'usine, continue Claude, la figure un peu contractée, mais en quoi peut-il vous servir, à vous, Monsieur Dietzch, puisque vous ne faites plus partie de cette usine?...

—Mais tu en es, toi, charmant enfant, et même tu y deviens tout!... Comprends-tu maintenant?

—Pas encore... car ce million, il ne suffit pas d'un coup de pouce!...

—...Pardon... Et même, tu viens de le prononcer, le mot génial que je cherche depuis ce matin, sans le trouver... le mot de consigne... Le noeud de la situation... "Le coup de pouce!..." Voilà désormais le mot d'ordre... la devise de notre association!...

—Voyons: soyez clair une fois dans votre vie!

—...C'est curieux comme tu es myope!... J'ai une usine similaire à moi... Tu le sais...?

—Oui...

—Qui t'empêche, grâce au fameux coup de pouce, de tout aiguiller vers elle...? Qui t'empêche, puisque tu es tout ici et que la surveillance de cette agitée d'Alberte n'est qu'un leurre prétentieux, de faire voyager les commis, en apparence pour Agilbert, en réalité pour moi...? De m'expédier en cachette une partie des commandes qu'ils apportent et des plus avantageuses...? Qui t'interdit de massacrer son ouvrage pour faire valoir le mien et me donner une supériorité écrasante devant une clientèle que je travaillerai de mon côté...? Tu dois choisir ici entre Agilbert qui ne t'est rien... et moi qui te suis tout... J'imagine que ton choix est fait d'avance et que je prêche un converti...?

Pendant cette dernière réponse de Dietzch, Claude est resté assis, les coudes aux genoux, et le front dans sa main; quand il se relève, l'ingénieur est presque effrayé de l'expression de son visage:

—Quel est celui qui me paye...? demande Claude.

—Tous les deux..., répond hardiment Dietzch, et moi plus encore que lui!...

—Qui me paye bien en face...? Qui me donne un argent que je puis recevoir devant tout le monde... que je puis laisser à mes enfants, sans les déshonorer à jamais...?

—Oh! je t'en prie!... Tu as toujours l'extrême tort de croire que tu joues la tragédie... Le monde est une comédie... ne l'oublies pas!...

—Je ne veux jouer rien... ni personne; je ne veux même pas discuter avec vous; vous êtes beaucoup plus fort que moi, et avec la plus misérable cause, je suis convaincu que vous sauriez avoir le dernier mot... Mais, malgré toutes les belles paroles, il y a une chose dont je suis actuellement sûr en mon âme de simple, c'est que je me trouve en présence d'un malhonnête homme... d'un misérable... Vous entendez bien, Monsieur Dietzch...? Vous êtes un misérable!...

Et Claude syllaba le mot.

—Et puis après...!

—Et puis après...!

Alors Claude se lève, regardant Dietzch bien en face, pendant que son doigt lui montre impérieusement la porte:

—...Vous comprenez...? dit-il tout bas, d'une voix qui sifflait en menaçant.

Un instant, Dietzch veut braver et rester assis; mais il voit tout à coup une telle pâleur effrayante,

la carrure de Claude se développer devant lui en un geste tellement énergique, qu'il a l'impression du vieux Mathurin surgissant subitement en son fils... ses yeux flamboyer dans ses yeux..., ses robustes mains de terrien le prendre et l'envoyer, comme un paquet de rebut, sur les pavés de la cour...

Alors, vivement, il ramasse sa canne, saisit son chapeau, ses gants, et, rouge de dépit, furieux:

—Tu fais sortir celui qui t'as fait entrer... Prends garde, Claude... tu me le payeras... et cher!...

Puis il partit en claquant la porte...

XXI

Ce n'est pas une menace en l'air, un geste quelconque de vengeance ou d'amour-propre froissé que l'ingénieur vient de faire en quittant Claude.

Chez Dietzch, l'orgueil n'existe pas; cet homme appartient à la race de ceux qui sont absolument incapables d'un effort pour une chose autre que l'intérêt. Mais quand cet intérêt est en jeu, ils font alors donner, avec une méthode et une persévérance redoutables, tout l'ensemble de leurs facultés de combat... Race dangereuse, ne se lançant dans une voie qu'après l'avoir soigneusement étudiée, et résolue à ne se laisser arrêter par rien... par le cœur moins que par toute autre chose.



Claude est resté assis, le front dans sa main

Hier encore, Claude était le rouage nécessaire au mécanisme élaboré par l'ingénieur; il avait été prévu dans le passé, placé à l'usine pour ce but précis, et utilisé à son insu dès le premier inventaire. Aujourd'hui, les données primitives du problème évoluent, et puisque le jeune homme se dérobe, il va falloir trouver un remplaçant pour la fonction spéciale que Claude refuse de remplir; et non seulement ce Claude de malheur devient inutile, mais il est, par la force des choses, l'ennemi dont il faut à tout prix se débarrasser. Le départ de Routier, voilà donc la résultante fatale, mathématique, du nouveau problème, et c'est vers elle que vont converger toutes les combinaisons du cerveau de Dietzch.

Sans perdre de temps, l'ingénieur se met en campagne et vient trouver Sandrin dans son logement privé. Une seule entrevue suffit à le rassurer complètement, car il devine, et au delà, en cet homme le remplaçant désirable, un caractère aigri, prêt à tout, pourvu qu'on abandonne Claude à son ressentiment. Comme dans la circonstance les deux intérêts marchent ensemble contre le même adversaire, le malheureux pourra lutter, se débattre; il est perdu d'avance...

Claude eut l'intuition que la situation s'aggravait autour de lui. A part Paule et ses enfants qui lui écrivaient régulièrement chaque semaine, mais ne pouvaient, faute de documents, lui parler des choses de l'usine, devenues sa grande préoccupation, le jeune homme ne se voyait pas un ami dans la

foule anonyme de ce grand Paris. Délaissé de son père, de ses anciens camarades du Val d'Api, poursuivi par la haine utilitaire de Dietzch, par Sandrin, il avait même l'assurance d'être à peu près ignoré de ses patrons officiels, Bruno et Alberte, trop préoccupés de leur futur mariage et des ennuis de la succession, pour s'intéresser en quoi que ce soit à la vie intime et aux souffrances morales de leur chef de service.

Car l'événement est devenu presque officiel dans le monde: Bruno de Saint-Agilbert va se marier avec Alberte; la nouvelle a fait un peu sensation à Paris, parmi les anciennes relations de la douairière, et c'est tout. Dans les ateliers, elle passe presque inaperçue, l'ouvrier rend ce qu'on lui donne: M. de Saint-Agilbert ne s'occupe pas des hommes qu'il emploie, et, par une conséquence logique, il est devenu presque indifférent à tout son personnel: autant, dans certaines usines, le patron et les ouvriers ne font qu'un et deviennent les membres affectueusement liés d'une même famille, autant, ici, c'est la séparation et l'oubli... Qu'il se marie avec la lune s'il veut, ce petit fêtard, les ouvriers en auront-ils cinquante centimes de plus dans leur poche?... Qui sait, peut-être un franc de moins, car — ironie des choses! — il faudra probablement offrir un cadeau à Mademoiselle, un cadeau libre et spontané... sous peine de vivement passer la porte!...

Mais, à Fleurines, le village s'émeut davantage... Sans doute, une partie du pays parle actuellement une autre langue, et est allée chercher, auprès d'hommes nouveaux, la nourriture morale qu'elle ne trouve plus au vieux manoir, jadis la règle unique de la mentalité du pays. Mais l'annonce de ce mariage, arrivant trop vite après l'enterrement de la baronne, entame tout de même l'indifférence générale professée dans le camp adverse pour le château; on éprouve une joie mauvaise à constater la descente évidente; on ricane de la déception des terriens et, chez les débitants, on souligne crûment la déroute de leurs espérances.

Car maintenant, c'est fini à tout jamais! Jusqu'à la dernière heure, quelques vieux du village, moins intransigeants que Mathurin, avaient espéré que la mort de la mère ramènerait l'oiseau volage au nid. Désormais, il faut abandonner cette illusion, et ce n'est pas sans une douleur profonde que les anciens se souviennent de l'amour des Saint-Agilbert pour le sol qui les vit naître, de la fierté qu'ils avaient de leur sang, et des origines de leur fortune..., de la vieille baronne qui, vivante, ne permit à aucun taré, fût-il millionnaire, de fréquenter chez elle, et qui, pourtant, serrait la main des bûcherons dans ses courses à travers bois et embrassait leurs petits enfants. Plus d'illusion désormais à se faire, c'est bien la fin, l'effondrement dans la honte, le désastre dont on ne se relève plus!...

Les paysans connaissent parfaitement la fiancée, "l'Alberte", comme ils disent, celle qui va franchir en voiture de gala la grille historique, où s'entrelacent les armoiries des Saint-Agilbert, des Valmont, des de la Ferlandière... Ils l'ont vue à l'oeuvre au Val d'Api, ils savent qu'elle fut le mauvais génie de la vallée, qu'elle a laissé derrière elle de la banqueroute, du déshonneur et du sang!...

Et c'est elle, la faillie..., la méprisée de Jacques..., que Bruno va ramasser dans l'anonymat de Paris, où elle est venue s'échouer, comme tous ceux qui ont besoin de cacher quelque chose!... C'est elle que, demain, il amènera, hautaine et triomphante, dans un pays qui la poursuivait un jour à coups de pierres..., elle qu'il installera dans la chambre attristée de la baronne..., elle qu'on rencontrera partout, comme autrefois, sur les routes et dans les sentiers... qui sait, peut-être même à l'église!...

Ils pensaient cela, les paysans; qu'auraient-ils dit s'ils avaient su l'entière vérité, et que la vieille baronne mourait presque uniquement de la fiancée du petit comte!...

Aussi Bruno reçoit-il chaque jour du Val d'Api des lettres de supplications et de colère; mais il s'en va dédaigneusement au milieu de cette tristesse, sans vouloir même la discuter. Egoïste raffiné, il lui plaît d'épouser Alberte; il l'épousera quand bien même tous, à Fleurines, devraient lui tourner le dos. Il ne cherche même pas à savoir ce qu'on peut dire de lui... d'elle... A quoi bon!... La chose le laisse froid... Le monde s'arrête là où se termine

son plaisir... Il ne va même pas jusqu'aux frontières de son intérêt, se trouvant assez riche pour s'épargner cette inutile fatigue. A tous ces croquants, il ne demande qu'une chose: de ne pas plus s'occuper de lui qu'il ne s'occupe d'eux, et même, à vrai dire, en allant tout au fond de sa pensée, il ne leur demande même pas ce minimum... Qu'ils s'occupent de sa conduite s'ils ont du temps à perdre... Lui, il passe!...

Pour Alberte, c'est très différent. Depuis la mort de la baronne elle ne vit plus: une fois déjà, dans son existence, elle a traversé une phase presque semblable... Elle a cru tenir la victoire; et les événements lui montrèrent, en quelques heures, la distance proverbiale qui sépare la coupe des lèvres qui la désirent.

Littéralement, la perspective de son mariage l'hypnotise!... Elle, Alberte Harmmester, l'aventurière des peaussières, la vaincue du Bois-Roux, revenant au Val d'Api, comtesse de Saint-Agilbert... Quel rêve!... Cette vision la hante tellement qu'elle est obligée de faire appel à toute son énergie, à toute son expérience de femme, pour ne pas paraître trop joyeuse, trop inquiète, trop pressée de voir les choses enfin irrévocablement signées...

Pendant le séjour forcé de Bruno à Fleurines, elle est seule à Paris, restant des journées entières enfermée dans son appartement, qui ne lui donne plus que l'impression d'une chambre d'hôtel provisoire; et là, derrière ce front ardent, les rêves succèdent aux rêves et les terreurs aux terreurs... Alberte devient une Perrette tragique qui porte avec fièvre son pot au lait, sachant par expérience qu'il peut toujours tomber et laisser couler, comme de l'eau à ses pieds, ses plus chères espérances; mais, malgré tout, elle fait, sans se lasser, des châteaux en Espagne et ne réussit pas à calmer la pensée de ce cerveau que Dietzch ne jugeait pas assez lourd, et qui pourtant contient un monde!

Aussi les plans de stratégie féminine vont-ils leur train... Doit-elle s'éloigner un peu de Bruno, se faire plus rare... plus discrète... plus lointaine... jouer la comédie de la délicatesse à laquelle si facilement se laissent prendre les hommes de quelque coeur :

—...Maintenant, Monsieur, vous êtes riche, et n'avez plus besoin de personne, j'ai peur que vous ne regrettiez votre parole... Si vous me laissiez rentrer dans ma solitude et dans mon deuil...? Hélas!... peut-être jamais n'aurais-je dû en sortir!...

...Ou bien doit-elle prendre la tactique contraire: entourer le jeune homme, l'envelopper, le pénétrer de son influence, le soustraire farouchement à toutes les autres; seulement, dans ce cas, le péril surgit de faire peser sur lui un joug trop évident... Et si jamais il éprouvait la tentation de le secouer!...

Reste le moyen terme, fait d'une perpétuelle mise au point... Savoir être là quand on vous désire, et partir la minute avant celle où l'on aurait fatigué...

Toutes les questions possibles se posent à son imagination exaspérée... Quelle orientation définitive va prendre Bruno?... La disparition de sa mère l'a-t-elle atteint dans les régions profondes de son coeur?... L'étincelle sainte a-t-elle jailli, supprimant toute autre clarté que la sienne?... Ou bien, dans cette âme banale, l'impression de cette mort ne sera-t-elle que le fugitif sillon creusé par l'aile de l'oiseau à la surface mobile de l'eau, et qui se referme à l'instant?... Mais surtout Luce l'inquiète; cette Luce qu'elle ne connaît pas... On la dit belle, avec de lourds cheveux châtain et des yeux de rêve... D'avance, elle est son ennemie, celle-là... Qui sait!... Peut-être a-t-elle profité de l'heure douloureuse, où les âmes ne s'appartiennent plus, pour reprendre son cousin et l'entraîner de nouveau dans les régions bêtes de l'idéal, destinées à donner du bonheur aux gens de forte imagination ou à ceux qui ne savent pas en avoir d'autre...

Dietzch, lui aussi, va rentrer en scène!... Que d'ennemis devant elle!... Tout peut lui arracher "son fiancé", depuis l'offensive directe d'un Mathurin jusqu'au charme intime du passé qui se dégage des très vieilles maisons et des tombes couvertes de mousse... Car il est son fiancé, il a prononcé lui-même, un jour, le mot fatal qui engage..., et elle s'est chargée de l'éparpiller aux quatre vents du ciel, afin qu'on sache bien partout que le comte est à elle, sa chose, et que personne n'a plus le droit d'y toucher... Oh! comme elle le voudrait définitivement ici, à Paris, loin des influences papalardes et des amis pieux de province... loin de cet abbé Hans qu'elle oubliait..., de ce curé paysan qui ne résistera pas au plaisir d'y aller de sa petite tragédie, servie toute chaude, aux flammes de l'enfer!...

Sur son divan, les yeux perdus aux murs, les mains énervées, battant de petites charges autour d'elle, Alberte poursuit toutes les hypothèses, les unes après les autres, les construisant, les comparant..., cherchant à pressentir celle qui doit triompher dans l'âme veule de cet être qu'elle méprise.

mais qui a l'avantage de posséder un million dont elle a besoin, et qu'elle ne peut conquérir sans lui...

Cet état d'esprit explique aisément la façon dont elle bouscula le malheureux Claude quand, un soir, vers 5 heures, il vint au domicile particulier d'Alberte, avec son air simple et son honnête figure, ne sachant pas la raison pour laquelle, depuis plus de huit jours, la jeune femme ne paraissait plus au bureau...

Alberte vivait tellement dans son rêve, que Claude lui rappela presque l'existence de l'usine:

—Ah! c'est vrai, mon pauvre ami, j'oubliais nos wagons... Je vous ai laissé bien seul!...

—Si seul... que je me suis demandé si Mademoiselle n'était pas malade...?

Alberte passe alors la main sur son front:

—...Malade...? Oui et non.

—De quoi donc...? demande Claude.

—Mais de tout ce qui arrive... N'est-elle pas terrible, cette mort de Mme de Saint-Agilbert... et toutes ces affaires embrouillées qu'elle laisse. Son fils ne fait que la navette entre Paris et Fleurines... il n'en peut plus, il est épuisé...

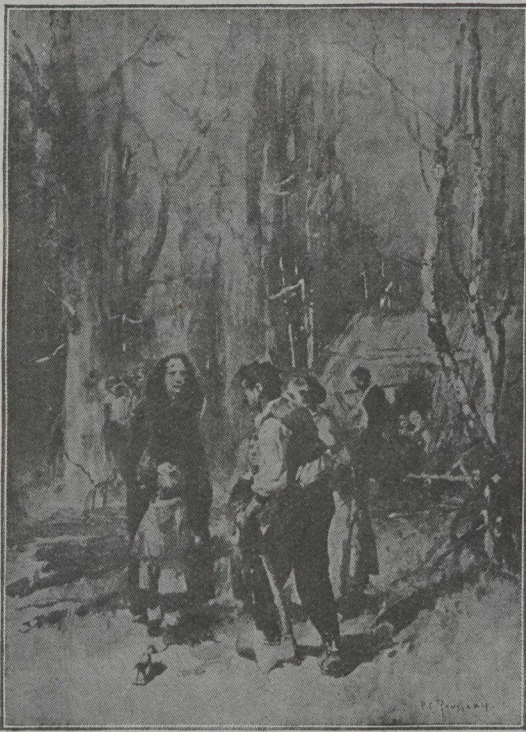
—Vous connaissiez Mme la baronne?

—Oh! très peu... Pour ce que j'en voulais faire! Je connais naturellement davantage M. de Saint-Agilbert, et les parents de nos amis sont nos amis... Tout va bien à l'usine!...

—Bien...? Non!... J'ai quantité de choses à vous dire...

—...Pas trop... hein...?

—...Du courrier à vous faire signer...



La doublière serrait les mains aux bûcherons et embrassait leurs petits enfants.

—C'est vrai... j'irai un de ces matins... En attendant, vous avez tout pouvoir...

—...De votre part, je n'en doute pas; mais à cause du personnel, je désirerais vivement que vous veniez tous les jours là-bas, ne serait-ce qu'une heure. Car je ne me sens pas assez appuyé... Ma situation devient de plus en plus difficile, à cause de quelques individualités intrigantes.

—Lesquelles...?

—Sandrin et sa bande...

—Sandrin!... Ah... vous savez... c'est un gros morceau!... Faites attention!... Il est à ménager!... Mauvaise tête, il nous ferait une grève comme rien... Tâchez d'adoucir les angles; j'ai déjà remarqué, avec regret, je l'avoue, que vous ne vous entendiez pas très bien tous les deux.

—Mais à qui la faute...?

—A lui, sans doute! Mais, mon pauvre Claude, c'est précisément parce que vous êtes un bon garçon, sensé, judicieux, qu'il faut savoir le prouver en cette circonstance, en ne poussant pas les choses à l'extrême... Rappelez-vous la phrase de M. Dietzch: "On attrape plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre!" Soyez la cuillerée de miel!... Sandrin est d'abord un malade, un aigri...; il est jaloux, vaniteux, mais surtout irréductible; ses idées sont comme une pétrification de rancunes et de jalousies dans son cerveau haineux; je l'ai jugé; n'essayez pas de tenter la modification de ce caractère, vous n'y réussiriez pas!... Je le tiens pour plus fort que vous; et comme l'homme est nécessaire à l'usine, il faut vous arranger pour vivre avec lui...

—Le croyez-vous si nécessaire...?

—Absolument! Donc pas d'affaires, surtout en ce moment!... M. de Saint-Agilbert est dans la peine... Moi-même je souffre de son deuil... Vous sentez que le moment serait mal choisi... La paix!...

Nous avons besoin de la paix!... Moi surtout!... Ne nous agacez pas avec vos petites histoires personnelles!...

En disant cela, Alberte relève ses cheveux, repique ses peignes, parlant très vite pour dire quelque chose, laissant avec affectation voir son désir que Claude parte le plus tôt possible, et la laisse tranquille, à ses préoccupations.

Le jeune homme s'en rend très bien compte; il insiste malgré tout.

—Et le courrier...? Je ne peux pourtant pas signer les commandes et assumer tout seul la responsabilité des expéditions à faire ou à recevoir...

—Mais pourquoi pas, au moins d'une façon transitoire...? Vous êtes intelligent, honnête, j'ai toute confiance en vous... Prenez ma griffe dans mon bureau, et signez tout ce qui sera nécessaire!...

Claude alors part rêveur, les épaules basses, sentant qu'Alberte s'énerve..., que l'usine est le cadet de ses soucis, qu'une autre chose domine en son coeur..., qu'il est inutile d'essayer de faire surgir, sur le terrain bouleversé de cette âme, une préoccupation industrielle, si grave soit-elle..., et que cette femme, distraite à tout le reste, n'écouterait que l'écho de sa propre pensée.

Et, en descendant l'escalier de l'hôtel, le jeune homme se demande ce que demain réserve aux ateliers de la Chapelle. L'usine glisse évidemment sur une pente rapide, et elle n'ira pas loin sans catastrophe... Le sentiment de cette glissade affole-t-il Alberte?... Ce n'est pas probable!... Claude se croit même sûr du contraire, en reprenant, les unes après les autres, les remarques qu'il a faites au cours de cette conversation: Alberte arrive à ce moment psychologique où la femme la plus forte, sous le coup d'une passion violente, redevient subitement un enfant, incapable de raisonner une situation, esclave d'une idée fixe, qui enlève la perception de tout ce qui n'est pas elle, et marche au mirage avec une ardeur que rien ne peut plus retenir.

Or, il est vrai que, par cette abstention d'Alberte, la situation de Claude se fait chaque jour plus difficile, car, sans pouvoir fortifier son autorité dans les ateliers, il assume, en raison de ces circonstances, une responsabilité pleine de périls.

Il ne tarda pas à en faire la constatation, car rien n'égalait, dès le lendemain, l'étonnement de Sandrin en voyant, de ses propres yeux, que le petit Claude Routier se mettait à signer les feuilles des commandes officielles, par lesquelles un travail devient immédiatement exécutoire dans l'usine. En temps ordinaire, le chef de service se contentait de faire la proposition, et un des patrons, ou l'ingénieur, la rendait officielle par sa signature. Désormais Claude est tout..., la loi et les prophètes!...

Sandrin, vingt-quatre heures après cette découverte, n'en est pas encore remis; elle le fait tomber sous la dépendance absolue d'un ennemi personnel, et il y voit le résultat d'une machination savante, d'une repréaille de Claude contre un chef qui refuse d'être son esclave... Il monte alors en lui cette poussée de haine, terrible dans un homme de quarante ans, intelligent, fort, et qui a des partisans autour de lui... C'est donc la guerre déclarée par l'ambition de Claude... Il l'a voulue, ce bouvier, et il l'aura de telle façon qu'un jour, peut-être, il démandera sa grâce à deux genoux!...

En effet, les repréailles ne furent pas longues à venir.

Dès la semaine suivante, Claude, dans ses tournées de service, a l'impression que les yeux du contremaître sont perpétuellement rivés sur lui en une provocante expression de mépris... Quand il passe, il saisit au vol des fragments de conversation, où il est désigné, bafoué; Sandrin l'appelle "patate" presque à haute voix, espérant une scène... voulant voir une bonne fois si son ennemi a du sang rouge dans les veines, et s'il ne se retournera pas pour lui répondre.

Mais le fils de Mathurin a trop souffert de la violence de son père et de la sensibilité de sa nature pour donner dans le piège; par instinct plutôt que par raisonnement, il devine sa voie, et s'impose une force d'inertie qui lui demande, à certaines heures, des appels de volonté et des sacrifices d'amour-propre vraiment héroïques... Sandrin peut dire ce qu'il veut, accumuler provocations sur provocations, Claude essaie de renouveler sans cesse, le pauvre!... sa résolution de ne pas comprendre.

Mais les jours succèdent aux jours, sans qu'Alberte apparaisse..., sans qu'une lettre du comte vienne annoncer son retour définitif. On le dit à cheval entre Paris et Fleurines pour un long mois encore, et Claude, seul dans une lutte de tous les instants, sent, malgré tout, sa force morale diminuer, sa patience s'effriter comme un mur assailli de partout et qui cédera subitement en une ruine dont on ne peut prévoir les conséquences...

(A suivre)

Chant du Crépuscule

Poésie de VICTOR HUGO

Musique de GASTON CARRAUD

Andante lusinghiero

CHANT

PIANO

S'il est un char-mant ga-zon. Que le ciel ar-ro-se

Où brille en tou-te sai-son Quelque fleur é-clo-se

Où l'on cueille à plei-ne main • Lys, che-vre-feuille et jas-

cresc. un poco *p poco rit*

pp
- min, .l'en veux fai - re le che - min Où ton

rit. pp Un poco più lento
pied se po se!

dolciss.
S'il est un rê - ve d'a - mour Par fu - mé de

ro - se, Où l'on trou - ve cha - que

Le Serment du Corsaire

sempre rallent.

jour Quel-que dou - ce cho - se. Un rê - ve que

dimin

Dieu bé - nit Où l'a - me à l'a - me su -

pp

rit. *f* nit, Oh! *a Tempo* j'en veux *molto cresc.* fai - re le nid, *rit.* Où ton

f *p* *cresc molto*

f cœur *molto Lento* se po - se!

f *pp* *ppp* *dimin.*

Le Modèle des Guides



1. Le touriste. — Nous approchons du sommet de la montagne...



2. Le guide. — Mais voici un précipice !



3. Le touriste. — J'ai une idée.



4. Le guide. — A la grâce de Dieu !



5. Le touriste. — Mais c'est parfait...



6. Le guide. — Eh! monsieur, ne vous emballez pas !



7. Le touriste. — Karl, vous êtes un brave garçon... mais bien lent...



8. Le guide. — Cela vaudra bien un chope à l'auberge voisine...

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

Au milieu d'un groupe d'anciens capitaines ayant plus ou moins souffert de leurs campagnes, se tenait le capitaine Carcasse, presque aussi droit que jadis, et composé d'un si grand nombre de morceaux artificiels adroitement ajustés qu'il semblait simplement un automate monté pour un temps dont nul ne connaissait la durée.

Dans le cabaret de la mère Cachalot les broches tournaient devant un feu clair. On entendait un grésil de beurre fondu dans les poêles à frire, des cliquetis d'assiettes, des chocs de pichets d'étain; un corsaire arrivait : c'est-à-dire l'abondance, la gaieté, la fortune !

Une jeune fille alerte l'aidait de tout son cœur, courant, travaillant, donnant ici un coup de balai, là un coup de torchon, descendant à la cave, rapportant du vin, du cidre, dressant des fruits, fredonnant un refrain, regardant par la fenêtre, s'avancant sur le pas de la porte.

— Comme ça, marraine, demanda-t-elle, Yvonnet va revenir ?

— Oui, ma fille, et avec lui les autres, Galhauban qui s'est évadé des galères du Pacha et qui se vante de lui avoir coulé trois galiotes... car Galhauban que j'ai connu matelot, puis contremaitre, est maintenant bel et bien capitaine d'un brick qui fait gentiment la Course. Dame ! comme c'était naturel, l'ancien entouré des anciens amis : Yvonnet joue tous les jours de son flûtiau, et finement, on peut dire !

— Oh ! oui, marraine ! ajouta la jeune fille d'une voix convaincue.

— Certains disent qu'avec l'âge le courage lui est venu, et qu'il en conte à une jeunesse, en tout honneur s'entend... Ils croient tous deux, les malins ! que la vieille marraine ne voit et n'entend rien, et peut-être se gaussent-ils d'elle ! Mais qu'importe ! Elle les aime tout de même, et quand elle se trouvera trop lasse, car elle est déjà assez riche, elle donnera en dot à la petite sournoise son cabaret, et mariera les cachottiers.

— Oh ! marraine ! fit Mathurine en se jetant au cou de la mère Cachalot.

— Tu ne mérites guère qu'on t'aime ! fit la vieille femme, mais le pli est pris.

— Vous aimez bien Yvonnet aussi ?

— Oh ! lui, c'est de naissance.

— Qui viendra encore sur le navire du capitaine Galhauban ?

— Poigne-d'Acier qu'il a racheté aux Barbaresques et le docteur Méloir qui a passé six ans en Algérie chez un vieux médecin turc, lequel lui a rendu la liberté en lui léguant sa fortune. Dire que je vais les revoir tous ! tous ! Il n'y en a qu'un que je regrette et que je pleure, vois-tu, Mathurine, tu ne l'as point connu, celui-là, mais jamais, au grand jamais quand ceux qui ont servi sous ses ordres se retrouvent ensemble au cabaret de la mère Cachalot ils ne manquent de porter la santé du brave des braves.

La voix de la vieille femme s'altéra ; rudement elle essuya son visage avec l'angle de son torchon, puis elle dit à Mathurine :

— Vois-tu, ma fille, les vieilles blessures et les vieux souvenirs font souvent mal.

— Marraine ! Marraine ! les messieurs de l'amiral ont fini leur visite, nous allons les voir. Les femmes courent au plus près du navire ! Un matelot ! deux matelots. J'entends le hautbois d'Yvonnet, Mathurine s'élança à travers la salle, mais la mère Cachalot la rattrapa prestement par son jupon.

— Cela ne se fait pas ! dit-elle ; une jeune fille sage attend son promis et ne court pas au-devant. . . Que sais-tu d'ailleurs s'il songe à te prendre pour femme, cet Yvonnet ! Patience, Mathurine, et si tu m'en crois dresse paisiblement la table sans paraître t'occuper de ceux qui reviennent.

De grands cris les annonçaient déjà, le hautbois, des binious, des bombardes mêlaient leurs sons aigus ou ronflants ; c'étaient sur le port des reconnaissances, des embrassades, des cris de joie sans fin. Le mouvement s'accrut vite du côté du cabaret de la mère Cachalot. Et ce fut avec un visage rayonnant qu'elle accueillit les officiers et les matelots du brick.

— Eh bien ! la mère ! nous revoilà ! dit un homme de taille gigantesque, à la chevelure épaisse, grisonnante, rejetée en arrière comme une crinière trop lourde.

Trois balafres lui sillonnaient le visage, et ajoutait à l'expression martiale de sa physionomie. Son costume avait subi une transformation bizarre rendant plus saillante son ossature d'hercule. Son habit de drap grossier en dessus laissait voir une doublure de drap d'or enlevée à un rajah des Indes. Un poignard au manche pavé de diamants était passé à sa ceinture, et il le caressait complaisamment de ses larges mains aux veines saillantes.

— Dressons la table en double ! mère Cachalot, dit-il d'une voix éclatante ; je jette l'ancre chez vous, et vous allez nous faire de fameuse cuisine, pour nous permettre d'oublier les ailes de requins, les nids d'hirondelles, les chenilles frites et les tri-pans que j'ai mangés en Chine sans les digérer. Bonne course ! Les poches pleines ! Et quelle frottée nous avons donné à une galiote turque. La cale est remplie de marchandises. Il y a de l'argent pour tout le monde ! pour les veuves de matelots, les enfants de l'hôpital, et les religieux qui délivrent les prisonniers.

Le capitaine Galhauban se découvrit en disant ces mots, puis il frappa du poing sur la table, comme s'il redoutait de se laisser envahir par l'émotion.

Pendant ce temps Yvonnet dérangeait la coiffure de Mathurine, en essayant de prendre sur ses joues le baiser du retour. Mais la filleule de la mère Cachalot opposait une résistance héroïque et si persistante que le petit Yvonnet s'écria :

— Si c'est comme cela, je fais ma demande tout de suite... Mère Cachalot, voilà, j'aime Mathurine, vous me connaissez depuis longtemps, le capitaine répond de moi, j'apporte ma belle part de prise, faut me donner votre filleule, grée et gentille comme une corvette quoi !

— Dame ! mon garçon, ça dépend d'elle ; cette enfant ne m'est rien, après tout... Une petite fille du voisinage dont la mère est morte, laissant l'innocente sans parenté... Je l'ai recueillie... si elle t'aime !

— Oh ! oui, je l'aime ! dit Mathurine en mettant ses deux mains dans les mains d'Yvonnet.

— Sapristi ! en voilà assez ! fit le capitaine Galhauban. On vous mariera, c'est entendu. Ce n'est pas une raison pour parler si haut. Je te conseille maintenant, Yvonnet, de rester à Saint-Malo et de ne plus t'occuper que de rendre ta femme heureuse.

— Capitaine, demanda plus bas la mère Cachalot, vous n'avez jamais eu de nouvelles de Ganette ?

— Jamais ! répondit Galhauban, et c'est par amour pour elle que je ne me marie pas. Il me semble toujours que je la retrouverai.

La grande salle s'emplissait ; les couverts s'alignaient. On prenait place avec une grosse gaieté et un grand appétit. Mathurine se multipliait, la vieille aubergiste et ses deux marmitons versaient dans les soupières les potages fumants, dans les plats les ragoûts fortement épicés. On débouchait les volailles dorées, ruisselantes de jus ; les salades fleuries égayaient la table. Oh ! le dîner sera gai ; il commençait de bonne heure, mais nul ne pouvait dire quand il s'achèverait. Une grande table occupait le centre de la salle ; dans l'embrasure des fenêtres on avait mis deux petits guéridons suffisants pour deux couverts.

Un homme enveloppé d'un manteau, et portant un chapeau rabattu sur les yeux, vint prendre place à l'une d'elles et demanda une bouteille de vin d'Espagne. Sans doute il se faisait servir cette fiole afin d'acheter de la sorte le droit de demeurer dans la salle, car il n'y toucha point et son verre demeura vide. De temps à autre ses regards fouillaient dans les groupes, un attendrissement passait sur son visage, puis il rabattait davantage son chapeau sur ses yeux, et s'absorbait davantage dans ses pensées.

La grande table se garnissait de convives. Un des derniers venus voulut prendre un siège demeuré vide à côté de Galhauban, mais celui-ci lui répondit avec brusquerie :

— Ne sais-tu pas qu'à la table où je m'assied, il reste toujours une place vide... la place de l'Absent, quoi !

En effet un couvert était dressé, mais nul ne prit la chaise voisine de celle du capitaine.

Au moment où Mathurine et la mère Cachalot posaient les soupières sur la table, Galhauban se versa une rasade, leva son gobelet et dit :

— Nous, les anciens matelots du "Sirius" nous allons boire en honneur de celui dont le nom reste dans notre souvenir : Au capitaine Porçon de la

Barbinais ! Au brave qui garde sa place dans notre cœur, Dieu rendra possible qu'il revienne présider encore au banquet des Corsaires !

— Au capitaine la Barbinais ! répétèrent les matelots.

Alors l'étranger au manteau couleur muraille, et au chapeau dont les bords jetaient une ombre sur le visage, quitta sa table et gagna rapidement le siège vide à côté du capitaine Galhauban.

— Camarade ! dit celui-ci n'avez-vous pas entendu tout à l'heure ?

— Vous avez dit : — "Dieu veuille renvoyer un jour parmi nous le capitaine Pierre de la Barbinais.

— Eh bien ? demanda Galhauban.

Le manteau tomba des épaules de l'étranger, il ôta rapidement son chapeau à grands bords, et un cri jaillit de toutes les bouches.

— Le capitaine !

— Monsieur de la Barbinais !

— Quelle joie !

— Quel miracle et quelle surprise !

Pierre serra les deux mains de Galhauban.

— C'est moi, mes amis, moi qui souperai ce soir avec vous en souvenir du passé, moi qui n'ai oublié ni Poigne-d'Acier, ni Yvonnet, ni Galhauban...

— Capitaine ! capitaine ! demanda l'ancien contremaitre, savez-vous ce qu'est devenu Ganette ?

— Elle n'a point quitté Mlle de Miniac, toutes deux, sont à Alger, avec le docteur Miniac, libre dans le palais du Pacha, mais à qui est interdit le retour en France.

— Vrai Dieu ! c'est une brave fille. Galhauban le contremaitre l'a demandée en mariage autrefois ; quand il lui conviendra d'être la femme d'un capitaine corsaire, on fera la noce à l'Ancre-d'Or.

Les marins tout à la joie de revoir celui qui, jadis, les conduisait à la victoire, ne songeaient guère ce soir-là à l'interroger sur un passé douloureux. Plus tard n'aurait-il point le temps de raconter ses aventures. On le retrouvait ! c'en était assez. La gaieté éclatait sur tous ces mâles visages, les projets se multipliaient. On mêlait l'expression chaleureuse du bonheur à celle d'une implacable haine contre les pirates algériens.

Pierre se sentait l'âme envahie par un sentiment puissant, complexe parfois. Il oubliait par instant la captivité, ses misères, jusqu'à l'avenir, pour se croire encore au milieu de ses Malouins qui l'aimaient avec un dévouement sans bornes. Il se rappelait ses retours triomphants dans la ville pavoisée ; les folies de ses matelots, les grandes ripailles faites dans les cabarets du port, les bordées célèbres dans la légende du pays ; les voitures pavoisées, les danses à travers la ville, toute cette exubérance folle succédant aux scènes terribles des abordages, aux effroyables nuits de la tempête.

On buvait, on riait. Bientôt la chanson allait venir aux lèvres accompagnée par le hautbois d'Yvonnet ; Pierre ne voulait plus les entendre les refrains de gaillard d'avant qui, jadis, le faisaient sourire.

Au moment où Mathurine plaçait le dessert sur la table, Pierre de la Barbinais se leva.

— Mes amis, dit-il, j'ai voulu me retrouver parmi vous comme au temps passé ; vous assurer que votre dévouement et vos services n'ont jamais été mis en oubli ; vous remercier pour autrefois, et vous parler de l'avenir... L'avenir, camarades, c'est la guerre ! Une grande guerre, une guerre mortelle contre le Pacha dont les pirates ravagent les côtes d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de Provence ! Le tyran qui met aux fers nos marins, et vend comme un bétail les matelots de notre pays. Le roi arme en ce moment une flotte chargée de bombarder Alger. Vous avez la bravoure et l'expérience, vous êtes des lions de mer à qui rien ne résiste, battez-vous sous le pavillon de France, prenez l'Algérie, transformez-la en colonie française ! Que notre drapeau flotte sur le palais du bourreau, que la croix remplace le croissant sur les mosquées. Portez haut l'honneur de la patrie, et qu'un jour Louis XIV puisse dire : Les Malouins sont des braves.

— Vous nous commanderez, capitaine ! et nous ferons des prodiges ! s'écria Galhauban.

— Je serai reparti, fit la Barbinais d'une voix grave. Mais vous vous souviendrez de mon dernier vœu, il vous sera sacré comme celui d'un mourant. Je bois à la France, camarades, à son Roi, à la conquête de l'Algérie !

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle, les mains se levèrent comme pour un serment, et toutes les voix répétèrent :

—A la conquête de l'Algérie !

Un moment après Pierre quittait le cabaret de la mère Cachalot.

La brise venant de la mer soufflait fraîche, saturée de parfums âcres. La nuit était pure et belle; des étoiles sans nombre scintillaient au ciel. Le corsaire erra quelque temps sur le pont écoutant les bruits d'une gaieté croissante; puis il gagna le silencieux quartier des maisons de bois, et reconnut, à la faible clarté des étoiles, celle où Mme de Miniac vivait jadis près de Jocelyne. Il évoqua à cette fenêtre que frappaient les rayons de la lune, et lentement, comme s'il eût effleuré une relique sacrée, il toucha le heurtoir de cette porte étroite qu'il franchissait le cœur palpitant.

La maison n'était plus qu'une tombe. La mère était morte, et Jocelyne, à demi prisonnière, ne reverrait jamais peut-être sa patrie.

Jocelyne! un sanglot lui monta aux lèvres, la passion de ces jeunes années gardait dans cette âme puissante la même force, le même enthousiasme. Jocelyne! la pure et belle créature adorée, il venait d'y renoncer comme il venait de renoncer à la vie: il eut préféré Jocelyne aux satisfactions de l'orgueil, aux jouissances de la fortune; il préférât l'honneur à Jocelyne.

Pendant longtemps, il demeura appuyé contre la muraille, l'âme envahie par ces marées de douleur qui surprennent les âmes les plus fortes, et les noient. Puis lentement il se retrouva, et d'un pas lent il regagna le logis où l'attendaient ses frères.

Pierre de la Barbinais, revenu la veille seulement à Saint-Malo, avait brièvement raconté à Louis et à Jean les épisodes de sa captivité, et la mission dont il avait été chargé par Baba-Hassan; il leur avait tû la condition posée par le souverain de l'Algérie, et son serment de retourner prendre ses fers. Durant cette première entrevue les trois frères ne s'étaient entretenus que de leur jeunesse heureuse quand tout paraissait leur sourire; ils s'étaient ensuite efforcés de chasser de l'esprit de Pierre le souvenir de ses années de tortures. Il était célèbre maintenant, robuste encore. Le roi le récompenserait libéralement et lui donnerait un commandement important. Pierre les écoutait sans répondre. Quand il parlait à son tour, il les interrogeait sur leur situation, sur leur fortune; il annonça qu'avant de quitter Saint-Malo il leur ferait l'abandon des biens qu'il tenait de sa famille. Eux restaient sans défiance, satisfaits de le voir, attribuant sa mélancolie profonde aux épreuves subies, s'efforçant de le ranimer, de le réjouir en quelque sorte.

Quand il leur témoigna le désir d'assister au repas donné par Galhauban, ils virent dans cette pensée le besoin de renouer la chaîne du passé avec de braves gens professant pour lui un véritable culte; ils n'essayèrent point de le retenir, et promirent seulement de l'attendre. Il rentra le visage plus calme, leur serra la main, et demeura un moment silencieux. Il lui répugnait d'entamer l'entretien par des phrases banales. Cette nuit même il leur devait révéler la vérité. Comment s'y prendrait-il? comment leur dire que cette rencontre était la dernière, et que jamais plus ils ne se reverraient en ce monde?

A l'heure où il rentra Louis et Jean s'entretenaient de la guerre dont le roi pressait les préparatifs. Par une pente insensible, de l'histoire des grands sièges, Pierre passa à celle de généraux et d'hommes célèbres ayant transmis à la postérité plus que le souvenir de leur courage, celui du respect de leur parole.

—Ceux-là, dit-il, ne meurent jamais dans la mémoire des peuples. Vous souvenez-vous de l'histoire de Régulus?

—Qui ne la connaît? répliqua Louis.

—Sans doute, nous l'avons apprise de nos maîtres, mais alors nous étions trop enfants pour en comprendre la grandeur, et nous dire quelle leçon elle renferme... Rome et Carthage, se livraient une guerre acharnée; l'une des deux villes devait périr. Rome avait juré d'anéantir Carthage, mais une cité dont tous les citoyens sont des soldats, et dont les femmes coupent leur chevelure pour faire des câbles de navire, reste forte en dépit de tout. Tour à tour les chances heureuses se succédaient pour les villes rivales... Régulus fait prisonnier prit au Carthaginois un ambassadeur capable de persuader au Sénat de renoncer à une guerre désastreuse. Régulus partit pour Rome, après s'être engagé à revenir prendre ses fers à Carthage si le Sénat refusait les offres qu'il avait commission de lui transmettre, Régulus accepta le rôle d'ambassadeur et partit. Mais arrivé à Rome, introduit devant l'assemblée des Pères conscrits, au lieu de les encourager à la conclusion d'une paix qu'il eût considérée comme honteuse, il les engagea à continuer la guerre, montra Carthage épuisée de finances et d'hommes; la victoire prochaine, la patrie glorieuse!

Et quand il comprit que le Sénat tiendrait son serment de détruire Carthage, il remonta sur le navire qui l'avait amené, et revint demander ses fers; ce fut la mort qu'il trouva... La mort terrible, la mort au sein de supplices raffinés... On lui coupa les paupières, et durant trois jours il demeura exposé aux ardeurs du soleil africain qui lui dévorait le crâne et lui rongeaient les yeux... On l'enferma dans un tonneau hérissé de lames aiguës, et qu'on roula à travers les quartiers de la ville, et comme Régulus respirait encore, on dressa une croix à Carthage et on l'y cloua... Ce fut une belle mort que la mort de Régulus.

—Certes, répliqua Louis, Régulus est un de ces héros dont le nom est dans toutes les mémoires. Mais Régulus, vivait deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, et la cruauté des moeurs de ce temps explique seule son trépas. Dans les temps modernes un homme placé dans la même situation que le général romain retrouverait peut-être des fers, mais il ne perdrait jamais la vie.

—Crois-tu? demanda Pierre d'une voix de plus en plus grave.

—J'en suis certain.

—Tu oublies ou tu ignores l'histoire contemporaine dont tu parles. Je puis te citer un fait aussi simple, aussi héroïque que celui de la mort de Régulus, et qui se passa à l'île Formose en 1662... J'ai visité l'île et j'y ai recueilli cette légende. Elle me fit alors une si grande impression que les moindres détails m'en reviennent à cette heure à la mémoire... Les Hollandais avaient fondé un comptoir à l'île Formose, et ce comptoir devint rapidement le centre d'une colonie florissante. Les Chinois jaloux de la prospérité de cet établissement jurèrent de le détruire. Sous les ordres de Coxinga ils firent une descente à Formose, et s'emparèrent par surprise du ministre de la colonie nommé Hamboïk, et d'un certain nombre de prisonniers. On les embarqua sur les jonques, et on les conduisit dans la prochaine ville du Céleste-Empire. Là, on les chargea de fers, et on les traita avec la dernière rigueur.

Ce premier échec avait causé une pénible impression parmi les soldats chargés de défendre le fort de Zélande. Pourraient-ils tenir contre les forces de l'ennemi? L'île assiégée ne serait-elle point obligée de se rendre dans un espace de temps plus ou moins court? Coxinga pouvait chaque jour débarquer des troupes nouvelles, tandis que les Hollandais se voyaient réduits à un petit nombre de soldats que décimerait chaque sortie, ou que le siège réduirait à la famine.

Tandis que les Hollandais s'effrayaient des alternatives de succès et de revers auxquels ils devaient s'attendre, le général chinois, pressé d'en finir et de s'emparer de la factorerie, songea à envoyer en qualité d'intermédiaire chargé de négocier la paix le ministre Hamboïk. Celui-ci accepta la mission qui lui fut proposée. Il devait effrayer ses compatriotes en leur parlant des forces de l'ennemi, et les amener à une capitulation qui lui serait payée de sa liberté. Hamboïk, arrivé à Formose, rentre dans le fort, expose de quelle mission il est chargé; puis, avec le courage d'un patriote à qui la gloire de la patrie est plus chère que sa propre existence, au lieu de démontrer aux Hollandais qu'ils seraient forcément vaincus dans une lutte inégale, il les encourage à se défendre contre les troupes de Coxinga, leur prouve que le général redoute la durée d'un siège, relève leur courage, et leur fait prêter serment de défendre jusqu'au dernier le fort de Zélande.

Electrisés par son éloquence, par sa grandeur d'âme, ils donnèrent leur parole de mourir plutôt que de se rendre. Mais lorsque Hamboïk leur apprit qu'il se trouvait au milieu d'eux sous condition; que les propositions de reddition de Coxinga étant rejetées, il était obligé de retourner près de lui pour reprendre ses fers, les soldats le conjurèrent de ne point s'en remettre à la générosité d'un semblable adversaire. Le général chinois lui ferait payer sa franchise et sa générosité de la vie. Rentrer près de lui était courir à la mort. Ce qu'il fallait, c'était rester au milieu d'eux pour les soutenir de l'autorité de sa parole, les consoler s'il survenait des revers, et garder dans leur âme l'enthousiasme qu'il venait d'y faire naître.

—Mes amis, se contenta de répondre Hamboïk, j'ai donné ma parole, la parole d'un homme est sacrée.

Un piège fut tendu à Hamboïk; il avait deux filles, deux filles tendrement chéries. Prévenues de ce qui se passait, elles vinrent en larmes se jeter aux genoux de leur père, l'enlacer de leurs bras, le supplier de ne pas les rendre orphelines... Il les pressa sur sa poitrine avec l'emportement de la douleur, couvrant leurs fronts de baisers, leur demandant de lui épargner ce martyre... Elles roulèrent

à ses pieds à demi-mortes... Et il s'enfuit sans tourner la tête...

Au moment où il s'embarquait, on tenta une dernière fois de l'empêcher de mettre son projet à exécution.

—Mes amis, répondit-il, jamais on ne pourra dire, à la honte de ma mémoire, que pour sauver ma vie, j'ai exposé les jours de mes compagnons d'infortune... Les prisonniers hollandais paieraient de leur tête mon parjure.

Il regagna le camp ennemi, et l'on épuisa pour lui les raffinements de la barbarie dont les Chinois ont le secret...

—Et ceci se passait en seize cent soixante-deux? fit Louis.

—Il y a vingt ans! répondit Pierre.

Alors, comme si, par ces héroïques souvenirs il croyait avoir préparé ses frères à la mortelle confiance qu'il leur devait faire, il raconta tout, la mission acceptée, la parole donnée, l'audience à Versailles...

Ses frères l'écoutaient, palpitants, ne pouvant croire encore à ce malheur prochain, à ce départ subit, à cette violente séparation succédant à un retour inespéré. Sans songer aux leçons qu'il venait de leur rappeler, Louis et Jean de la Barbinais supplièrent le corsaire de ne point s'exposer à la vengeance de Baba-Hassan. Ils ne voyaient plus que le danger couru par le capitaine; ils savaient à l'avance que la déclaration de guerre de Louis XIV serait le signal de sa mort. Lui, les écoutait avec une gravité triste, emplissant son âme des mots brûlants, des pleurs involontaires, des pressions ardentes des mains fraternelles, de la tendresse puissante qui palpitait en eux à cette heure.

—Vous me regretterez! dit-il, oui, vous me regretterez, mais à ces regrets se mêlera une noble fierté. Vous saurez qu'un jour, lorsqu'on apprendra aux enfants le respect de la parole donnée, mon nom sera cité avec ceux des philosophes Evêphène et Damon, à qui Denis, le tyran de Syracuse, accorda leur grâce, en faveur de leur amitié... à côté de celui de Régulus, qui prédit le triomphe de Rome et mourut en croix, appelant de ses vœux suprêmes la flotte romaine qui devait le venger et détruire Carthage... A côté de celui d'Hamboïk, qui, voyant pleurer ses filles, les quitta pour aller devant des bourreaux... Je léguerai ma légende à la cité Corsaire, mon nom à l'Histoire et mon âme à Dieu.

Maintenant, embrassons-nous pour la dernière fois, si nous devons pleurer, que la nuit seule voie ces larmes... J'en ai fini avec la plupart des choses de la terre... demain je remonterai sur le navire qui m'attend... J'ai parlé au Roi de Jocelyne... Alger prise, celle que j'ai tant aimée, devenue ma veuve, reviendra ici... Soyez bons pour elle, traitez-la en soeur bien-aimée! Vous me le promettez, n'est-ce pas?

—Nous te le jurons! répondirent les deux frères.

Pierre de la Barbinais alla prendre un peu de repos; quand il s'éveilla, le soleil était haut à l'horizon; d'après ses ordres, le navire qui devait le ramener dans le port d'Alger attendait la marée.

Ses frères montèrent avec lui dans le canot, demeurèrent sur le bâtiment jusqu'au moment où, se balançant sur ses hanches, il allait tracer son sillage. Des mots entrecoupés et rapides s'échangeaient encore, puis Louis et Jean durent descendre dans le canot. Tandis que les marins les ramenaient sur le quai, le convoi bruyant des corsaires arrivés la veille passait sur le pont, musique en tête, et le capitaine reconnut la note grêle du hautbois d'Yvonnet.

Pas plus que durant la traversée d'Alger à Toulon, il ne voulut entrer dans une cabine. Il se donna cette joie amère de revoir les brisants dangereux de la côte bretonne, les rivages paisibles, les îles qui leur succèdent, puis il retrouva les rocs dénudés du golfe de Gascogne. Il longea l'Espagne et le Portugal, d'où partirent tant de flottes pour la conquête; enfin, il entra dans la Méditerranée, infestée de fustes et de galiotes barbaresques, rasa Marseille, et salua Toulon, où s'achevaient les préparatifs d'une guerre formidable.

La nuit tombait quand Alger montra les coupoles de ses mosquées, son palais énorme, ses murailles et ses portes ayant pour ornement des têtes de suppliciés autour desquelles volaient en rond des vautours.

Alors il ordonna de jeter l'ancre.

Une heure plus tard une barque abordait, et un matelot, maltais d'origine, fut chargé d'aller porter au Consulat une lettre de la Barbinais.

Avant de paraître devant Baba-Hassan, et d'entendre sans nul doute prononcer son arrêt de mort, il restait à la Barbinais à remplir le dernier ordre du Roi, et à obéir au vœu suprême de son cœur.

(A suivre)

De la façon de traverser les rues

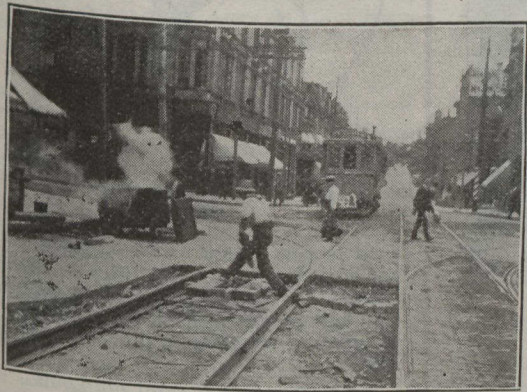
Le titre de cet article peut paraître futile, enfantin même; nous le savons fort bien, et l'accordons, il n'empêche que nous avons jugé à propos de l'écrire.

Certes, si dans les colonnes de cette revue nous nous adressions qu'à des adultes, à l'esprit pondéré, à la sagesse éprouvée, en un mot, à des gens qui en savent autant et plus que nous, nous ne traiterions pas un sujet aussi simple, aussi élémentaire, que celui désigné par le titre ci-dessus.

Mais, voilà, il n'en est pas exactement ainsi; l'Album Universel est lu par notre jeunesse, par des adolescents, des enfants. Or, comme la vie affairée de notre population ne permet pas toujours aux parents d'avoir le temps de conseiller aux enfants ce qu'ils doivent faire, nous prenons sur nous, à l'Album, de combler cette lacune et de faire oeuvre d'enseignement, même en ce qui concerne les sujets, apparemment terre-à-terre. Nous espérons donc que le public reconnaissant notre bonne intention, l'appréciera comme elle le mérite, et ne nous fera pas un crime de divertir une petite colonne de texte, pour le bien des jeunes qu'ils aiment autant que nous, ce qui n'est pas peu dire.

Ces réserves étant faites, nous y allons de nos petites observations, de nos petits conseils. Même, nous serions très heureux, si un jour, grâce à ces lignes, un de nos jeunes amis, devenu plus prudent, parvenait à éviter un accident.

Montréal, il est inutile de le dire, se développe de plus en plus, de jour en jour. Sans cesse ses rues se font plus encombrées, plus étroites, de par l'augmentation du trafic. De cela, nous devons être contents, car, c'est la plus belle marque de prospérité que puisse offrir une ville. Cependant, il n'en va pas ainsi sans quelques inconvénients, ceux-ci



On ne doit pas traverser la rue, en avant, et près d'un tramway en marche.

sont bien entendu, d'ordre matériel et on nous comprendra mieux, quand nous aurons dit que, malgré toutes les précautions prises par qui de droit, la vie des passants est parfois en danger dans nos rues.

Tantôt, c'est un fil électrique dangereux qui s'est rompu et compromet la vie des piétons; d'autres fois ce sont les voies des tramways qu'on répare, qui offrent des trébuchements faciles, ou un égout qu'on éventre. Sans parler des accidents qui peuvent survenir de la constructions d'édifices auprès desquels passe la foule. Or, quand on songe que l'esprit humain pense sans cesse à mille choses; que des soucis accablent les gens, que la jeu-

nesse rêve, non seulement au lit, mais même en se promenant, en allant à ses affaires, on n'est que peu surpris des accidents qui se produisent sur les voies publiques.

La plupart du temps, ces accidents sont dûs, il faut l'admettre, peut-être plus à la négligence des passants (surtout chez les jeunes) qu'au manque de prévoyance ou d'attention chez ceux qui, en travaillant, malgré eux, font des victimes.

C'est surtout lorsqu'il s'agit de passer d'un trottoir à l'autre, de traverser les rues, comme l'on dit, que les malheurs arrivent. Cela, parce que les passants, et non toujours les adultes, (nous insistons



Une élégante promeneuse

sur ce point, dont la triste évidence est corroborée par la statistique) cela parce que l'on ne fait pas assez attention, parce que l'on est distrait quand on ne doit point l'être.

Combien de gens ne voit-on pas, de gens qui jouent leur vie comme des fous, en passant vite, en frôlant le devant d'un tramway en marche, histoire de gagner une demi-seconde dans leur course. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces mêmes individus ralentissent leur allure, s'arrêtent même

parfois, dès qu'ils sont sortis de la zone dangereuse. Or, pourquoi cet emballement mal placé? Mystère! C'est à croire que, par moments, la folie de la vitesse s'empare de l'être humain. On dirait

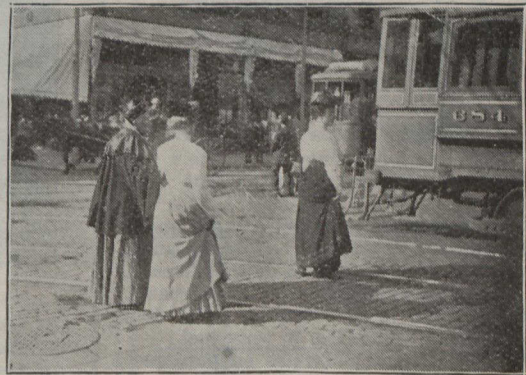
qu'il veut défier les lois de la physique, qu'il veut jouer avec la mort.

Règle générale, pour agir en personne sérieuse, il faut être sérieux. Point n'est besoin pour ce faire de marcher les sourcils froncés, d'avoir l'air de haïr l'univers. Il n'est pas question de cela. Mais, ce qu'il faut, c'est de savoir contrôler et sa pensée et son attention. Dans la rue, il ne faut pas oublier, jamais oublier, qu'on est en présence de mille dangers; partant, il faut marcher avec sang-froid et ouvrir l'oeil... surtout le bon, pour parler de façon populaire.

Donc, expliquons comment nous entendons la marche le long des rues d'une ville affairée, où: tramway, autos, véhicules de toutes sortes, chevaux et gens vont bon train, selon le besoin des affaires.

D'abord, autant que possible, il ne faut pas s'encombrer de paquets, le piéton doit s'efforcer de disposer librement de ses membres et de ses facultés — c'est assez facile, depuis que les négociants se font un plaisir de livrer leurs marchandises à domicile. Ceci dit, on ne devra se permettre de penser à ses affaires, en cours de marche, qu'en suivant le trottoir tant qu'il n'est pas coupé par une rue.

Au croisement de deux rues, il faudra faire appel à toute la prudence dont on dispose: regarder de droite et de gauche avant de franchir la chaussée; voir si personne, par mégarde, n'est prêt à vous pousser malgré vous; enfin, ne pas s'attarder, ne pas marcher lentement, ni surtout s'arrêter avant de reprendre le trottoir un instant abandonné. En



Les personnes prudentes attendent à distance le passage des véhicules.

outre, dans ces courts passages d'un trottoir à l'autre, il faudra regarder si des fils électriques rompus par accident, ne barrent pas le chemin, si un trou pour réparation, ou un de ceux réservés aux égouts, prises d'eau, emmagasinage de charbon, etc., ne sont pas béants, prêts à jouer un mauvais tour.

C'est faute de prendre ces précautions, c'est parce qu'elles courent tels des inconscients, que maintes personnes deviennent victimes d'accidents trop souvent funeste, comme le montrent les sombres registres de nos hôpitaux montréalais. Donc, jeunes amis, soyez prudents et réfléchis, vous vous en trouverez bien et la société courra moins de risques de vous pleurer à l'occasion.

Le plumage des oiseaux

Si les mondaines savaient comment on se procure la plupart des brillants plumages dont elles ornent leurs chapeaux, certainement elles s'en montreraient moins fières! La plume, en effet, une fois arrachée à l'aile de l'oiseau mort, a perdu ses vives couleurs, elle n'est plus qu'une pâle image de ce qu'elle était lorsque l'animal débordant de vie, s'élançait joyeux et libre dans l'air.

Aussi, pour lui conserver son éclat soyeux et sa chaude douceur, l'homme, être très ingénieux, l'arrache brutalement à l'animal encore vivant, alors que le sang chaud circule encore dans ses veines.

Pour cela, il le traque et l'attire en des pièges savamment dressés; la nuit il va le réveiller dans

les bois, le fasciner à la lueur des torches, pour s'emparer de ses dépouilles.

Dans certains magasins de Londres, où s'opère en grand le trafic des plumes, on les entasse à hauteur d'homme et l'on a peine à marcher au milieu de cette mer de duvet.

Un marchand recevait dernièrement, en un seul envoi, 32,000 colibris, 80,000 oiseaux aquatiques et 800,000 paires d'aires.

De même, dans une récente vente aux enchères, on adjugeait, à des prix variés, 404,389 peaux d'oiseaux du Brésil ou des Antilles 356,389 des Indes orientales, sans compter des milliers de faisans et oiseaux de paradis.

Long Island seul exportait naguère, en un an, 40,000 hirondelles de mer.

Et, comme on le pense bien, pour fournir à la consommation une telle quantité de plumes, il faut se livrer parfois à une véritable guerre d'extermination. Plusieurs espèces admirables ont déjà disparu ou sont en train de disparaître. Dans le nord du Malabar, l'alcyon Smyrnensis, entre autres, aura bientôt cessé d'exister: il y a quelques jours, on vendait en bloc, au prix dérisoire de 10 cts, la pièce, 5,000 dépouilles de ces merveilleux oiseaux.

On dit souvent qu'une femme doit souffrir pour être belle. Doit-elle pour cela faire souffrir les plus charmantes bestioles de la création?



Les Enfants et les Bêtes

Le Perroquet de Suzelle

L'histoire que vous allez lire, mes amis, vous montrera Mlle Suzelle, une petite fille bien gentille, mais un peu crédule et violente, aux prises avec le perroquet Jacquot.
 Vous êtes déjà trop grands et trop sensés pour croire aussi naïvement qu'elle que les perroquets parlent toutes les langues, vous savez déjà que ces pauvres bêtes ne font que répéter, sans la comprendre, une leçon que l'on a eu quelquefois beaucoup de mal à leur apprendre.
 Ne soyez donc pas comme Suzelle, ne reprochez pas aux perroquets ce qu'ils disent, car ils ne le comprennent pas.



SUZELLE a quatre ans; pour sa fête, on lui a apporté un magnifique perroquet à plumes rouges et vertes; ce perroquet, qui se nommait Jacquot, a été juché sur un perchoir; on lui a attaché les pattes à une chaînette rivée au pied de ce perchoir, de sorte que Jacquot peut grimper de barreau en barreau, mais ne peut aller bien loin.
 A peine Jacquot était-il installé, qu'il se mit à réciter une leçon qu'on lui avait apprise.
 —Bonjour Suzelle, bonjour Suzon, criait-il, Jacquot n'a pas déjeuné!
 Suzelle se mit à battre des mains:
 —Il parle! il parle! Je n'avais jamais cru ça! Il y a donc des bêtes qui parlent?
 —Mais, évidemment, lui dit son papa.
 —C'est drôle qu'on les comprenne si

perchoir, se secouait, et remettait ses plumes en ordre; il considéra, narquois, la petite fille, et, d'une voix méprisante, lui dit:
 —Suzelle! Suzelle! Quand on n'est pas sage, pan pan pan sur quoi tu sais bien! Tu l'as vu!... tu l'as bien vu!...
 Et Suzelle, ce jour-là, vit que les bêtes ne sont pas toujours si bêtes.

de jouer à la dame, tandis que leurs mères bavardent sur le compte de celle-ci et de celle-là.

Henriette. — Et votre mari, Madame, est-il toujours aussi méchant pour vous?
 Simone. — Ah! ne m'en parlez pas. Les femmes sont vraiment malheureuses.
 Henriette. — Oh! Madame, à qui le dites-vous! Les hommes, ce sont de véritables monstres!
 Puis se tournant vers sa maman:
 —Un monstre, dis, petite mère, qu'est-ce que c'est au juste?

UN ENFANT CHARITABLE

LOUIS est un charmant enfant Canadien à peine âgé de huit ans. Souvent il avait entendu dire à sa mère, à son père: "Les pauvres sont nos frères, nous devons leur faire part de ce que nous possédons." Le jeune Louis n'a rien perdu de ces paroles. Avec toute la candeur de son âge, il les a prises à la lettre, et son bonheur est de soulager ses frères.
 Un jour, ses parents, ayant quelques visites à rendre, laissèrent Louis à la maison, seul avec une vieille domestique. On sonne, la bonne Marguerite, occupée dans les appartements du fond, n'entend pas. Louis, plus rapproché, vient ouvrir: c'est un pauvre enfant orphelin.
 Ce petit malheureux est dans le dénu-

ENTRE PETITES FILLES

MILLES Henriette et Simone, toutes deux âgées de sept ans, sont en train



Il parle! il parle!... s'écria Suzelle!

bien! Je n'aurais vraiment pas cru que je comprendrais le perroquet, tout de suite, comme cela; on m'apprend déjà l'allemand, et je n'y comprends rien, et le perroquet, tout de suite, je l'ai compris; c'est donc bien facile à apprendre, le perroquet?
 —C'est qu'il ne parle pas en perroquet, ton Jacquot, il parle en français.
 —Ah! Et ils parlent tous en français, les perroquets?
 —Non, ils parlent dans la langue du pays qu'ils habitent.
 —Alors, quand Jacquot ira en Angleterre, il parlera en anglais? C'est superbe! Je voudrais bien être perroquet, pour parler ainsi toutes les langues des pays où j'irais...
 Le père de Suzelle essaya d'expliquer à sa fille que les perroquets répètent tout ce qu'ils entendent, mais ne comprennent pas tout ce qu'ils disent. Suzelle ne se rendit pas bien compte de cet étrange phénomène.
 Cependant, elle apporta de quoi déjeuner à Jacquot.

Alors, celui-ci, de battre des ailes, et de crier:
 —Suzelle, Suzon! Si tu n'es pas sage, pan, pan, pan sur quoi tu sais bien...
 —Ah! par exemple, répliqua Suzelle, je voudrais bien voir; d'abord, tu es trop petit; je suis plus grande que toi, et si quelqu'un doit battre l'autre, c'est moi qui te battrai.
 —Oh! oh! oh! oh! fit le perroquet, tu verras bien que tu recevras pan pan quand tu ne seras pas sage!
 Suzelle, alors, de prendre le perroquet par le cou, et de le battre, de le battre, en criant:
 —Tu vois bien que c'est moi qui fait pan pan pan!
 Le perroquet se démenait et poussait des cris terribles.
 —Assassin! assassin! On me tue! on m'égorge!
 Le père de Suzelle, qui était allé dans son cabinet de travail, survint; il vit sa fillette en train de battre Jacquot; voilà qui méritait une punition; car on ne doit pas battre les bêtes, qui ne peuvent se défendre.
 Il prit Suzelle par le bras, l'amena jusqu'à lui, souleva ses jupes, et... pan pan pan!
 Suzelle, tout en larmes, suppliait:
 —Pardou! pardou!
 A ce moment, Jacquot, remonté sur son

La Fleur du Blé

(CHANSONNETTE)



Auguste Charbonnier

And.^{te} Refrain

mf. O Fleur la-bo-ri euse et chas-te, Sa-lut, ô fleur du blé, Toi qui t'é-pa-nou-
 is sans fas-te, Dans l'é-pi barbe-lé

all.^{te} Couplet

p. Moin orquilleu-se que la ro-se, Au pauvre tu sou-
 ris, Car de sa sueur il ar-ro-se le
 sol ou tu fleu-ris O...

IIe Couplet.

C'est lui qui te tresse en guirlande
 Avec sa rude main,
 Et va te porter en offrande
 A la croix du chemin.

IIIe Couplet.

Si tu n'es ni rose ni belle,
 Tu crois en liberté,
 Et c'est de ta manne éternelle
 Que vit l'humanité.

IVe Couplet.

Tu fleuris dans la plaine blonde,
 Lorsque juin est en feu,
 Achevant ton oeuvre féconde
 Sous le regard de Dieu.

Ve Couplet.

Dans ta corolle s'élabore
 Le suc puissant du grain;
 Le soleil l'achève et le dore:
 Nous en ferons du pain!



Le perroquet se démenait sur son perchoir

ment le plus absolu. Rien ou presque rien qui le mette à l'abri du froid de janvier: à peine son petit corps était-il recouvert d'un haillon largement déchiré. D'une voix plaintive et tremblante, il demande la charité:
 —Entre, mon frère, lui dit Louis.
 La porte s'entr'ouvre et lui laisse un libre passage.
 —Attends-moi là, mon frère, ajoute Louis; et il passe dans une pièce voisine, dont il ferme la porte.
 Bientôt il l'entr'ouvre d'une main, tout en la retenant de peur qu'elle ne s'ouvre entièrement; de l'autre, il jette quelque chose au petit pauvre en lui disant:
 —Tiens, mon frère, voilà pour toi.
 Puis il referme la porte. Le petit pauvre s'empresse de faire usage de ce que Louis lui a donné, et part en criant:
 —Merci, mon petit monsieur!...
 Cependant, les parents de Louis rentrent de leurs courses. Ils cherchent leur fils. Sa mère l'appelle:
 —Louis, où es-tu?
 Elle entend une voix qui répond:
 —Maman, me voici.
 —Viens donc.
 —Je ne peux pas!
 Sa mère s'empresse et entre dans sa chambre. Elle ne voit pas son fils:
 —Où es-tu donc? demande-t-elle.
 Une voix sort du fond de l'alcôve, qui répond:
 —Me voici, je n'ose pas aller.
 —Pourquoi?
 —Je n'ai point de pantalon.
 —Tu n'as point de pantalon? Qu'as-tu fait du tien?
 —Je l'ai donné à mon frère.
 —Que dis-tu là?
 —Oui, maman, vous m'avez dit souvent avec papa que les pauvres sont nos frères, qu'il faut partager avec eux: je l'ai fait. Il en est venu un qui n'avait point de pantalon, et je lui ai donné le mien!
 Comme vous le pensez bien, la réprimande ne fut pas forte, — la mère aimait les pauvres autant que les aimait son fils.

LE DERNIER MOT DE BEBE

VOYONS, Tony, tu as mangé assez de gâteaux; arrête-toi!
 —Oh! maman, je n'ai pas encore mal au coeur.

L'art de faire des emplettes



L'ARTICLE suivant est du à la plume d'une Américaine, Madame J. Van Vorst, dont le nom ne nous est

commerciales, nous pourrions dire qu'elles sont sociales, et même psychologiques. Car, c'est surtout le tempérament psychologique de l'acheteur qui préoccupe les négociants français. Leur compréhension de la mentalité du client caractérise leurs manières de procéder avec lui.

M'étant intéressée à cette différence d'agir entre les Anglo-Saxons et les Latins, quant aux modes de ventes, j'en fis part à un marchand américain établi à Paris, et voici ce que me dit ce compatriote: "Nos marchands sont dans leurs magasins pour donner aux acheteurs ce qu'ils désirent. Chez eux, les Français y sont pour deviner ce que les clients désirent intérieurement, et pour les induire à acheter l'objet qu'ils voudraient posséder."

Rien n'est livré au hasard, quant à la disposition des marchandises, dans les étalages parisiens, même quand il s'agit des plus humbles boutiques.

Tout est insinuation, et le commis français, très poliment, persuade au client que son désir est le sien propre. Cette habileté d'insinuation, comme toute autre chose, du reste, est en France le résultat de traditions qui se léguent de père en fils. Car, dans beaucoup de familles à Paris, le même genre de commerce s'est continué et se continue pendant plusieurs générations. L'habile Américain, au contraire de ses amis de France, n'a qu'une idée: parvenir à quelque chose de mieux que de tenir magasin; il prône donc son commerce par l'annonce, et, lorsque ça va bien... il s'empresse de le vendre.

Cette intention enlève à ses méthodes de procéder leur caractère personnel. Son but n'est pas de cajoler quelques individus pour en faire une fidèle clientèle, mais d'attirer à lui le grand public, dont les

laitier, le marchand de légumes et autres, sont payés à la semaine, et même, dans beaucoup de familles, ils sont payés quotidiennement au comptant.

Ceci ne veut pas dire que personne ne soit endetté, en France. Cependant, un important négociant de la rue de la Paix m'a avoué qu'il n'y avait pas de mauvaises créances contre l'aristocratie française, mais que, parfois, des notes n'étaient payées qu'au bout d'une génération ou deux.

Nous sommes tentés de croire que nos marchands canadiens, ou ceux des Etats-Unis, n'auraient pas une telle somme de patience et de bon vouloir, même dans le cas de clients aussi nobles que des grands d'Espagne!

Parmi les défauts des méthodes françaises, il faut signaler le marchandage. Nul doute, cela aussi est une des reliques du passé dont l'origine est intimement liée à celles des foires.

Ainsi, au Marché aux fleurs, il arrive souvent que la paix des acheteurs et acheteuses est troublée au point que, plus tard, ces mêmes personnes hésitent à se rendre à ce marché.

Des fleurs exposées nous dirons qu'elles sont idéalement belles, admirablement disposées. L'attrait du lieu pour les personnes aimant le beau est donc énorme, il n'empêche, cependant, que l'étranger et surtout l'étrangère peu habitués aux manières françaises se sentent ennuyés quand, par exemple, une marchande en sabots, à tablier bleu et le teint coloré, très hardiment erie aux oreilles d'une visiteuse: — Achetez donc quelque chose, ma belle? — Un petit bouquet de roses, mignonne! — Venez, que désirez-vous?

Que, si l'on ne fait pas attention à ce bagout, les cris se font plus fort, et quand le marché est conclu, on se sent absolument fatigué.

Au sujet des emplettes, faisons remarquer que les Français aiment à les faire en famille. L'achat d'un chapeau pour Madame, de blouses pour les enfants, ou d'un habit pour Monsieur, font que "maman" mobilise toute la maisonnée. C'est que dans ces familles, économes et aimant le confort et le beau, la journée des achats est fixée d'avance. Et, comme chacun doit être habillé avec goût et aussi bon marché que possible, — il s'agit ici, bien entendu, des gens de fortune limitée, — tout le monde se rend ensemble dans les magasins: papa, maman et enfants.

Là, la lutte s'engage, lutte toute de finesse, entre les commis et les acheteurs. Rien n'est plus intéressant, parfois, que d'assister à une séance de marchandage à outrance. L'employé s'efforce de défendre la réputation de sa maison et d'en grossir la caisse; les clients d'ouvrir aussi peu que possible leur porte-monnaie. C'est qu'en France chacun aime beaucoup son bien et son métier. Jusqu'aux Parisiens, ramasseurs de bouts de cigares, qui font consciencieusement leur humble récolte...



A Paris les étalages sont irrésistibles

yeux fouillent les annonces, toujours en quête de quelque chose de nouveau.

Après quelque temps qu'il est dans les affaires, ou l'Américain a fait fortune, ou il a dilapidé l'argent qu'il avait mis dans son commerce. Entre temps, le Français, lui, va son petit bonhomme de chemin, et considère sa boutique comme un lieu tutélaire, comme le centre de sa famille. Souvent, sa femme est son associé, ou même sa fille — ce qui ne manque pas de l'aider à mieux tenir sa clientèle. Parce que les femmes ont une façon spéciale de deviner les désirs de l'acheteur et de lui faire acheter ce dont il a besoin — ou n'a pas besoin!

Même dans les grands magasins, là où les méthodes familiales ne peuvent pas être employées, l'intérêt personnel de chaque commis est mis en cause par un système de vente à commission. Au Louvre, au Printemps, aux Trois-Quartiers, les vendeurs et les vendeuses ont un tant pour cent, qui leur est donné sur le total des ventes qu'ils ont faites durant la journée. De là une assiduité qui est évidemment absente dans la manière de vendre des Américains, — manière qui est parfois à peine polie et d'après laquelle les employés des magasins travaillent à salaire fixe.

Au Bon Marché, le système coopératif a eu du succès: après un certain nombre d'années, les employés de cette maison deviennent des actionnaires. C'est ainsi qu'il y a des chefs de rayon qui, par leur salaire et par leurs dividendes, reçoivent jusqu'à dix mille dollars par an.

Ces magasins de nouveautés vendent au comptant. Chaque objet acheté doit être payé à livraison.

On pourra se figurer quelles sont les recettes quotidiennes d'un magasin tel que le Bon Marché, quand on saura que le Bon Marché dépense annuellement dix mille dollars de ficelle pour attacher les paquets.

Le crédit, par comparaison à la coutume anglaise ou américaine, dont usent et abusent les Anglo-Saxons, est peu usitée en France. Les vieux Parisiens paient les tailleurs et les modistes une ou deux fois par an. Mais le boucher, le boulanger, le

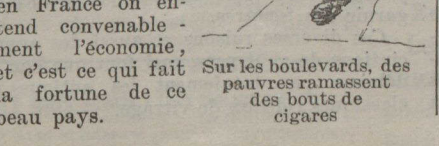


Les Français font leurs emplettes en famille.

Il faudrait plus d'espace que celui réservé à cet article, pour dire quelque chose des étranges petites boutiques, où se font toutes sortes de ventes encore plus étranges.

Telles sont les boutiques dont les enseignes apprennent que: "Tei on raccommode les pipes"; ou cette autre: "On remet à neuf les têtes de poupées."

Sur notre continent américain, où il se fait tant de gaspillage, les pipes ou les poupées abîmées vont vite au panier... Mais en France on entend convenablement l'économie, et c'est ce qui fait la fortune de ce beau pays.



Sur les boulevards, des pauvres ramassent des bouts de cigares

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1892 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis Commandes par la poste demandées.



LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Opporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens. Grosse bouteille, \$1.00. Six bouteilles, \$5.00.

SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poulains.

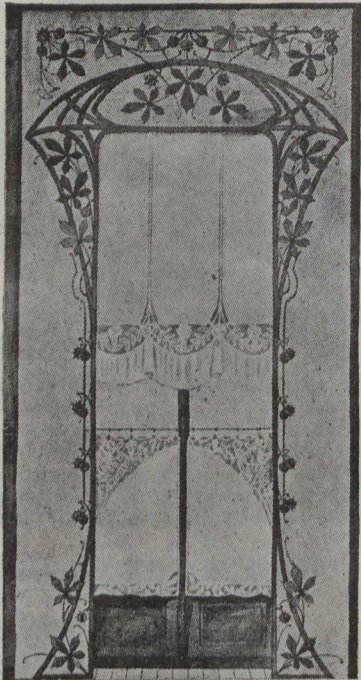
En vente chez tous les pharmaciens. PRIX: 25 cts Préparé par La Cie Chimique "Léonard" 3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

Travaux féminins

LA BRODERIE EN APPLICATION

L'USAGE d'orner les vêtements de broderies appliquées n'est pas l'œuvre de l'ingéniosité contemporaine, ni même celle des temps qui ont précédé de peu le nôtre. L'habitude d'appliquer une étoffe sur l'autre, de la coudre et de l'orner de points divers, remonte fort loin dans l'histoire, et l'habitation aussi bien que la toilette s'en paraît chez les Romains, qui ornaient leurs togas de bandes appliquées.

L'application de velours sur soie et de



Décoration de fenêtre : application de satin sur peluche.

l'or sur soie, employés simultanément, rehaussent depuis longtemps l'éclat des vêtements sacerdotaux; mais de nos jours, la broderie en application n'est plus réservée au seul sanctuaire. Elle sert littéralement à tous les usages; elle se fait dans tous les genres et avec tous les matériaux, et elle peut réparer le vieux tout aussi bien qu'embellir et créer le neuf; elle peut être de coton ou de soie, de fil ou d'or, de drap ou de cuir, et le secret du succès de ces sortes d'arrangements consiste dans le choix heureux qui associe les choses entre elles. Nous allons, pour être agréables et utiles à nos lectrices, passer en revue les différents genres d'applications et les usages auxquels elles peuvent servir ainsi que la manière de les exécuter.

Dans le genre facile et peu coûteux, on fera des rideaux, des brise-bise, et mystère, en appliquant de la mousseline un peu épaisse sur du tulle de grosseur moyenne et en faisant le dessin par un point de chaînette, et par le même procédé on confectionnera des stores en employant la toile au lieu de la mousseline et en contournant l'application d'une ganse.

Les cols, les empiècements, les mouchoirs et les parures de même genre se feront avec une application plus fine. Si nous passons de la toilette plus intime aux vêtements extérieurs, nous emploierons pour les garnitures de robes, les manteaux et les confections du soir, les applications de taffetas noir ou blanc, ou encore de drap sur un fond de tulle. Cette association, qui peut paraître disparate au premier abord, donne des résultats très heureux.

Drap sur drap, soie sur drap, velours sur drap. Entourée de point de chaînette ou de soutache, l'application brodée donnera toujours une ornementation pratique pour la toilette et l'ameublement, et d'une solidité qui dément son aspect, d'une grâce fragile parfois en apparence.

Néanmoins, le procédé n'est pas le même pour les différents genres d'applications.

Si on travaille sur un fond de tulle, il faudra que le dessus et le dessous soient de même tulle, autrement dit, on achètera autant de linon, de toile, de soie ou de tout autre tissu que le fond de tulle sur lequel il devra être appliqué. On rapportera soigneusement le dessin sur l'étoffe qui doit faire les applications, puis on la pose sur celle qui doit servir de fond et on les fixe ensemble avec des points de bati (faufilage) assez rapprochés pour les empêcher de se disjoindre et de varier si peu que ce soit; ceci est très important, et dans ce travail, comme dans beaucoup d'autres du même genre, la préparation méticuleuse est la condition "sine qua non" du bon résultat final. Cette préparation achevée, on brode le contour du dessin au point de chaînette ou de feston. Lorsque la broderie est terminée, on commence le découpage, opération également délicate et dont les bévues seraient irréparables. Il y faut

de la patience et des ciseaux fins et très bien aiguisés. Tenter le découpage avec des ciseaux ne coupant qu'à moitié serait en compromettre le succès; s'il s'agit de linon, on évitera les effilochures dépassant le feston, et s'il s'agit d'une étoffe plus ferme, on se méfiera non moins soigneusement du péril qu'offre en ce cas la facilité du découpage. Quand il est terminé, les fleurs du dessin doivent apparaître nettement et sans "bavures" sur le fond de tulle.

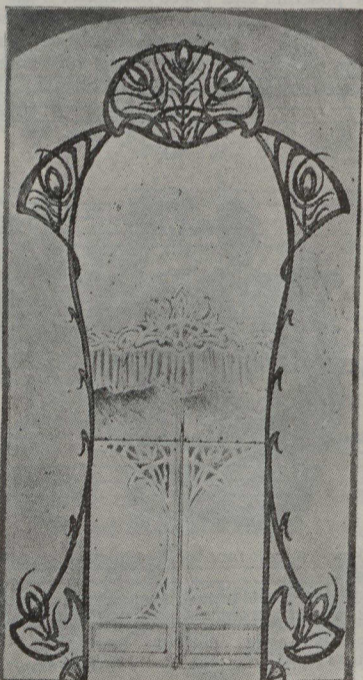
Mais, si on applique du velours, du drap ou du cuir de plusieurs tons, l'opération est un peu plus compliquée. On prendra soin alors de coller derrière l'étoffe à appliquer du papier très mince. Ensuite, on dessine sur ces petits morceaux d'étoffe chaque morceau du dessin correspondant à la nuance dont on a besoin. Tous les morceaux composant le dessin sont découpés et mis dans une boîte. Quand tout le travail est ainsi préparé, on l'exécute en faisant autour de l'application un point de fantaisie ou de broderie quelconque.

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs les modèles d'ornementation de fenêtres ci-contre. Il s'agit de cantonnières de drap ornées d'application de cuir découpé, fixées par un point de Boulogne. Le mélange du cuir et du drap dans l'ameublement est un des plus heureux dans ce genre d'associations, et aussi un des plus durables. Le cuir se prête à toutes les manipulations et à toutes les fantaisies décoratives.

Beaucoup de nos lectrices connaissent les secrets de l'art si divers qui fait servir le cuir aussi bien à la toilette qu'à l'ameublement et aux multiples objets d'art, et l'emploi quotidiennement. Elles pourront donc varier à l'infini l'idée que nous leur donnons, les garnitures de fenêtres confectionnées à la maison conservant toujours un cachet remarquable de bon goût.

La mode est toujours aux stores et aux rideaux mystère ou brise-bise; nos yeux se sont habitués à voir nos fenêtres et aussi nos larges baies vitrées ornées de ces petits rideaux mystère qui se coulisent sur une tringle à mi-hauteur du carreau; puis nous avons de si jolis stores qui descendent ou montent, se glissent ou se tirent selon qu'on le désire.

Mais la très grande coquetterie que l'on déploie pour garnir nos fenêtres de cette façon est souvent excessive; ce sont de merveilleux travaux à l'aiguille, des broderies, des dentelles de toute beauté qui font des stores d'une richesse inouïe. Ne voit-on pas des carrés de filet ancien qui voisinent avec des motifs de Venise ou de point coupé, ou bien c'est de la broderie anglaise, de la guipure, du cluny, que sais-je? de tout en un mot.



Cantonnière : application de cuir sur drap

Quand les loisirs ou les moments perdus — et il faut qu'ils soient nombreux, — permettent de faire soi-même des carrés de filet, des carrés de broderie anglaise, c'est un excellent passe-temps; on fait ainsi des travaux de prix, qui ornent à ravir la demeure.

Mais lorsque l'on doit acheter les rideaux mystère, les stores tout faits, on recule souvent devant la dépense. Les modèles que l'on trouve à bon compte ne sont point jolis et l'on ne peut ou ne veut dépenser une somme aussi importante pour garnir des fenêtres.

Ces diverses raisons et aussi des appréciations de goût personnel font que l'on ne délaisse pas totalement les antiques et classiques rideaux de vitrage.

OPÉRATIONS ÉVITÉES

Deux lettres reconnaissantes de femmes qui ont évité de sérieuses opérations.—Beaucoup de femmes souffrant comme elles seront intéressées.



Quand un médecin dit à une femme, souffrant de maladies des ovaires ou de matrice, qu'une opération est nécessaire, naturellement, elle est effrayée.

La seule pensée de la table d'opération et du scalpel jette la terreur en son âme. Selon l'expression d'une femme, quand son médecin lui dit qu'elle aurait à subir une opération, elle entendit sonner son glas de mort.

Nos hôpitaux sont remplis de femmes qui devront y subir des opérations pour troubles des ovaires ou de la matrice.

Il est vrai que ces troubles peuvent atteindre un degré où une opération est l'unique ressource, mais ces cas sont plus rares qu'on ne le suppose généralement, parce qu'un grand nombre de femmes ont été guéries par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, après que les médecins eurent déclaré qu'une opération était nécessaire. De fait, jusqu'au moment où le scalpel devient nécessaire pour procurer un soulagement immédiat, ce remède apporte un soulagement certain.

Les témoignages les plus puissants et les plus reconnaissants viennent de femmes qui ont évité de sérieuses opérations en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Madame Robert Glenn, 434 rue Marie, Ottawa, Ont., écrit :

Chère Madame Pinkham—
"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est si universellement et si favorablement connu qu'il n'a pas besoin de recommandation, mais je suis heureuse de me joindre au grand nombre de celles qui parlent en sa faveur. J'ai enduré, pendant près de trois ans, des souffrances atroces résultant de maladie des ovaires et les médecins me dirent que je devrais subir une opération,

mais je ne voulais point y consentir. J'essayai votre Composé Végétal et je suis trop heureuse de l'avoir fait, car il m'a redonné une santé parfaite, m'épargnant les souffrances d'une opération et les immenses frais qui en seraient résultés. Veuillez accepter mes remerciements reconnaissants et mes vœux les plus sincères."

Mademoiselle Margret Merkley 275, 3ème rue, Milwaukee, Wis., écrit :

Chère Madame Pinkham—
"La perte de mes forces, une extrême nervosité, de douleurs sérieuses dans les organes pelviens, des crampes et une grande irritabilité me forcèrent à consulter un médecin. Le médecin après m'avoir examinée déclara que je souffrais de maladie des ovaires et d'ulcération et me conseilla une opération comme ma seule espérance. Je m'y objectai fortement et je décidai en dernier recours d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"A ma grande surprise, l'ulcération fut soulagée, tous les symptômes alarmants disparurent et je suis de nouveau vigoureuse et pleine de santé; et je ne puis vous exprimer mes remerciements pour le bien qu'il m'a fait."

Les maladies des ovaires et de la matrice progressent continuellement parmi les femmes—et avant de se soumettre à une opération chaque femme devrait essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, à Lynn, Mass., pour lui demander conseil.

Depuis trente ans, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a guéri les maladies féminines les plus graves, tous les troubles ovariens, inflammation, ulcération, affaiblissement et déplacement de la matrice, leucorrhée, irrégularités, indigestion et prostration nerveuse. Toute femme qui pourrait lire les nombreuses lettres reconnaissantes conservées au bureau de Madame Pinkham serait convaincue de l'efficacité de ses conseils et du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Demandez conseil à Madame Pinkham—Une femme comprend mieux les maladies des femmes.



"Anse à l'eau" à Tadoussac

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUÉBEC, la MALBAIE, TADOUSSAC, la RIVIÈRE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière de Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété.

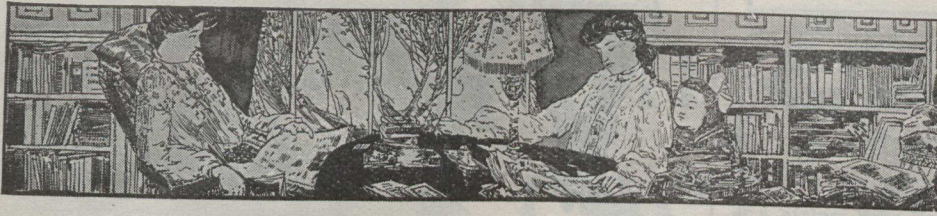
Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à THOS. HENRY, gér. du trafic Montréal

Le Courrier de Colette

A NOS LECTRICES

L'ALBUM Universel annonce aujourd'hui des concours fort intéressants. Plusieurs sont plus spécialement ouverts aux femmes; c'est une attention que celles-ci sauront reconnaître, sans doute, en répondant avec empressement à l'invitation gracieuse qui leur est faite. Il en est, comme le concours littéraire, annoncé en première page de notre revue, qui s'adressent à nos lectrices aussi bien qu'à nos lecteurs. Raison de plus pour que les femmes y participent et y fassent bonne figure. Quant à moi, je ne fais nulle difficulté de déclarer que je serais on ne peut plus fière si, dans ce concours de littérature, l'avantage restait du côté féminin. C'est un sentiment bien naturel, n'est-ce pas? Nombre de mes lectrices, je l'ai appris par une aimable expérience, possèdent un gracieux brin de plume; elles ont donc bien des chances d'obtenir, avec l'honneur d'être présentées aux abonnés de l'Album Universel, l'un des prix magnifiques qui sont offerts pour les meilleures productions littéraires qui seront adressées pour ce concours.

En avant, donc, mesdames, vous avez tous les vœux de succès de



COLETTE.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

NOTE. — Il sera répondu dans cette page à toutes les questions que voudront bien nous poser nos lecteurs et lectrices concernant l'économie domestique, l'étiquette, les soins de la toilette, l'élégance, etc. Ces réponses sont absolument gratuites, et il n'est pas nécessaire aux correspondants de donner leurs noms et adresse, un pseudonyme suffit. La réponse est donnée dans les quinze jours qui suivent la réception de la lettre.

Les lettres devront être adressées ainsi : COLETTE, BUREAU DE L'ALBUM UNIVERSEL, MONTREAL.

* * *

E. B. C. C. — 1. Les chapeaux sont en général petits de forme, très relevés en arrière et garnis de rubans et de plumes d'autruche. Les draperies de dentelle sur les chapeaux de grande toilette sont toujours jolies et décoratives. La couleur à la mode est le bleu Alice, qui est un bleu tirant un peu sur le gris. Si cette nuance ne convient pas à votre teint, vous pouvez cependant en choisir une autre, sans que la mode en soit offensée outre mesure. Toutes les couleurs sont bien portées. 2. Si vous connaissez l'auteur du roman que vous signalez, un libraire pourrait sans doute vous le procurer, autrement, vous comprenez que c'est bien difficile. Ce titre "Le Martyr de l'Amour" est un peu vague. 3. Ecrivez de ma part à Mlle Bonneville, 8, rue Saint-Charles-Borromée, je crois qu'elle pourra vous aider. 4. En mettant la même adresse que vous avez mise sur votre lettre, je recevrai assurément cette carte, pour laquelle je vous remercie à l'avance. Merci encore au nom de notre journal pour votre flatteuse appréciation, dont il s'efforcera d'être de plus en plus digne.

Rosée. — L'enveloppe gommée, dont nous nous servons avec une désinvolture de blasé, était inconnue au "bon vieux temps". Nos nobles ancêtres français scellaient leurs missives avec de larges cachets de cire portant le sceau de leurs armes; sous la cire se trouvaient emprisonnés des rubans de couleurs diverses; naturellement, ces couleurs avaient leur langage et pouvaient indiquer toutes les mille nuances sentimentales dont les châtelaines avaient le secret. Quant à nous, qui vivons à une époque plus démocratique, nous faisons fi avec raison de tout ce flâfla; c'est pourquoi je vous dis: Employez la cire qui convient à votre papier, voilà tout. Au lieu de ces volumineux bâtons qui crachent et font des tas de cire, on vend maintenant des pains de cire; chacun d'eux contient juste la quantité de cire nécessaire pour une seule enveloppe; on fait fondre ce pain dans une petite cassolette de métal doré; on évite ainsi d'enflammer la cire et de courir le risque de brûler le papier; on verse le contenu de la cassolette à l'endroit convenable. C'est une mode récente et bien pratique. Le cachet de cire est élégant, mais n'est pas obligatoire; une enveloppe bien gommée, fermant exactement, suffit dans tous les cas, et ne vous fera jamais juger comme une personne d'éducation inférieure.

Ninie. — 1. Je regrette de ne pouvoir vous enseigner le langage du mouchoir. 2. Vous trouverez des adresses anglaises en consultant le "Weldon Ladies Journal", de Londres. 3. Les écossais, dans les nuan-

ces de vert et de bleu, sont très à la mode. 4. Pourquoi pas? 5. Dans aucun cas, une jeune fille ne doit écrire deux lettres pour une à un jeune homme. Si votre correspondant cesse le premier l'envoi de ses lettres, votre dignité exige que vous ayez l'air de ne point vous en apercevoir. 6. Une jolie robe en crêpe de Chine de couleur claire, bleue, rose ou crème, ferait très bien pour une demoiselle d'honneur.

Alma L., Louiseville. — Votre nom paraîtra dans notre prochaine liste de collectionneurs.

Angéline. — 1. Essayez de vous coiffer en bandeaux, puis essayez ensuite le genre pompadour, et choisissez ce qui conviendra le mieux à votre physionomie. C'est le miroir qui est le meilleur conseiller en ces matières. A dix-huit ans, une jeune fille porte ordinairement ses robes longues jusqu'à la cheville. 2. Ces travaux exécutés à la main sont d'un grand prix; vous pourriez les faire vendre à commission par des marchands de la ville (vous pouvez prendre les adresses et écrire à ceux qui sont annoncés dans l'Album), et même par ceux de votre localité. Vous pouvez ainsi, je crois, réaliser de beaux bénéfices.

Tip. — Vous voyez dès aujourd'hui qu'on tient compte de votre premier désir au su-



AUX MAMANS!

CHAQUE SEMAINE
L'ALBUM UNIVERSEL
OFFRE

\$5.00

EN PRIX POUR LES PLUS JOLIS
MOTS D'ENFANTS QUI LUI
SERONT ADRESSÉS

Notez soigneusement les fines réparties de vos mignons bébés, envoyez-les, sous enveloppe, avec votre nom et votre adresse, à "Suzie", au bureau de l'Album Universel. Ces contributions seront publiées dans nos colonnes chaque fois qu'elles comporteront un certain intérêt de nouveauté ou de piquant.

Aux trois meilleures réparties, il sera alloué, chaque semaine, un premier prix de \$3.00 et deux autres prix de \$1.00 chacun.

Qui seront les gagnants?...

jeil des concours. Il est un peu tard pour les concours photographiques, mais nous en donnons d'autres non moins intéressants. 2. Une collaboration du genre de celle que vous offrez ne peut être acceptée maintenant, mais je vous engage fortement à prendre part à notre concours littéraire. M'est-il permis de reconnaître votre écriture?

Argus. — Pendant la période du grand deuil, les hommes portent le complet en drap noir ou en cheviotte, le chapeau couvert d'un haut crêpe de drap, la cravate noire ou quelquefois la cravate blanche, selon la mode française; gants de peau de Suède; la chaîne de montre est supprimée ou remplacée par une chaîne noire ou un cordon de soie, les bijoux sont supprimés. Pour les deuils moins sérieux, des vêtements sombres suffisent, mais ils doivent y ajouter le crêpe au chapeau. Lorsqu'un deuil peu rigoureux vous frappe, il est permis aux hommes de ne pas changer la couleur de leurs vêtements, on met un crêpe en brassard sur l'habit et le pardessus. Les cravates doivent être de couleur foncée. Un homme peut porter le deuil de sa fiancée ou d'une amie très intime, mais rien ne l'y oblige, évidemment.

Mlle Bluette. — Avec plaisir, j'ai fait vo-

tre message, et il vous sera donné satisfaction.

M. F. B., Hartford. — Vous verrez votre nom dans notre prochaine liste de collectionneurs.

Violetta. — Notre revue va s'efforcer de mériter de plus en plus le bien que vous en pensez et que vous exprimez de si délicate façon. Je réponds avec plaisir à vos questions, et soyez sûre que vous ne serez jamais importune. 1. Le col et les poignets sont généralement de même étoffe que le reste du costume, ou en velours de même nuance; cependant, l'on voit parmi les dernières nouveautés des costumes écossais avec col et poignets en drap uni de la nuance qui domine dans l'étoffe. Le violet et le marron sont deux couleurs très à la mode et qui conviennent bien aux brunes. 2. Une toilette en drap taffetas ou en éolienne de teinte claire est toujours jolie; choisissez-la gris perle ou champagne; ce sont des nuances discrètes et distinguées. 3. Procurez-vous un grand cahier dont le papier ne soit pas rayé verticalement. Partagez chaque feuillet, à l'encre rouge, en autant de sections que vous avez d'items à enregistrer; inscrivez au haut de chaque section la rubrique qu'elle doit contenir, par exemple: Naissances, Premières communions, Mariages, Décès, etc., et ainsi pour toutes les particularités que vous voulez enregistrer. Vous aurez ainsi un registre de famille très complet et très pratique. Pour vos modèles de pyrogravure et de peinture, écrivez à Mlle Marcotte, 1229 rue Saint-Denis, Montréal. 4. Lavez-vous quotidiennement le cou avec de l'eau dans laquelle vous aurez mis assez de farine d'avoine pour qu'elle prenne l'apparence du lait. On dit que ce procédé simple est très bon pour blanchir le cou. 5. Une jeune fille ne va pas au théâtre seule avec un garçon; à la promenade, le jour, oui, si vos parents le permettent. 6. Je vous conseille de ne pas tenter une aventure où vous risquez de tout perdre et de ne gagner que très peu de chose.

Triste. — Je le regrette, mais n'étant pas graphologue, je ne puis découvrir quel est votre caractère dans les quelques lignes d'écriture que vous me soumettez.

Abandonnée. — Si votre ami s'éloigne volontairement de vous, la plus élémentaire réserve vous commande de ne rien faire pour le retenir. S'il est obligé de vous quitter, vous pouvez lui exprimer le regret que vous en ressentez, assurément, et chercher à le retenir, si son intérêt n'en doit pas souffrir.

Yvette et Finon. — Si vous écrivez à un ami, vous pouvez assurément lui faire des amitiés; s'il s'agit d'une simple connaissance ou d'un correspondant inconnu, comme il arrive souvent lorsqu'on fait collection de cartes postales, il faut s'abstenir d'employer des formules amicales. 2. La jeune fille qui est chez elle se lève pour recevoir les visiteurs, quand même il y a plusieurs personnes étrangères au salon; on n'invite généralement pas les messieurs à venir nous voir. 3. Pour nettoyer les gants blancs, on les lave dans de la gazo-line. 4. Vos noms paraîtront dans la prochaine liste pour l'échange des cartes postales.

Abonné. — Pour obtenir une impression photographique sur soie, lavez d'abord le tissu dans l'eau chaude, puis étendez-le sur un récipient contenant la solution suivante, de façon à ce que la surface de la soie touche le liquide: Sel, 10 grammes; chlorure d'ammonium, 10 grammes; ammoniac, 15 gouttes; eau, 1 once. Laissez flotter pendant deux minutes. Epinglez ensuite la soie pour sécher. Sensibilisez dans la solution suivante: Nitrate d'argent, 150 grains; eau, 1 once. Après un flottage de deux minutes, laissez sécher dans une chambre noire. Imprimez la soie derrière le cliché, tel qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire plus foncé que voulu. Après cette opération terminée, passez dans un bain de virage ordinaire Solio, fixez et lavez de la manière ordinaire. Il se vend chez certains marchands de produits photographiques une solution toute préparée pour imprimer sur soie; on la nomme "Soline"; il est plus pratique de s'en servir que de faire soi-même la solution. Pour la photographie sur porcelaine, achetez, chez n'importe quel marchand d'articles photographiques, les plaques appelées "Opal", et opérez selon la direction qui accompagne ces plaques. Je ne connais pas de procédé pour obtenir une impression sur verre, je ne crois pas qu'il en existe. COLETTE.

"Maison de confiance"

UN SEUL PRIX



FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Colletteries, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevez une boîte par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON. Arctic, R. I.

Tél. Bell MAIN 2541



Bastien & Brunelle
MARCHANDS - TAILLEURS

2028, rue Ste-Catherine

Toujours en mains les dernières nouveautés de Londres et de New-York

... COUPE GARANTIE

En vente à l'Album Universel : "Les Échos du Mont-Royal," 30 chansonnettes avec musique et 30 poésies, par Auguste Charbonnier. Prix : 50 cts, par la poste 55 cts.

CHEVEUX GRIS RENDUS A LEUR COULEUR NATURELLE — Inoffensif — ne fait ni taches — ne roussit pas — ne pousse pas — ne tombe pas — ne se casse pas — ne se démange pas — Envoiez nom et adresse pour livrets illustrés — Vegetable Remedy Co., Dept. H., Shamokin, Pa. (E.U.)

Domaine des Enfants

BONNE NOUVELLE! chers petits amis. L'Album Universel, qui s'intéresse à l'enfance d'une manière toute particulière, vous consacra désormais deux pages, que vous considérerez comme votre domaine absolu.

Garçonnetts et fillettes y trouveront une foule de choses instructives, intéressantes, récréatives surtout, tels que contes, récits, nouvelles, anecdotes, mots pour rire, jeux, chansonnettes notées et composées spécialement pour eux, etc. Une petite place y sera réservée pour les réponses aux questions (utiles, bien entendu) que nos petits amis voudront bien adresser, sous un pseudonyme, à "Domaine des Enfants", Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal.

A ce domaine, petite République modèle, présidera, nommé par un vote populaire, chaque semaine ou chaque mois, un gouverneur assisté d'un lieutenant-gouverneur, sur qui tombera la responsabilité de l'administration.

Peut-être, si le besoin s'en fait sentir, créerons-nous une armée permanente, composée naturellement de capitaines, d'officiers et de soldats, qui seront tous des modèles de vaillance et de dévouement. Mais pour cela, il faut de toute nécessité que vous vous hâtiez de prendre possession de votre domaine, où nous voulons vous voir aussi nombreux que les gouttes d'eau dans le fleuve Saint-Laurent.

QUI VEUT ACHETER DES FLEURS ?

Historiette pour les tout-petits.

ASSISE sur les genoux de son aïeule, Mika, charmante enfant de dix ans, disait de sa voix caressante :

—Grand'mère, tu es malade; demain, tu ne pourras pas aller chez les dames riches chercher de l'ouvrage; mais moi, de grand matin, je vais partir, et je reviendrai ayant fait beaucoup de gros sous pour toi, ma grand'mère chérie.

—Mais, dit cette dernière, tu es ignorante de la vie, enfant, et je n'ose te permettre de sortir seule ainsi; et que feras-tu pour gagner de gros sous ?

—C'est bien simple, va, bonne mère, avec le soleil je serai levée, je passerai les portes de la ville; là il y a des roses en abondance; dans un grand panier j'en mettrai beaucoup; alors, je reviendrai, et près du jardin public, contre deux sous une rose. Vous voyez bien, grand'mère, que demain soir vous aurez du pain et des remèdes.

Ceci fut dit avec une naïveté charmante, et l'aïeule, les yeux pleins de larmes, contre sa poitrine pressa son enfant; sur ses blonds cheveux deux larmes tombèrent.

—Eh bien! Mika chérie, tu iras donc demain, puisque ta vieille grand'mère ne peut plus te secourir, à la recherche des roses; mais, je t'en conjure, sois ici avant le soir. Bonne nuit, fillette, et reste toujours bonne ainsi !

Dans sa couchette, Mika dort déjà; elle rêve, la pauvrette, de gros sous et de roses.

—Rêve, innocente enfant! rêve longtemps, car plus tard, les rêves que tu fais passeront; comme les roses ils ont des épines, les rêves de vingt ans. Oh! oui, rêve, Mika !

Ainsi parlait la mère-grand' au chevet de son enfant.

Le lendemain, avec le soleil, Mika quitte la maison, son panier au bras; elle trotte gaiement, et la voilà hors de la ville. Il y a des roses; de la rosée du matin elles sont toutes luisantes. L'enfant, de ses doigts mignons, casse une rose, deux roses, trois roses...; son panier est plein.

—Qui veut acheter des fleurs ?

Des gens qui passent, pas un regard pour la pauvre enfant, qui, le cœur gros, commence à pleurer.

—Qui veut acheter des fleurs ?

Personne encore; le soleil darde, et la tête de Mika est lourde. Pas un morceau de pain et pas un sou !!!

A l'église, là-bas, l'angelus tinte et Mika, pensant toujours à son aïeule, sèche ses larmes, prend son panier et, presque courrant, elle se dirige vers l'église. Une idée a surgi tout à coup dans sa petite cervelle, et tout de suite elle l'a met en pratique. Elle entre dans l'église, continue en avant, près de l'autel, elle s'agenouille et, la voix pleine de larmes, s'écrie :

—Bonne Marie, personne ici-bas ne veut acheter mes fleurs. Ah! je t'en prie, pour les petits anges, achètes-les, toi qui es si bonne, m'écouteras-tu; c'est pour ma grand'mère que je veux de gros sous. Je suis lasse, mes yeux se ferment, ma bonne Marie; je t'attends ici, sur les degrés de ton autel !

Comme une masse, elle s'éroule sur les marches de marbre.

—Grand'mère!... murmure t-elle.

A l'église, là-bas, l'angelus tinte, les fidèles, un à un, se placent pour l'office divin; mais lorsque le prêtre s'approche,

Grand concours pour les enfants

Ce concours, auquel sont invités à prendre part tous les enfants, garçons et fillettes, durera jusqu'au milieu du mois de décembre. Vous le verrez, mes petits amis, dans le numéro suivant de l'Album Universel. Il paraîtra chaque semaine. Une dizaine de jeux divers et amusants, dont nous publierons successivement les vignettes, seront donnés en prix et tirés au sort entre les concurrents qui nous auront envoyé les solutions exactes.

Les réponses à ce concours seront reçues jusqu'au 15 décembre.

A l'oeuvre donc, bientôt, tous, sans exception, et gardez-vous bien d'attendre au dernier moment: Vous savez bien que les premiers sont toujours les plus vaillants et, presque toujours, les plus heureux.

Après le dîner, il ne reste souvent sur la table que les plats vides, le sel, le poivre et la moutarde. — P. G.

venant dire sa messe à l'autel de la Vierge, il reste ébahi à la vue d'une enfant couverte de roses. Dans sa vieille poitrine son cœur bat, car il devine bien là encore un méfait de la misère. Avec précaution, il relève ce petit être, et, sur son front pur et blanc, trace une croix.

Mika, lasse d'attendre sans doute le produit des roses, s'est endormie sur les marches de l'autel de son acheteuse, la Vierge Marie.

BERNADETTE L'ESPAGNOLE.

Québec, 1905.



Amitiés naissantes

REPONSE... SAVANTE

JE la vois encore comme si c'était d'hier, la classe élémentaire où je fis mes premières armes contre l'alphabet.

Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, ce devait être au mois de juin ou de juillet, car il faisait une chaleur accablante, et maman m'avait habillé d'un complet de coton nankin. Nous étions tous là, bambins de 4 à 7 ans, et, la chaleur et l'ennui aidant, la plupart d'entre nous faisaient mine de s'endormir.

L'on avait assez bien récité la leçon de catéchisme et épelé "Ba be bi bo bu". M. Tintouin était content ou feignait de l'être, ce qui est à peu près la même chose quant au résultat, et, pour secouer la torpeur qui nous envahissait, il nous lisait quelques pages de la Bible.

On en était au déluge, et nous écoutions de toutes nos oreilles l'histoire de l'Arche de Noé.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Chaussures de qualité!

C'EST BIEN CE QU'IL FAUT ACHETER A CETTE SAISON

\$3.00

Une chaussure lacée, en veau box, doublée en cuir, semelles très épaisses. La vraie chaussure imperméable

\$3.00

la paire

POUR DAMES

A. LECOMPTE, Jr.,

1753 Rue St-Catherine
COIN SANGUINET
MONTRÉAL

Ordre par la malle Tél. Est 3658

—Parfait! Eh bien, dites-moi maintenant quel est le père des enfants de Noé. Le casse-tête recommença, et bientôt tous les petits nez se baissèrent de nouveau.

—Quoi! reprit sévèrement M. Tintouin, vous n'avez pas saisi ma comparaison? C'est un peu fort; les enfants d'aujourd'hui ont, je crois, du plomb dans la cervelle, un Chinois la comprendrait.

Pendant qu'il parlait, tout un travail s'était fait dans ma petite tête de quatre ans: M. Barbuziau, Noé, les enfants, Frédéric, passaient et repassaient dans mon esprit. Tout à coup une lumière s'y fit. Oui, c'est cela, me dis-je. Comment n'y ai-je pas pensé tout de suite! c'est trop facile!

Je levai le doigt, j'étais rouge comme une pivoine du Parc Lafontaine.

—Tiens, Charlot qui lève le doigt! fit-on de tous côtés; tu le sais donc, toi, Charlot! Charlot va répondre: attention!

Et les trente gamins de la classe braquèrent sur moi leurs yeux émerveillés.

—A la bonne heure! prononça M. Tintouin, qui prit son air le plus aimable, il me semblait bien que Charlot, que l'on dit si malin, devait saisir ma comparaison.

Et, ce disant, il prit dans sa poche une bille de verre grosse comme un œuf de pigeon, et, l'élevant à la hauteur de l'œil, il la tint délicatement entre le pouce et l'index. Toute la classe m'enviait. Quoi! c'était Charlot, le plus petit, qui allait emporter la bille? C'était trop fort!

M. Tintouin laissa un instant notre admiration se manifester à l'aise, puis il frappa un coup sec sur le pupitre, et répéta d'une voix tonnante:

—Quel est le père des enfants de Noé? Je me levai et, rejetant mes boucles en arrière:

—Le père des enfants de Noé, répondis-je de ma petite voix flûtée, c'est Mossieu Barbuziau !...

Tous les coqs de Mme Tintouin se firent mis à chanter à la fois, qu'il n'y eût pas eu plus de tumulte. Ce furent des rires, des cris, des moqueries, des bravos, et n'en plus finir.

C'est Charlot, le malin Charlot, qui avait dit une pareille sottise!...

M. Tintouin riait à s'en tenir les côtes; il n'y avait que moi qui ne riais pas. Je sentais qu'on se moquait de moi de tous côtés et que je n'avais plus qu'à me cacher.

Je fis un saut en arrière, j'ouvris la porte et, avant que Maître Tintouin eût repris haleine, je dégringolai l'escalier en sanglotant.

Le lendemain, maman me présenta chez les Frères, où j'appris l'histoire sainte sans comparaison.

A. C.

Quand M. Tintouin eut fini, il déclara qu'il allait nous interroger, afin de juger si nous avions retenu quelque chose. Il nous posa plusieurs questions, et, ma foi! les réponses arrivèrent sans trop se faire prier.

—Bien! bien! répétait M. Tintouin, dont les petits yeux riaient derrière ses lunettes à branches d'acier, je vois que l'on a bien compris. Ceci, c'est l'histoire sainte dans toute sa simplicité, mais écoutez donc, je vais vous poser une autre question, — et ses petits yeux riaient de plus belle du bon tour qu'il nous préparait, — je donnerai une bille en verre bleu à celui qui la résoudra. Y êtes-vous ?

—Oui, fimes-nous en choeur, car la perspective de la bille en verre bleu nous avait tirés de notre quasi-sommeil.

Et puis, pour que le maître s'abandonnât à une telle largesse, il fallait que la réponse fût hérissée de difficultés.

Quand il vit tous les petits nez levés vers lui, M. Tintouin prit un air important et répéta pour la seconde fois: Y êtes-vous ?

—Oui, M'sieu.

—Eh bien, dites-moi quel est le père des enfants de Noé!

Pendant quelques minutes, il y eut dans la classe un silence à entendre marcher une

mouche, puis tous les petits nez se baissèrent sur les pupitres. Personne ne pouvait trouver une réponse aussi savante.

—Allons, Paul, fit M. Tintouin au premier de la classe, un peu de réflexion. Quoi! vous ne savez pas? et vous, Jules, non; et vous, Henri? et vous, Charlot?

Charlot, c'était moi.

Je baissai la tête, prêt à pleurer.

—Allons, reprit M. Tintouin d'un air bon enfant, je vais vous aider par une petite comparaison. Vous connaissez tous le pâtisseries qui demeure au coin de la rue?

—Oui, M'sieu.

—Eh bien, comment s'appelle-t-il?

—Mossieu Barbuziau.

—C'est cela même. Et son petit garçon, ici présent, comment le nommez-vous?

—Frédéric.

—Encore mieux. Donc, quel est le père de Frédéric?

En choeur: — C'est M. Barbuziau.



Un essai gratis chez vous.

A toute personne honnête et digne de foi, hommes d'affaires, de bon crédit, ou employé de situation stable, nous enverrons gratis, pour approbation, l'un de nos Gram-o-Phones Berliner, au choix,

une douzaine de registres, qui à domicile et à loisir, permettront de juger de la supériorité de la qualité de nos appareils. Si vous êtes satisfait de l'instrument après avoir entendu l'appareil parler en sa faveur, vous pourrez soit le payer comptant, ou l'acheter avec les registres à des conditions faciles telles, au minimum, que \$3.00 par mois. Des personnes qui nous garantiront leur solvabilité, nous n'exigeront qu'un dépôt de \$1.00, pas de paiement à livraison, et rien autre en avance. Rendez-nous l'instrument, si, après essai, il n'est pas entièrement à votre satisfaction.

Nous faisons cette offre, afin que les lecteurs de cette revue puissent avoir l'occasion de juger l'instrument à loisir; et, parce que nous voulons les convaincre que nos instruments ne font pas simplement "des bruits nazillards," mais, qu'ils sont bien de véritables instruments de musique qui reproduisent des chansons, des sélections, de corps de musique et d'orchestre, avec toutes les beautés de la rédition originale.

Véritables Gram-o-Phones Berliner \$13.50 à \$65.00. Il n'y a rien de tel pour égayer une maison. La variété de la musique est illimitée, parce que nous avons en stock plus de 3,000 registres différents, et que nous pouvons satisfaire tous les goûts: sérieux et gais. Nous avons fait un arrangement avec la "Victor Talking Machine Co." des E.U. qui nous permet d'employer les plaques originales de tous les registres que cette compagnie fabrique. Ces registres sont reconnus comme étant de la meilleure tonalité et de la plus longue durée au monde. Nous avons aussi les fameux registres "Red Seal" des plus fameux artistes d'opéra, tels que: Caruso, Sembrich, Eames, Campanari, Piançon et autres. Si vous êtes intéressé, demandez notre catalogue spécial.

The BERLINER GRAM-O-PHONE CO. OF CANADA, Limited

2315, rue Ste-Catherine et 1856, rue Ste-Catherine, MONTREAL

Conservation des Œufs et des Légumes

On doit faire sa provision d'œufs vers le mois de septembre ou au plus tard au commencement d'octobre. Rien de plus simple lorsque l'on est sûr de leur provenance, soit que l'on ait une basse-cour, soit que l'on ait grande confiance en la personne qui vous les aura fournis. Au cas où l'on aurait quelques doutes, et comme on ne doit conserver que des œufs très frais, il faudrait s'assurer de leur fraîcheur.

A cet effet, on fera dissoudre 4 onces de sel de cuisine dans une pinte d'eau; on y met l'œuf; s'il est du jour il tombe au fond du vase; s'il est de la veille il reste en chemin; s'il a 4 ou 5 jours d'existence, il surnage et sort d'autant plus de l'eau qu'il est plus vieux.

On peut encore vérifier si les œufs sont frais de la façon suivante: Dans tous les œufs, la partie, la plus large chambre à air, a une température plus élevée de 4 à 6 degrés centigrades que l'autre extrémité. Cette différence de température diminue avec le temps et n'existe plus lorsque l'œuf est gâté. Il suffit donc d'appliquer alternativement les deux extrémités de l'œuf sur la peau des mains ou des joues (la peau étant plus délicate sur les joues, la perception est plus grande), pour constater la différence de température, d'où l'on déduit aisément le degré de fraîcheur.

Tout le monde sait qu'il est aisé de mirer les œufs. On les prend un à un, entre le pouce et l'index, et on les présente devant la flamme d'une lampe allumée, dans un lieu obscur. Si l'œuf est transparent, il est frais pondu; s'il est piqué, il est un peu vieux, mais bon néanmoins pour la consommation immédiate, tout en devant être écarté pour la conservation; quand il est terne, opaque ou marqué d'une grosse tache, il est gâté.

On conserve les œufs de diverses manières. Le point important est qu'ils soient soustraits au contact de l'air; on doit les déposer dans un endroit sec et frais où la température soit peu variable; ils sont très bien dans une bonne cave. Quel que soit le mode de conservation employé, le gros bout de l'œuf doit être posé en bas, de façon que le poids du contenu de l'œuf repose sur la chambre à air, qu'il empêche de s'accroître, et par cela même préserve l'œuf beaucoup plus longtemps que s'il était placé inversement. Le procédé le plus simple consiste à

étendre dans le fond d'une caisse ou dans un grand vase de terre une bonne couche de cendre de bois ou de sciure; on forme dessus une rangée d'œufs, puis on met une nouvelle couche de cendre ou de sciure, puis une rangée d'œufs, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient bien environnés de toutes parts. Ceci a pour but de préserver l'œuf de l'action néfaste de l'air; aussi peut-on remplacer la sciure de bois par toute autre chose: on prendra du sable fin bien sec, du sel fin ou du gros sel, du son, du charbon de bois pulvérisé.

On peut encore parvenir à conserver les œufs en les plaçant dans une caisse entre deux lits de rognures de papier: la première et la dernière couche doivent être très épaisses; des grains quelconques: blé, sarrasin, millet, avoine, rempliraient le même service.

Les œufs peuvent encore être enveloppés un par un dans de vieux linges de toile, mais ceci ne peut se faire pour une grande quantité. Dans ce cas on a recours à d'autres procédés.

Un moyen des plus efficaces consiste à plonger les œufs dans de l'eau où l'on a fait dissoudre de la chaux éteinte dans la proportion de deux livres de chaux pour 10 pintes d'eau. Le mélange doit être remué avec un bâton.

La coquille se ramollit, ce qui rend les œufs difficiles à manier et très fragiles; on ne peut guère les faire cuire à la coque, mais ils sont très bons pour être accomodés de toute autre façon. Ce procédé est simple, peu coûteux, et la conservation est parfaitement assurée pour jusqu'au printemps suivant.

On conseille aussi, pour conserver les œufs, de les enduire d'une couche assez consistante de gomme arabique fondue dans de l'eau, ou bien on compose un vernis en faisant dissoudre de la gomme laque dans une quantité suffisante d'alcool pour obtenir un léger vernis. Lorsque celui-ci est sec, on enfouit les œufs dans du son ou tout corps analogue. Quand on veut se servir des œufs, on enlève le vernis avec de l'alcool et l'on retrouve les œufs dans le même état qu'au jour de l'application. La gomme arabique disparaît aisément à la suite d'un simple lavage.

En résumé, les moyens qui ont donné jusqu'ici les résultats les plus satisfaisants sont le son ou les cendres, le sel, le vernis et surtout la chaux.

Quelques personnes font cuire les œufs et les conservent en cet état; voici de quelle façon on agit: Le jour où les œufs ont été pondus, ou très peu de jours plus tard, on les fait cuire à l'eau bouillante, comme pour les manger à la coque; on les retire de l'eau et on les marque du quantième du mois, afin de pouvoir les consommer suivant leur âge, puis on les range dans un endroit sec et frais. On les garde ainsi plusieurs mois sans qu'ils soient nullement altérés.

Quand on veut employer ces œufs, on les met à l'eau froide sur le feu, et les œufs sont en état d'être mangés lorsque l'eau est bien chaude; mais il ne faut pas attendre que l'ébullition se déclare, la cuisson serait trop avancée à ce moment.

Comme les poules pondent peu à la fin de l'automne, il est bon, avons-nous dit, de faire provision d'œufs, en octobre au plus tard; cependant, si l'on peut avoir des œufs tardifs, ce sont les meilleurs et ils se conservent plus longtemps que les autres.

* * *

TOUTES les conserves qui ne sont pas préparées dans les ménages présentent de fréquentes altérations et falsifications. Il n'est même pas impossible de falsifier les légumes secs, si étrange que cette affirmation paraisse d'abord.

Les pois, les haricots, les lentilles, sont souvent mélangés par des commerçants peu scrupuleux avec des légumes de qualité inférieure, piqués par les insectes; ou bien ils sont conservés en lieu humide, ce qui leur restitue une certaine quantité d'eau et en augmente considérablement le poids. Des haricots secs et vieux peuvent être vendus comme frais lorsqu'ils ont trempé dans l'eau tiède pendant douze heures. On reconnaît la fraude par la rapide et nauséabonde fermentation qui s'établit alors. Il faut savoir que les éléments toxiques qui se forment dans les légumes ainsi traités sont aussi dangereux que ceux des viandes en putréfaction.

Une pratique indispensable accompagne la cuisson des légumes secs. Afin de leur rendre l'eau que la dessiccation leur a fait perdre, il est bon de les faire tremper dans l'eau froide pendant six à huit heures, ou dans l'eau tiède pendant quatre à cinq heures.

Les légumes conservés à l'état frais perdent leur aspect engageant et prennent une couleur grisâtre peu flatteuse. C'est pourquoi les fabricants les placent dans des flacons de verre vert, ce qui est inoffensif. Ce qui l'est moins, c'est d'y ajouter du sul-

fate de cuivre, qui reverdit les haricots, les cornichons, etc. Or, les sels de cuivre sont des toxiques; de plus, cette fabrication masque l'état de conserves défectueuses.

Les conserves le plus souvent falsifiées sont celles de tomates; l'addition de matières colorantes est d'emploi couramment usité. La tomate, par la cuisson, perd sa belle couleur et brunit; il en est de même lorsqu'elle est cuite depuis longtemps. On y supplée par la coloration artificielle, cochénille, résine, etc.

Les vendeurs se servent du même procédé pour masquer l'introduction de matières étrangères à la purée de tomates: potiron ou carotte, amidon, féculé, etc. Ces diverses falsifications sont assez difficiles à reconnaître soit à l'aspect, au goût ou à l'odorat.

Les épinards, l'oseille, les salades, vendus cuits chez les fruitiers, renferment souvent des feuilles de bette (poirée). La saveur seule est changée, la bette n'étant pas un poison. La fraude est plus grave lorsque ces marchands y introduisent des plantes toxiques: belladone, digitale, jusquiame, cigüe, aconit, dont le microscope peut seul révéler la présence. Tout légume cuit dont le goût est quelque peu modifié doit être rejeté impitoyablement.

Les fruits secs sont également mouillés par leur garde en lieu humide; ils contiennent alors une forte proportion d'eau et pèsent davantage. Les vieilles noix sont lavées et blanchies, mais elles noircissent à l'intérieur. Il est donc facile de reconnaître la fraude.

Les champignons, dont il est vrai le peuple ne fait pas ici une grande consommation, réclament des précautions spéciales. Est dangereux tout champignon dont la chair change de couleur quand on la coupe ou qu'on la casse, quand cette chair est filandreuse, cotonneuse, molle ou laiteuse. Dangereuse encore, si la saveur est acide, acre, poivrée, brûlante, l'odeur forte et désagréable.

Il est du reste indispensable de ne consommer que des champignons frais ou séchés en parfait état de fraîcheur. Ils deviennent méchants quand ils se fanent.

La seule manière de rendre les champignons absolument inoffensifs, si l'on a quelque doute, c'est de les couper en plusieurs parties, de les mettre dans l'eau froide additionnée d'une bonne cuillerée de vinaigre ou d'une grosse poignée de sel par pinte d'eau, de porter à ébullition et de laisser cuire longtemps. Seulement, cette cuisson prolongée les prive d'une partie de leur saveur.

"BREGENT"
ARMURERIE MODERNE

\$5.00

Fusil à un coup
Canon Choke Acier garanti pour poudre sans fumée Calibre 12 16 20 \$5.00 le même avec éjecteur automatique \$ 6.00

\$13.50

Cartouches chargées Poudre noire GRAND PRIX DE PARIS La boîte 40¢

L'INTERNATIONAL
Le fusil Populaire garanti à 2 coups, double barreaux comprenant le verrou Greener. Crosse sculptée Cal. 12 \$ 13.50

\$13.25

CARABINE WINCHESTER
Modèle 1892 ou 1894 tout calibre \$ 13.25

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE
A.E. BREGENT
1786 RUE STE CATHERINE
MONTREAL.

CADIEUX & BRIARD
Maitres - Plombiers

Poscurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques, Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tôle galvanisée. Couvertures en gravois (garantis pour 10 ans).

TEL. BELL EST 1819

807, St-Dominique

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU : NOTAIRE LE SOIR :
Edifice "La Presse" Coin Rachel et Av.
Rue Saint-Jacques de l'Hotel de Ville
TEL. MAIN 977 TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 207

L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.O.

Mesureur et Évaluateur
No 230 rue St-André
Montréal

TEL. EST 4036

A. Carrière
PEINTRE de
Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD

Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
Bureaux : 71a St-Jacques
TEL. BELL MAIN 2996

Latraille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42

Lacasse Rousseau
INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN
Gérant 55 rue St-François-Xavier
The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
191 RUE CRAIG EST MONTREAL

Foot-Ball—Automobilisme



La cuirasse d'un joueur de rugby.

On distingue trois variétés principales de foot-ball: 1o le foot-ball proprement dit, appelé aussi "foot-ball association"; 2o le rugby, qui doit son nom à une grande école anglaise; 3o le foot-ball américain, qui se distingue essentiellement des autres par la brutalité, nous dirons même par la sauvagerie qu'y apportent les joueurs, obligés de protéger leur tête et leurs familles contre les coups violents échangés au cours de ces luttes sans merci. La différence essentielle entre les deux premières catégories énumérées plus haut est que le joueur ne doit pas se servir de ses mains dans le foot-ball association, tandis que les règles du rugby autorisent les joueurs à se saisir du ballon et à le transporter dans leurs mains vers le but à atteindre.

La joute qui a eu lieu samedi dernier sur les terrains de la M. A. A., entre les Rough Riders et les Montréal, tient à la deuxième catégorie et un peu aussi à la troisième.

Au delà de deux mille cinq cents personnes ont assisté au tournoi. Contrairement à ce que l'on s'attendait, personne n'a été tué. Les mêlées n'ont pas manqué. On en

des efforts surhumains pour reconquérir le terrain perdu. Jimmy Craig réussit, après beaucoup de travail, à enregistrer un autre point pour son club. Smith ne fut pas lent à diminuer ce léger avantage en ajoutant 2 points au score déjà assez élevé des Rough Riders. Jimmy Craig, qui fut le héros du jour, frappa un "safety" qui augmenta le bilan des Montréal de deux points.

Après plusieurs tentatives inutiles de part et d'autre, la partie se termina par la victoire des Rough Riders par un score de 12 à 8.

LA COUPE GORDON BENNETT

La fameuse coupe Gordon-Bennett, qui a réveillé tant d'ambitions et suscité tant de rivalités, appartient à tout le monde, ou plutôt elle n'appartient à personne. On se la dispute dans tous les pays d'Europe, et il n'y a que M. Gordon Bennett lui-même qui dise qu'elle ne lui appartienne pas.

Une dépêche de Paris rapporte en effet les déclarations de M. de Dion, à qui M. Bennett a tenu les propos suivants:

"La Coupe que j'ai donnée ne m'appartient plus. Je l'ai confiée à l'Automobile-Club de France comme un encouragement à l'industrie automobile; elle est maintenant la propriété des clubs nationaux.

"En conséquence, ne pouvant disposer d'une chose qui ne m'appartient plus, je laisse à la conférence internationale, qui sera tenue en décembre à Paris, sous la présidence du baron de Puylen, le soin de faire de cette Coupe tel usage qui lui plai-



Partie de rugby au M. A. A.

a eues à la douzaine, et c'est même ce qui a donné l'avantage à l'équipe des Rough Riders, d'Ottawa, mieux entraînée à ces bousculades féroces, qui font du rugby un sport à part. Les Rough Riders, qui détiennent le championnat depuis 1903, sont restés les maîtres du terrain, battant les Montréal par un score de 12 à 8.

En somme, la joute fut superbe. Les Montréal n'ont cédé qu'après une résistance opiniâtre, au cours de laquelle Moore, Jimmy Craig et Alf. Smith, se sont particulièrement distingués. Voici les détails de la partie, que nous empruntons aux journaux quotidiens.

Les joueurs d'Ottawa attaquèrent les premiers et enregistrèrent deux points.

ra. Ceci dit, je ne suis pas, en principe, ennemi de cette idée qui consisterait à doter de la Coupe Gordon-Bennett une grande épreuve internationale d'endurance; mais, je le répète, la Coupe n'est plus à moi, et les clubs intéressés peuvent seuls statuer sur son attribution.

Voilà donc les choses mises au point, et il n'appartient plus à personne le droit d'attribuer la Coupe Gordon-Bennett. Il faudra attendre la réunion du congrès international des automobiles-clubs.

LA COUPE VANDERBILT

Il n'y a pas que la coupe Gordon-Bennett qui ait été remportée par les voitures européennes, une autre coupe américaine, la



Une mêlée finale

Phil. McKenzie, des Montréal, ramena l'espérance dans le camp des siens en marquant quatre points sur un essai. Dick Shillington termina la première moitié de la joute par un essai qui donna l'avantage du score aux Rough Riders.

Les Montréal enregistrèrent un autre point au commencement du second demi-temps.

Les Rough Riders se rallièrent en constatant que les gens du M. A. A. les suivaient de près. Moore s'empara du ballon et le porta près de la ligne des buts de Russell. Une mêlée suivit ce premier avantage, et, comme toujours, les Rough Riders sortirent victorieux. Ils prenaient du coup un avantage de 5 points.

Percy Roberts, Craig et Christmas firent

coupe R. Vanderbilt, jr., va à son tour traverser en France. Elle a été gagnée le 14 octobre dernier, par Hémy, conduisant une voiture française, à la course internationale de Minéola, Long-Island.

Hémy a parcouru 283 milles en 4 heures 36 minutes et 8 secondes. Heath est arrivé second, Tracy a pris la troisième place, et Lancia se classa quatrième. Celui-ci protesta la course.

Les accidents furent assez nombreux, sans être fatals. Foxhall Keene et un mécanicien du nom de Tattersall furent légèrement blessés.

Voici le temps officiel de parcours des quatre premiers classés de la course: Hémy, 4.36.08; Heath, 4.39.40; Tracy, 4.58.26; Lancia, 5.00.31.

La CODILINE
Du Dentiste Jos. Versailles
Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS
A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c
Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL
Téléphone EST 846 (coin St-Denis)

FERDINAND MORETTI
TAILLEUR FASHIONABLE
IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance
COUPE GARANTIE
Téléphone Bell MAIN 2681
1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)

L'IDEAL PEIGNE NOUVEAU MODELE, de haute élégance et de grand chic. Essentiellement Parisien.

Nous offrons aux lectrices de l'ALBUM UNIVERSEL un nombre limité de ces peignes L'IDEAL au prix exceptionnel de 25 cts chacun, expédié franc de port sur réception du prix.
Ecrivez pour circulaire illustrant les dernières créations pour la coiffure, gratis.
CIE PARIS-NOUVEAUTES, 17 rue St-Jean, MONTREAL

ANTI-KOR LAURENCE
Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energétique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. Laurence, Phar. Montréal
PLUS DE CORS AUX PIEDS

LA Pharmacie Economique,
LIMITÉE
2453, RUE STE-CATHERINE

A l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle et le public en général de la création d'un Rayon spécial de Parfumerie de choix d'Articles de Toilette, de Savons de luxe et de Cosmétiques des plus fameuses maisons d'Europe.

SPECIAL COLD CREAM
Parfumée de Paris en tubes.
Prix - - 25 cents

Sur prescriptions et produits pharmaceutiques nous vous garantissons 33 1/3 p.c. une économie de

Attention toute spéciale aux commandes par le téléphone ou par la maille.
Nous sollicitons votre patronage.
BELL TELEPHONE UP 4141

VER SOLITAIRE
TÆNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays.--Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun --douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco, par la poste

Henri Lanctot, Pharmacien
PHARMACIES (672 / 299 1/2) RUE ST-LAURENT MONTREAL

Les fourrières de Montréal

POUR quiconque a voyagé, notre planète, après un moment de recueillement, pendant lequel l'esprit appelle le souvenir des choses vues, des scènes vécues; notre planète, disons-nous, fait l'effet d'un gigantesque kaléidoscope aux images tour à tour tristes et gaies, mais presque toujours pittoresques. Ceux donc qui ont beaucoup vu, peuvent avoir beaucoup retenu, et de leurs lointaines pérégrinations ils conservent des visions grouillantes de vie, pleines d'intérêt. Tableaux dans lesquels la flore et la faune des différents pays se prêtent un mutuel appui, pour donner du relief à l'ensemble. Bien que la flore présente plus de variété, c'est surtout la faune qui, par son animation, frappe le voyageur.

Parfois ce n'est pas sans émotion que, de retour au foyer, dans une grande ville, le voyageur se rappelle gens et animaux vus très loin de par le monde. Alors lui apparaissent des villages habités autant par les amis inférieurs de l'homme que par l'homme lui-même. Dans une promiscuité toute biblique, le dit voyageur se souvient d'avoir vu des gens qu'encadraient, pour ainsi dire, un cortège de bêtes, tels que chevaux, mulets, boeufs, volailles, chiens et chats, tous plus domestiqués les uns que les autres. En vérité, ces réminiscences qui campent l'homme au sein de la nature ne sont pas sans attrait, et on les regrette, quand on les abandonne pour aller vivre dans des villes aussi policées que sélectes, où l'homme ne frôle que l'homme et quelques rares bêtes de travail.

Bien entendu, c'est le cas de Montréal, aux quatre cent mille âmes environ, si on compte la population de nos banlieues. Dans une ville comme l'est notre métropole, très affairée, très chic dans certains quartiers, on ne peut décemment laisser se promener des bêtes, si inoffensives soient-elles. Aussi des ordonnances de police empêchent-elles rigoureusement le vagabondage des animaux, pour aussi doux qu'ils puissent être, pour aussi chers que puissent les tenir leurs propriétaires. Cependant, un philosophe l'a dit: "Si les lois sont faites, c'est pour être violées", l'autorité a prévu tous les cas et a... institué

nombre de fourrières où l'on enferme les bêtes volontairement abandonnées sur la voie publique, ou qui s'y sont égarées, pour avoir voulu s'y livrer à leur instinct d'indépendance, de liberté.

A titre de documentation, puisque nombreux sont ceux qui peuvent perdre un animal qui leur est cher, d'après des notes fournies par la police, nous donnons ci-dessous une liste, avec adresses, des fourrières de Montréal.

397 rue Wellington, sous le contrôle de M. Ryan, se trouve l'unique fourrière à chiens.

Fourrières pour animaux de toutes sortes, sauf les chiens :

- 278 rue Notre-Dame,
- 619 rue Saint-Laurent,
- 131 rue Désiré,
- 574 rue des Carrières,
- 7 ruelle Perrault,
- 621 rue Chambord,
- 59 square Chaboillez.

Dans ces fourrières, les animaux y amenés sont gardés une semaine, après quoi pendant trois jours leur captivité est annoncée dans les journaux. Et, si personne ne les réclame, ils sont vendus aux enchères.

Quant aux chiens, on les garde 48 heures à la fourrière du 397 rue Wellington, puis si nul ne les réclame, ils sont vendus au profit du gardien de la fourrière, ou abat-tus d'un coup de pistolet, au cas où ils seraient malades ou vicieux.

Au moment où nous écrivons cet article, fin juillet, cette dernière fourrière ne compte pas un seul pensionnaire. Il est vrai que, dans une quinzaine, elle en contiendra peut-être une cinquantaine; car, c'est au 15 août qu'est remise l'extrême limite du paiement annuel, de la taxe sur ces cerberes plus ou moins terribles.

A cette époque, si le propriétaire d'un chien ne s'est pas gracieusement exécuté en payant l'impôt que, de ce chef il doit à la ville, de par des règlements, et que, son ou ses toutous soient rencontrés dans les rues, les dits chiens ou caniches sont impitoyablement menés en fourrière par les agents de police, policemen, constables, etc., bref, par toutes gens qui portent sur les nerfs des contribuables récalcitrants.

Bien que des gens s'en plaignent, il y a toujours des ennemis de l'ordre et de l'autorité, dans tous les pays, les fourrières ont leur raison d'être. On ne voit pas très bien, en effet, l'aspect qu'auraient nos rues, si elles étaient peuplées d'une faune errante qui rappelleraient une escapade, en bloc, des sujets que Noé garda en sa flottante fourrière.

Certes, nous voulons admettre que tous les boeufs ne sont pas aussi dangereux que les taureaux d'Espagne; qu'il y a des chevaux qui pourraient jouer le rôle de Pé-gase; que tous les baudets ne sont pas aussi méchants que ceux d'Égypte; qu'enfin, nos chiens ne forment pas phalanges comme ceux de Constantinople, lesquels, de quartier à quartier, se livrent des combats homériques, il n'empêche que l'état d'âme des bêtes est très variable et qu'avec elles, il ne faut répondre de rien. A preuve l'émoi de certains de nos quotidiens, au sujet de l'escapade toute récente du tigre d'une ménagerie en ballade. Nous voulons facilement admettre qu'un tigre est toujours plus ou moins dangereux. Néanmoins, les tigres des ménageries des cirques américains ont tellement vus de bipèdes à face pâle, qu'ils doivent en être plutôt dégoutés. Les quotidiens n'ont sans doute pas pensé à ce côté psychologique de l'instinct du félin recherché, Dieu sait avec quelle ardeur, dans les environs du village de Sainte-Madeleine. Toujours est-il qu'on n'en entend déjà plus parler, de ce fameux tigre. Qui sait s'il n'est pas en fourrière quelque part, le pauvre pensionnaire évadé. Dans ce cas, son gardien est bien nia- gaud de se retrancher dans un trop modeste mutisme. D'après l'annonce d'un confrère, il lui serait si facile de gagner \$10,000 pour un seul poil de la queue du faune! Mais voilà, chacun a son amour-propre; il se peut que le gardien de l'heureuse fourrière où serait le tigre, lui ait appris à prendre des souris, le dresse, en un mot, pour le vendre (qui sait à quel prix?) à ses propriétaires, quand ils repasseront par la localité désormais célèbre...

Nous plaisantons en écrivant ces lignes, et il y a peut-être de quoi; cependant, l'histoire du tigre en question n'a rien d'extraordinaire. Chez nos voisins des Etats-Unis on est encore plus fort que nous sous le rapport de la copie à tout prix, sur le besoin de réclamer... Les Yankees ont même tellement abusé de cette corde, qu'ils sont les premiers à en rire. L'humoristique nouvelle de Mark Twain, intitulée le "Vol de



Haleine parfumée — Dents blanches — Digestion parfaite
Teint rose — Voix claire — Rafraichit.

GOMME A MACHER

(A LA PEPSINE)

MENTHAL

DE BODE

"l'éléphant blanc", publiée naguère dans l'Album, le prouve surabondamment.

Quoi qu'il en soit, si parfois les fourrières passent pour receller des êtres fantastiques, leur établissement n'en a pas moins sa valeur. Combien ne sont-ils pas ceux qui ont été heureux d'y retrouver un de leurs favoris du foyer familial. Et quelles joies ne font pas alors à leurs maîtres ces détenus sans procès! On dirait qu'ils sentent qu'on les enlève au malheur, à la mort souvent, qui un instant planèrent sur leur crâne à l'instinct variable.

Cependant, quand le cas contraire arrive, et que le maître de l'animal perdu se présente trop tard à la fourrière, les récriminations vont leur train. Tant il est vrai que le grain de sable de Pascal ne convient pas qu'au roi de la création!

L'alimentation publique

Qui croirait, si la statistique n'était à cet égard formelle, que, chaque année, la terre produit 4 milliards et demi de boisseaux de pommes de terre, production que la consommation absorbe sans peine, et qui fait grande figure à côté des 2,610,000,000 boisseaux de blé?

Il est vrai que tous les peuples ne font pas une égale consommation des pommes de terre. A cet égard, le premier rang revient aux Irlandais:

Chaque enfant d'Érin dévore tous les ans 1,467 livres de pommes de terre, ce qui représente une moyenne de 4 livres par jour.

L'Allemand vient tout de suite après l'Irlandais avec une consommation annuelle de 1,300 livres. On a calculé que l'Allemagne absorbe chaque année le quart de la production mondiale. Les autres consommateurs se répartissent ainsi:

Pays-Bas, 840 livres; Suède et Norvège, 740; France, 700; Autriche, 663; Canada, 660; Angleterre, 238; Italie, 48.

Les chiffres de l'alimentation en pain sont également curieux à relever. Ils s'établissent ainsi:

France, 467 livres; Canada, 360; Italie, 307; Angleterre, 250; Etats-Unis, 240; Autriche, 230; Allemagne, 180; Russie, 93; Japon, 22.

Si nous passons à la viande, nous voyons que la consommation annuelle par tête d'habitant s'établit de la sorte:

Etats-Unis, 147 livres; Angleterre, 100; Norvège, 80; France, 77; Espagne, 70; Allemagne, 64; Suède, 62; Suisse, 62; Belgique, 61; Autriche, 60; Russie, 50; Portugal, 50; Pays-Bas, 50; Italie, 24.

La consommation des oeufs donne les chiffres suivants:

Etats-Unis, 133 oeufs; Canada, 90; Danemark, 80; France, 78; Allemagne, 75; Italie, 47; Angleterre, 39.

Celle du sucre s'établit ainsi: Angleterre, 80 livres; Etats-Unis, 73; France, 25; Allemagne, 18; Autriche, 15; Norvège, 12; Espagne, 7.

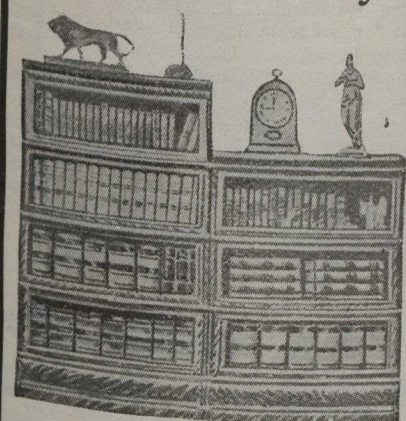
Pour le chapitre des boissons, le monde des consommateurs se partage en deux groupes principaux: les buveurs de bière et les buveurs de vin.

C'est en Angleterre que l'on boit le plus de bière (135 pintes); l'Allemagne vient ensuite avec 121 pintes.

C'est en Espagne que l'on boit le plus de vin (157 pintes); la France vient au second rang avec 141 pintes.

Quant à l'eau, tout le monde en boit; et c'est sans doute pour cela, à s'en rapporter au proverbe, que l'humanité est si méchante.

Bibliothèque à Sections "Macey"



La bibliothèque la plus commode et la plus facile à monter, démonter, placer et à déplacer.

Ni clous, ni vis sont nécessaires pour tenir les sections ensemble.

Les différentes sections s'ajustent dans des rainures, les rendant parfaitement solides une fois placées.

Il est absolument impossible qu'une section se déplace.

Les portes sont ajustées sur pentures à billes (ball bearing.)

Elles s'ouvrent et se ferment facilement et doucement.

Ces bibliothèques sont fabriquées en différentes grandeurs, en acajou ou en chêne solide, aussi en imitation d'acajou ou en chêne ordinaire.

Laissez nous savoir ce que vous désirez et nous vous donnerons nos prix.

RENAUD, KING & PATTERSON
Angle des Rues Guy et Ste-Catherine

UN PARDESSUS POPULAIRE

Le CHESTERFIELD est le pardessus populaire cette saison

Ceux que nous vendons sont élégants et durables.

Nous prenons un soin spécial à leur confection et n'employons que les meilleurs tissus.

Avant d'acheter un pardessus, venez voir ceux que nous vous offrons à

\$15.

UNITED TAILORING

231, RUE ST-LAURENT

H. DUBOIS, Prop.

Musique et Réparations de tous Genres.

Instrument de Musique

Fournisseur des Maisons d'éducation

Seul agent pour C. Mahillon & Cie, Bruxelles; Couesnon & Cie, Paris; Jérôme, Thibouville, Lamy & Cie, Paris; etc. — Attention spéciale aux commandes par la malle.

EDMOND Hardy

1686 Rue NOTRE-DAME, Succursale 1814 Rue STE-CATHERINE

LES VALISES FOURNIER

Vous assureront le confort en voyage.

Les trois compartiments vous permettront de conserver chaque article à sa place et en parfait ordre. Tous genres et de tous prix.

J. E. FOURNIER
64, rue St-Laurent — 1964, rue Notre-Dame
Gros : au No 1663, rue Notre-Dame
Manufacture : 60, rue St-Jacques

Fers NEVERSLIP

Ferrez votre cheval avec les Fers Neverslip et vous en retirerez tout le bénéfice possible, vu qu'il ne GLISSERA JAMAIS.

Ludger Gravel,
SEUL AGENT
22 à 28 Place Jacques-Cartier
MONTREAL

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands, 964 DEMANDEZ CATALOGUE



CLARK'S
Pork & Beans
Les Fèves au Lard délicieuses de Clark
sont un régal pour les jeunes comme pour les vieux en même temps qu'un plat substantiel pour tous.
Vendues au naturel ou aux sauces Chili ou Tomates, toutes prêtes à servir. Réchauffez et ouvrez le canistre. — C'est tout.
5c et 10c chez tous les épiciers
W. CLARK, Mfr. — Montréal

Feuilles d'automne

26ème CONCOURS DE L'ALBUM UNIVERSEL

Un très joli concours d'automne, et qui ne demande qu'un peu d'attention et de patience de votre part pour se laisser résoudre. Vingt jolis prix seront distribués aux concurrents heureux. Que tous nos lecteurs se mettent donc à l'oeuvre.

NOTE IMPORTANTE. — Les enveloppes devront porter les mots: 26ème Concours; — quelques concurrents négligent de remplir cette conditions — nous parvenir au plus tard dans la deuxième semaine de novembre, et ne pas contenir autre chose que la carte du concours. Prière de se conformer rigoureusement à ces conditions.



Explications.

Le vent d'automne passe,
Emportant à la fois
Les oiseaux dans l'espace,
Les feuilles de nos bois.

L'amitié noble et sainte s'effeuille-t-elle aussi? Non, non; les aquilons auront beau faire rage, ses rameaux resteront verts et fleuris, car une telle amitié demeure fidèle, toujours. Quoi qu'il en soit, nos arbres se dépouillent, les feuilles tombent et jonchent le sol: Une "mignonne" les saisit au vol, tandis que son frère, un bâton à la main, s'amuse à les compter une à une.

Combien en a-t-il trouvé?

Note. — Il s'agit seulement des feuilles contenues dans l'espace compris entre les deux bords de la route.

De votre plus belle écriture, inscrivez votre nom, votre adresse, et la solution, sur une feuille de papier ou une carte, et adressez à 26ème Concours, Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Solution du Concours No 22 :

CANICHET : 34 SAUTS

Noms et adresse des concurrents heureux:

Mme O. Proulx, 481 rue St Jean, faubourg St Jean, Québec; Edmond Piché, 31 Sharon St, Boston Mass.; Mlle Cécile Gingras, 49 rue Richelieu, Québec; Mlle Mary Constantineau, 515 St Patrick, Ottawa; J. A. Pépin, 152 St Denis, Montréal; Mme Anna Gratton, Buckingham; Mlle Alice Grignon, Ste Adèle, Co. Terrebonne; Alphonse Goulet, 582 Summer St., Holyoke, Mass.; Joseph Goulet, 534 Bridge St., Holyoke, Mass.; J. Proulx, Chaudière Curve, Québec; J. J. Dion, Wa-Wa, Ontario; Fridolin Roberge, 997 St André, Montréal; Wm P. Forest, Cape Bald., N.-B.

Note à lire attentivement. — Bon nombre de concurrents ne prennent pas le temps de lire les explications concernant nos concours; aussi arrive-t-il, chaque semaine, que plusieurs passent à côté de la question. C'est probablement par suite de cette négligence que, en réponse au Concours 22ème, nous avons reçu une foule de réponses inexactes. Les uns ont compté 10 sauts, d'autres 9; d'autres 11, 14; enfin, un concurrent plus avisé est allé jusqu'à 40 sauts. Donc, amis concurrents, lisons avec soin les notes explicatives, si nous tenons à voir nos noms sur la liste des "heureux".

LE BAUME RHUMAL

Que de souffrances, que d'ennuis on s'éviterait en prenant quelques doses de Baume Rhumal au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr, et sans rival.

Echange de cartes postales

Les personnes dont les noms suivent échangeraient des cartes postales avec tous pays :

Canada.

- Mlle Luly Tanguay, Weedon, P. Q.
- Mlle Maria Tessier, 114 Richardson, Montréal.
- J. H. Tessier, 114 Richardson, Montréal.
- Mlle Anny Lepage, 351 rue St Valier, Québec.
- Mlle Bernadette Turcotte, 104 rue Desfosés, Québec.
- Mlle Alma Lesage, Louiseville — Vues et fantaisies.
- Mlle Bluette, 118a Champ-de-Mars, Montréal — Vues et fantaisies artistiques.
- Mlle Régina Martel, 221 rue Saint-Jean, Québec.
- Mlle Audélie Martineau, St Romuald, Etchemin.
- Mlle Laura Renaud, 457 Berri, Montréal — Fantaisies seulement.
- Mlle E. Langevin, 929 Berri, Montréal — Vues et fantaisies; réponse assurée.
- Mlle Anna Paulin, 768 Berri, Montréal — Fantaisies préférées; réponse assurée.
- Mlle M. Cullen, Ste Marie, Beauce.
- Mlle Joséphine Poirier, 112 Atwater — Vues fantaisies.
- Mlle Hortense Benoit, 227 Ste Elisabeth.
- Mlle Antonia, 97 Clarence St., Ottawa.
- Mlle Lodoiska Fortier, P. O. 276, Sherbrooke, P. Q.
- A. Cullen, Ste Marie, Beauce.

France.

- Mlle Angèle Daguerre, à Ustaritz, Basses-Pyrénées — Vues du Canada pour vues des Pyrénées.

Etats-Unis.

- Mlle Anna Raymond, Palmer St., Salem, Mass.
- F. Bernier, 52 Lawrence St., Hartford, Conn. Louisiane.
- Mlle Mathilde Théard, 1439 Marois Street, Nouvelle-Orléans.

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.



Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

En fait de pensées, il n'y a rien de profond par essence; il n'y a de profond que ce qui n'est pas clair.

Il n'y a pas de meilleur café que



Vente en Gros : E.-D. MARCEAU,
281 - 285, rue St-Paul,
MONTREAL

le "Café de Madame Huot"; si certains marchands ne le tiennent pas, c'est parce qu'ils ont plus de bénéfice à vendre — au même prix — des cafés d'une qualité inférieure. A la longue, ils ne réussissent qu'à perdre des clients. Le "Café de Madame Huot" possède la force et l'arôme d'une variété de cafés de choix combinés de façon à donner satisfaction au palais le plus délicat. Si vous ne pouvez pas obtenir le café de votre fournisseur, ne vous en privez pas pour cela. Si vous habitez la ville, je vous ferai délivrer une boîte de 2 livres sur réception de 75 cts. Dans les provinces de Québec et d'Ontario, je livrerai franco toutes les commandes de 6 livres accompagnées du montant de \$4.50.
Recommandez à vos amis et connaissances

Le Café de Madame Huot

SIROP D'ANIS GAUVIN



DES le plus jeune âge vous devez voir à ce que vos enfants jouissent d'un bon sommeil si vous voulez qu'ils deviennent forts et vigoureux.

Le Sirop d'Anis Gauvin

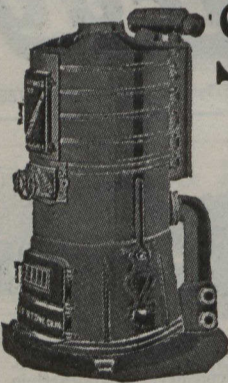
augmentera, régularisera et procurera un sommeil abondant et régulier à tous ceux qui le prendront régulièrement.

En vente partout à
25 cents.

BÉBÉ PLEURE: IL VEUT DU SIROP DANIS GAUVIN
BÉBÉ RIT: ON LUI A DONNÉ DU SIROP DANIS GAUVIN
BÉBÉ DORT PAISIBLEMENT: IL A PRIS DU SIROP DANIS GAUVIN
BÉBÉ SE RÉVEILLE CALME ET JOYEUX: EFFET DU SIROP DANIS GAUVIN

La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffe beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y., Limited

593, rue Craig, Montréal

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS



Gardez
vos pores

ouvertes et votre peau
propre et saine, en
vous servant du savon
le plus pur et le plus
agréable: le

Baby's Own Soap.

C'est un savon composé d'huiles végétales qui sont
sans égal pour maintenir la peau dans un état parfait.
L'arome d'une rose-thé qu'il exhale en a fait le favori
des dames.

ALBERT SOAPS LIMITED, Mfrs, MONTREAL

LES MOTS "BABY'S OWN SOAP" IMPRIMÉS DANS LE SAVON ET
SUR LA BOITE NE SONT JAMAIS TRADUITS.

LE VIN ^{DES} CARMES

TONIQUE

APERITIF

DIGESTIF

LE
ROI
DES
VINS



LE VIN
PHOSPHATÉ
AU QUINQUINA
DES RR.PP. TRAPPISTES D'OKA

LE SEUL ET UNIQUE
VIN RENFERMANT DES PHOSPHATES

Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâles
Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion
lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la
Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la
Constipation et toutes les convalescences.

SOUVERAIN POUR LES
PERSONNES AGÉES

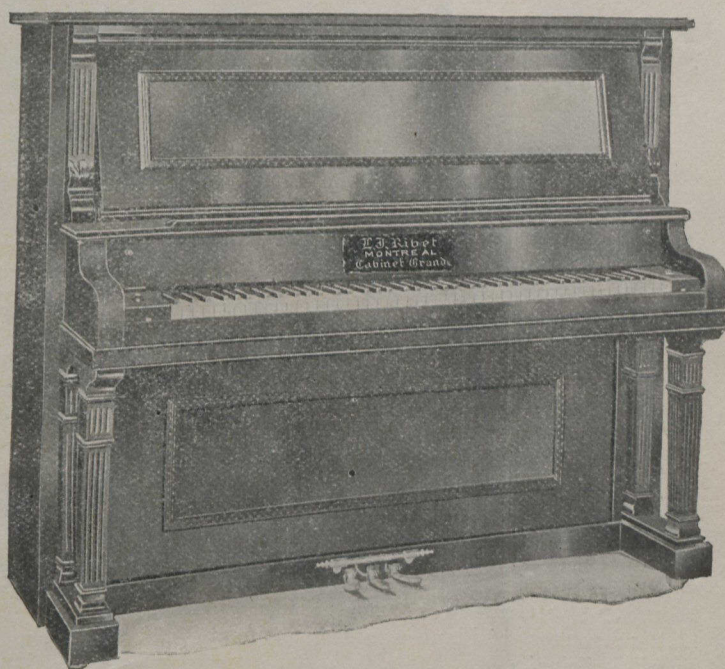
Le Vin Phosphaté au Quinquina est en
vente dans toutes les bonnes pharmacies
et épiceries, où on doit le récla-
mer avec insistance en refusant
toutes préparations similaires.

VENTE DE GROS

Motard, Fils
& Sénécal

5 Place Royale,
MONTREAL

Tél. Bell Main 4495
Tél. Marchands 982



Le style "5"

DES

PIANOS RIVET

Avec caisse en acajou, noyer circassien,
chêne flamand ou doré, au choix.

Nous fabriquons aussi le PIANO RIVET sur commande, avec les essences de bois les
plus recherchés et dans les styles classiques: Louis XV, Empire, Colonial, et autres.
Nos contre-maitres sont des experts et sortent tous des grandes fabriques les plus
réputées d'Europe et d'Amérique.

Seuls Agents Généraux pour l'Amérique:

RIVET, DELFOSSE & CIE

5, cote St-Lambert, Montréal

Fabrique: 134^{ème} rue et 4^{ème} Avenue
Southern Boulevard,
NEW YORK

Tél. MAIN 4097

Pianos pris en échange
Accords, réparations et transports de pianos.



Seront généreusement offerts, annuellement, aux gagnants des concours de l'Album Universel.

NOS CONCOURS

SUIVANT UNE LIGNE DE CONDUITE QUE RÉCEMMENT NOUS LAISSIONS ENTREVOIR À NOS LECTEURS, NOUS OUVRONS, DANS CE NUMÉRO, QUELQUES CONCOURS FORT ATTRAYANTS.

Grand concours de beauté

Ce concours comporte trois superbes prix, tels que rarement décernés par le journalisme de ce continent. Pour les gagner, il faudra se conformer aux conditions suivantes :

Nous envoyer le portrait d'une jeune fille de 16 ans au moins ou d'une dame généralement considérée comme belle; et écrire au verso de la photographie un pseudonyme qui devra être répété sur une feuille de papier laquelle portera le nom et l'adresse de l'expéditeur. Ce concours est absolument gratuit.

Les photographies envoyées devront être récentes et la preuve de l'existence de la personne photographiée nous être fournie pour que le prix lui soit remis, lorsque décerné. Ne prendront part aux concours que les personnes résidant sur le continent nord américain.

Les photographies seront rendues sur demande; et les noms des gagnants ne seront publiés qu'avec la permission de ceux-ci. Voici quels seront les prix décernés par un jury spécial, composé de nos principaux artistes peintres canadiens :

1^{er} prix — Une bague, pierre précieuse et diamants montés sur or, d'une valeur de **\$150**

2^e prix — Une broche pour dame; ce bijou en or sera aussi orné de pierres précieuses et de diamants, sa valeur est de **\$ 75**

3^e prix — Une magnifique montre en or, pour dame, d'une valeur de **\$ 50**

Ce concours ouvert à cette date, sera clos fin janvier. Nous espérons qu'il sera bien accueilli du grand public, les jolies et belles personnes ne manquant pas, surtout dans notre chère province de Québec.

Petit concours d'anecdotes et bons mots

Ce concours hebdomadaire comporte trois prix :

1^{er} prix . . . **\$3.00**

2^e prix . . . **1.00**

3^e prix . . . **1.00**

qui seront payés toutes les semaines par le caissier de cette revue, et sur avis de la rédaction, aux personnes qui nous auront envoyé les 3 meilleures anecdotes ou bons mots inédits (100 mots au plus).

Concours de mots d'enfants \$5.00

Distribués chaque semaine pour les plus jolis mots d'enfants.

Les conditions de ce nouveau et intéressant concours sont expliqués à la page 821 — page des correspondances féminines.

Toutes nos lectrices auront avantage à en prendre connaissance.

Un prix de \$3.00 et deux prix de \$1.00 seront payés chaque semaine par le caissier de l'ALBUM UNIVERSEL.

Concours littéraire

\$25 en or

seront donnés aux auteurs des deux meilleurs manuscrits qui nous parviendront avant la clôture de ce concours.

1^{er} prix **\$15 en or**

2^e prix **10 "**

Voir le règlement du concours dans notre dernier numéro.

AVIS — Prière de mentionner la rubrique du concours sur l'enveloppe d'envoi, adressée à la rédaction de l'ALBUM UNIVERSEL.